
SE TAIRE
FAIRE

Les Ascensions humaines

DU MÊME AUTEUR

Le Mystère du Poète, roman traduit par A. M. Gladès,
1 vol. in-16. . . . . **3 fr. 50**

ANTONIO FOGAZZARO

Les Ascensions humaines

ÉVOLUTIONNISME ET CATHOLICISME

Disposuit ascensiones in corde suo.
Psaume LXXXIII.

Traduit par ROBERT LEGER





PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1901

Vignaud Lit.

PRÉFACE

Les écrits réunis dans le présent volume ont pour origine commune ma foi en un mode hypothétique qu'aurait employé l'Intelligence Suprême à la création de l'univers et au gouvernement des destinées humaines : la conviction profonde qu'il y a un harmonieux accord entre l'hypothèse évolutionniste et l'idée religieuse : la conscience du devoir moral qui impose à l'homme de glorifier selon son pouvoir cette vérité dans laquelle « il vit », dans laquelle « il se meut » et dans laquelle « il est ». Poète, nfin, j'ai voulu présenter publiquement la ıéfense de cette doctrine que m'apprend la

fin et la fonction de l'Art, et qui est, par conséquent, la justification de mon œuvre.

Depuis le jour où, pour la première fois, j'ai défendu l'hypothèse évolutionniste contre ses adversaires religieux, ceux-ci ont perdu beaucoup de terrain; ils ont abandonné des objections qui paraissaient des remparts inexpugnables. Hors de l'Italie, on a levé l'étendard de l'évolutionnisme chrétien dans de solennelles assemblées catholiques. En Italie, des ouvrages d'ecclésiastiques étrangers ont été traduits et publiés avec l'autorisation des Curies épiscopales. En face de l'intransigeance de certains théologiens protestants, il est apparu une fois de plus quelle est la force du catholicisme pour élever l'esprit qui vivifie au-dessus de la lettre qui tue. Si l'hypothèse de l'évolution est encore attaquée parmi nous au point de vue religieux et si elle paraît haïssable à beaucoup de croyants, notre liberté de jugement s'est trouvée

démontrée par l'usage même que nous en faisions, et, sainement entendue, cette liberté, elle aussi, tourne à la plus grande gloire du Créateur.

Il persiste cependant, plus forte que certaines basses clameurs, une opposition obscure et voilée d'indifférence, qui est un produit d'éléments divers. On y trouve réunis, sans qu'ils aient un terrain d'entente commun : ceux qui craignent de voir disparaître un prétendu antagonisme entre la science et cette religion qu'ils ne pratiquent pas, à laquelle ils ne croient pas, mais dont la voix toujours menaçante ne laisse pas de les troubler et de leur inspirer quelque doute inquiétant ; ceux qui ont peur d'entamer leur foi s'ils y font quelque retouche et qui la gardent avec crainte comme un joyau antique auquel il faut laisser la patine des siècles ; ceux auxquels on soumit l'idée de l'évolutionnisme spiritualiste quand ils atteignaient l'âge auquel

les idées, comme les veines, commencent à s'ossifier; ceux qui ont l'aversion instinctive des conceptions trop vastes; ceux qui veulent bien honorer le Père universel des vivants, mais qui éprouvent pour certaines parentés, conséquences de cette paternité universelle, un dégoût et une répulsion qui offenseraient saint François d'Assises; ceux enfin à qui il semble peu intéressant de savoir si l'Univers a été créé d'une façon ou d'une autre. C'est cette digue, sourde et muette, qu'il faut rompre avec l'aide de Dieu, car il n'est pas vrai qu'il importe peu de lire ou de ne pas lire la magnifique Révélation écrite sur le granit des montagnes et sur l'aile des papillons, sur les flots de la mer et dans les gouttes du sang, dans le rayonnement des nébuleuses et au fond de la pupille humaine. L'homme qui s'instruit de cette Révélation est amené à plonger, l'âme pleine de respect et de stupeur, dans les abîmes inexplorés du Conseil

éternel; il est amené à découvrir, par expérience, la loi aimable et terrible qui l'a créé pour le soumettre à elle, pour le conduire vers une joie éternelle ou une éternelle douleur. Coupable est l'ignorance de ceux qui, confondant à tort le fait même de l'évolution avec les théories qu'on a imaginées sur les facteurs de cette évolution et en particulier avec la plus répandue, le darwinisme, soutiennent que l'évolution aboutit nécessairement à une morale basse et cruelle. Jamais plus grande sottise ne fut proférée. Depuis le ténébreux « Thohuvabohu » de la Bible, l'hypothèse de l'évolution nous montre une suite merveilleuse d'opérations incessantes et infinies, accomplies selon des règles mystérieuses et inflexibles à l'intérieur des corps, avec la coopération docile des astres. Elle nous montre, s'actualisant sans cesse, les desseins infinis d'une volonté dont les voies sont différentes de nos voies humaines; elle nous

montre, au lieu des six jours miraculeux, un miracle se prolongeant pendant des siècles infinis en chaque atome de la planète, en chaque moment du temps, pour s'arrêter à l'apparition de l'homme, quand cesse l'ascension des organismes et quand commence la liberté de l'esprit. Aveugle qui croit honorer Dieu en niant l'immense travail dont l'homme est sorti et en repoussant le récit divin pour s'en tenir à la lettre du récit mosaïque.

Dans le récit de Dieu, que la science va déchiffrant patiemment, lettre par lettre, nous n'avons pas su lire encore comment, à un moment solennel, les forces originelles des choses étaient transformées pour produire la force vitale : mais nous commençons cependant à y deviner que cette transformation dut s'accomplir dès le principe et que l'apparition de la vie fut un acte d'évolution. La pensée moderne incline à reculer le problème de la vie plus avant dans un passé pro-

fond et ténébreux. Tout nous amène à croire que le premier être vivant a été seulement la première manifestation d'un principe qui bien auparavant existait déjà dans la matière inorganique, et que les forces physico-chimiques sont des phénomènes d'une vie élémentaire, d'une vitalité universelle des atomes. Des penseurs comme Rosmini et Spencer ont pénétré le sens de ce mystère. Un naturaliste éminent, Pictet, a récemment soutenu que le matérialisme se montrait impuissant à expliquer certains mouvements de la matière, lesquels supposent nécessairement une cause immatérielle de mouvement. Or, si les premiers organismes ont été le produit de l'évolution, si, par conséquent, le principe moteur des premières cellules vivantes n'est que la transformation d'un principe moteur de toute la matière, l'Univers apparaît à notre intelligence avec une magnificence dont la pensée nous exalte, et les créations des cieux tout

imprégnées d'esprit, roulant et tournant dans leurs immenses orbites par la force de l'esprit, nous chantent la gloire du Créateur encore mieux qu'elles ne la chantaient au Psalmiste. La poussière même de la terre nous devient plus auguste, et il nous semble entrevoir une divination de ce mystère dans l'âme céleste du Saint qui aima si tendrement *frate focu* et *sor aqua*.

Mais c'est avec les organismes vivants que commence plus nettement encore l'enseignement moral et religieux des faits de l'évolution. Soit que les premiers organismes aient contenu en puissance toutes les vies futures de la terre, soit que la multiplication et la transformation des espèces aient été seulement produites par l'action des facteurs externes, nous avons la vision d'un travail continu auquel coopèrent directement ou indirectement toutes les forces de la nature terrestre et de la nature sidérale, conformément à

certaines lois. Nous voyons dans ces lois, comme dans un miroir, la lumière de l'Éternel, qui, immuable et immobile, agite et transforme constamment toutes choses, et le plan divin nous apparaît dans cette œuvre de création continue, que l'on pourrait représenter symboliquement par des lignes, avec une plus grande netteté que dans l'œuvre d'une création intermittente, qui serait représentée par des points. Les points ne sont qu'une indication brève et sommaire de la ligne. Un point, par lui-même, n'indique ni but ni direction; il est à lui-même sa propre fin. Au contraire, la ligne la plus brève indique une intention et un but. Les voies du Créateur dans l'évolution sont proprement des lignes; elles expriment des intentions et des buts, elles constituent un plan qui ressemble aux plans humains en ce qu'ils ont comme éléments communs le principe de causalité et l'idée de fin et en

ce que le plan divin révèle une intelligence préexistante, se déroulant dans le temps suivant une idée ou suivant un principe purement intellectuel qui échappe à l'action du temps.

C'est ainsi que, par la théorie spiritualiste de l'Évolution, se trouve glorifiée l'Intelligence divine : ainsi sont rendues évidentes entre l'Esprit de Dieu et l'âme de l'homme ces analogies qui répugnent également aux exagérations de l'anthropomorphisme et aux exagérations contraires de ceux qui n'admettent aucune ressemblance de l'Être inconnaissable avec l'homme ; et c'est pourquoi cette théorie illumine d'une lumière nouvelle et éclatante la loi suprême qui domine le plan de la Création terrestre. C'est la loi qui fit continuellement sortir de l'imparfait le moins imparfait : mais comme ce mot « imparfait » suppose l'idée humaine de la perfection, et comme, même parmi les

hommes, ce terme peut être entendu de façons diverses, il sera préférable de dire que, selon l'évolutionnisme spiritualiste, une Loi suprême a graduellement fait sortir sur la terre, de la première créature vivante, la dernière créature vivante, intelligente, aimante. Dans toute la création terrestre apparaît l'action continue d'une volonté appliquée à produire de l'intelligence et de l'amour. On n'avilit point ces deux glorieuses forces de la nature spirituelle créée en disant qu'elles se trouvent en germe à l'aube de la vie animale, dans l'exercice des fonctions de nutrition. En même temps que les organes de ces fonctions, très simples dans le principe, vont se différenciant et se compliquant, les actes qui en dépendent et qui s'y rattachent se différencient eux-mêmes et se compliquent. Il en est de même pour les organes et les actes des autres fonctions; et ainsi la nature de ces actes de vie animale

se rapproche toujours davantage de la nature de l'intelligence et de l'amour. Quand l'homme est sur le point d'apparaître, il y a déjà sur la terre des phénomènes admirables de cette intelligence inconsciente qu'il nommera instinct, des phénomènes de mémoire, des phénomènes d'âme agissant dans le sommeil; il y a d'admirables phénomènes d'amour maternel et d'amour conjugal; il y a même des phénomènes élémentaires d'ordre familial et d'ordre social; il y a enfin des êtres tout disposés à servir et à aimer cette créature semblable à Dieu, élaborée depuis le commencement des siècles et qui va se réaliser complètement. Si ce n'était pas le soleil, mais l'intelligence et l'amour, qui produisaient la lumière, d'hypothétiques sélénites auraient admiré, voilà quelques myriades de siècles, une lueur vague se répandant sur le grand globe ténébreux de la planète, puis une clarté croissante, des

éclairs, des flammes vacillantes, jusqu'au moment où, une âme humaine étant enfin créée, serait apparue dans les cieux le premier rayon d'une pure et sereine lumière. La création subite de l'âme humaine est proprement un fait d'évolution. De même que l'addition d'une quantité infinitésimale suffit à faire apparaître sur le cadran l'heure nouvelle, à transformer une fraction en unité, à déterminer une action chimique foudroyante et génératrice de substances nouvelles, ainsi Dieu créa-t-il tout à coup, par une transformation infinitésimale, l'âme de l'homme intelligente et immortelle, essentiellement différente des âmes qui l'avaient précédée. Il la créa capable de connaître l'Être, la Vérité, capable de l'aimer et ainsi de s'attacher à ce qui n'a point de corps, à une Idée, à un Invisible. Il la créa dominée par l'idée de cause, par la nécessité d'attribuer une cause à tout phéno-

mène, et capable aussi de craindre et d'aimer les causes attribuées à toutes choses. Il la créa telle dès le principe avant même qu'elle existât par une action universelle et incessante, et c'est pourquoi la fin de la création se présente sous une forme logique à l'intelligence de l'homme qui approfondit et médite ses propres origines. Quand on nous fait de la création de l'homme un récit difficilement acceptable, à notre époque, pour les intelligences cultivées, et quand on nous prescrit d'honorer Celui qui nous a produits de cette façon, on allie le principe même de toute obligation religieuse et morale à une matière décourageante. C'est pour cette raison que l'obligation religieuse et morale a été bientôt repoussée par l'orgueil humain, par l'intelligence superbe qui n'a de confiance qu'en elle-même. Pour nous, évolutionnistes chrétiens, nous nous attaquons à cette intelligence rebelle, pour la même vérité, mais

avec des armes différentes : ainsi nous la contraignons à abandonner un facile dédain et nous l'obligeons à se défendre. Nous avons en main, transformé et renouvelé, le livre méprisé de la vie, où nous lisons, écrit en grandes lettres de lumière, que Dieu a fait la créature pour qu'elle le comprît, l'aimât et le glorifiât. La première commence à l'origine de la planète, la seconde commence à l'origine de la Vie, la troisième commence à l'origine des idées. Les trois lettres forment un mot unique, une auguste triphtongue qu'on ne peut lire complètement qu'en en reliant la première et la seconde partie à la troisième. Le fondement de toute obligation religieuse et morale apparaît ainsi clairement. Toute la nature créée a le devoir d'obéir à la parole qui l'a fait naître, de glorifier sa propre cause. La créature organique ou inorganique qui n'est pas douée de liberté a rempli ce devoir par l'effet d'une inflexible nécessité. Elle est

le miroir dans lequel s'est réflétée la gloire de Dieu, afin que la créature libre pût la contempler : et nous croyons en outre avec saint Paul qu'elle attend de Dieu le don de la liberté afin qu'à son tour elle le puisse glorifier. La créature libre a pu choisir, elle a pu glorifier son créateur. La loi suprême de l'Univers n'est pas atteinte par une telle liberté : elle subsiste toujours, elle réalise toujours son œuvre, elle agit sur le jugement de l'homme, elle tourne d'une façon terrible à la gloire de Dieu les rébellions mêmes de la créature spirituelle, de même que, dans le monde organique, les cas de dégénérescence créés par l'insuffisante activité des organes tournent à la gloire de la loi du progrès. Ainsi, nous voyons cette doctrine que le christianisme nous présente sous une forme dogmatique dériver sous une forme rationnelle de la théorie de l'évolution. Les Psaumes, le livre de la Sagesse, l'Ecclésiaste,

le livre de Job, les livres des prophètes, si magnifiquement remplis de la grandeur, de la puissance, de la sagesse et de la majesté redoutable de Dieu, ne nous apprennent pas les raisons impérieuses et logiques que nous avons de glorifier cette doctrine, comme nous l'apprend la loi de l'évolution. Il n'y a pas une idée qui soit capable de remplir, de rassasier, d'enivrer l'âme humaine comme cette idée d'une coopération obligatoire, mais libre, au plan divin de l'Univers, suivant les grandes lignes qu'une Science nouvelle découvre chaque jour dans la nature, comme cette idée d'un don libre de toutes nos facultés d'intelligence et d'amour à la glorification de l'Être qui, durant des siècles innombrables, a travaillé à créer l'homme.

C'est pourquoi il importe de lire la révélation écrite dans l'histoire du monde. C'est ce que des chrétiens ignorants ou timides n'ont pas encore su comprendre. Voici la voix

solennelle des choses annonçant le pourquoi de la vie, l'origine et la fin de cette force qui, en ce moment, suscite les pensées à mon esprit et fait mouvoir ma main, de cette force qui fait palpiter mon cœur à l'idée qu'il a été formé peu à peu pour glorifier la vérité et la beauté dans leur cause et dans l'ordre que cette cause leur a donné, pour glorifier le Divin en tout amour, pour glorifier le Divin en toute joie. Voici l'idéal qui embrasse, réunit et résume tous les autres en un seul, qui répond à toutes les facultés de l'homme, l'idéal que tous pourront atteindre et qu'ils pourront atteindre toujours, aussi bien l'humble créature perdue dans la Toute-Puissance que le grand prince qui Lui fait hommage de son propre pouvoir et qui en use selon sa volonté; aussi bien celui qui dirige ses actions suivant une règle de justice où il reconnaît la loi de Dieu que celui qui vit, obscur et pacifique, s'inclinant

dans sa pensée et dans ses actes devant une loi apprise comme divine.

Quant aux chrétiens qui glorifient Dieu par esprit de foi, qu'ils n'aillent pas considérer comme superflue la parole qui peut du moins faire réfléchir quelque incrédule et peut-être en amener quelqu'un à confesser la gloire divine. La dédaigneront-ils ceux qui, parmi ces croyants, ont connu l'angoisse du doute? Et les heureux qui, dans le secret de leur âme, n'ont jamais lutté pour la foi, dédaigneront-ils une raison nouvelle de rendre gloire à Dieu? — Ce n'est pas tout encore. La conviction que Dieu, au prix d'un immense travail, a élaboré, pour sa propre gloire, l'intelligence et l'amour, est de nature à pénétrer de vie et de vérité les pratiques de la religion. Des actes sans intelligence et sans amour, alors même qu'ils revêtent la forme religieuse, ne sont pas des actes religieux : ils ne peuvent être agréables à Dieu. Il ne

peut être agréable à Dieu que l'homme, par crainte de l'offenser, s'abstienne de scruter les problèmes les plus élevés et que cet homme se contente d'une foi qui n'est plus en rapport, dans sa forme, avec les connaissances scientifiques acquises par lui, comme un avare qui garderait dans sa cassette un trésor de pièces démonétisées au lieu d'en faire frapper le métal à l'empreinte nouvelle. Il ne peut plaire à Dieu que les hommes qui ont pour mission de diriger la société humaine n'aient pas l'intelligence de l'ordre qu'il lui a donné; il ne lui plaît pas que la société civile se gouverne comme si Dieu n'existait pas et que la société ecclésiastique se gouverne comme si l'ordre naturel de la société civile n'était pas également sacré. Il ne lui plaît pas qu'on choisisse pour gouverner l'État des hommes qui ne L'honorent pas; il ne lui plaît pas qu'on choisisse pour gouverner l'Église des hommes d'intelligence étroite et de savoir

restreint. Que l'esprit humain sente religieusement la beauté des choses, la couleur, la ligne, leur harmonieuse union, qu'il sente religieusement la beauté des âmes, des idées, des sentiments, de la parole, Dieu en ressent plus de joie que des *Te Deum* chantés après les batailles où des milliers d'hommes sont envoyés sans préparation au jugement suprême. C'est par la beauté même de l'art que le Créateur de l'intelligence veut être glorifié. On considère bien en général l'inspiration du poète, du compositeur, de l'artiste comme un don de Dieu, mais si on réfléchissait à la durée immense, à la stupéfiante complexité de l'action divine qui l'a produite, il serait plus difficile de refuser à l'art une fin corrélative, dans l'esprit de Dieu, à la fin même de la création, une fin qui, poursuivie par l'intelligence humaine, la fait participer en pensée et en acte à la gloire de Dieu.

Et, si l'on réfléchissait à l'élaboration de

l'amour dans les organismes inférieurs, on comprendrait mieux la nature et la grandeur de ce sentiment que des hommes sceptiques et des hommes religieux s'accordent trop souvent pour mépriser. Dans l'évolution de la vie animale, l'amour commence à se manifester bien longtemps après l'instinct sexuel, de même que l'instinct sexuel commence bien longtemps après l'apparition des premiers organismes. Il commence à se manifester dans les espèces animales inférieures à l'homme sous forme de préférence sexuelle, de passion jalouse, de sacrifice, de tendances monogamiques. De l'instinct sexuel se dégage le désir d'une union plus exclusive, plus durable, plus complète. La vie tend à produire un animal monogame et capable d'aimer ainsi. Entre cet amour et l'instinct sexuel, il y a harmonie jusqu'à certaines limites et antagonisme au delà. L'instinct sexuel, élaboré par la nature, est polygame. Le désir de l'union

complète et éternelle, bien qu'élaboré aussi par la nature, est monogame. Le conflit entre les deux tendances, préparé dans la vie inférieure, éclate dans l'homme. Ce n'est pas le seul conflit qui partage la nature humaine entre deux lois opposées, mais c'est le plus violent. L'âme tend à se soumettre l'instinct sexuel pour le conduire vers cette forme d'union dans laquelle elle domine et pour l'y maintenir; le corps tend à se soumettre l'intelligence pour l'avoir comme servante et comme complice dans les unions où c'est lui qui domine. Mais toutes les forces de l'évolution tendent à élever l'esprit au-dessus du corps. C'est le triomphe de l'intelligence qui se prépare dans le plan divin. Le désir de l'union parfaite, exclusive, éternelle, dans laquelle deux intelligences associées dominent, coopère à l'action créatrice. Les unions sexuelles dans lesquelles l'intelligence est esclave de l'instinct contrarient la fin de

la création. L'enivrement de l'âme dans l'amour, le désir de l'unité, de l'infini et de l'éternel sont des dons de Dieu à l'élément supérieur de l'homme pour sa victoire sur l'élément inférieur. Si nous considérons les hommes de tous les temps eu égard à ce conflit, nous trouvons, aux deux ailes d'une majorité, qu'une oscillation perpétuelle emporte des tendances monogamiques aux tendances polygamiques, deux minorités opposées : celle qui se soumet toujours aveuglément à la seule puissance de l'instinct sexuel et celle qui ne lui donne jamais satisfaction. La première est un pitoyable troupeau ; la seconde, bien qu'elle comprenne certaines natures superbes et froides plutôt que nobles, s'élève au-dessus des foules comme un groupe surhumain, et elle impose le respect au monde. Dans ces âmes victorieuses, il n'est pas rare de trouver l'exemple d'un amour qui est entièrement dépouillé d'animalité, bien qu'il ait sa source dans

l'amour sexuel. Des hommes que l'Église catholique a mis sur ses autels ont aimé ainsi jusqu'à leur mort, et ce n'est pas les rabaisser que de le dire, car leur amour pour la créature se confondait tout naturellement avec leur amour pour le Créateur. Aucune autre affection humaine, pas même l'amour maternel, ne rapproche autant l'homme de la divinité. Dieu l'a préparée pour sa propre gloire. Peut-être n'y a-t-il aucun élan d'adoration qui monte plus ardent vers lui que cet élan de deux âmes qui s'aiment en Lui et qui, différentes par le sexe, réfrènent tout désir et toute jouissance sensuelle et aspirent à s'unir à Lui dans l'éternité. De semblables amours sont le privilège des âmes saintes; mais cependant, dans les âmes soumises à ce désordre intellectuel et moral que le langage religieux appelle le monde, parfois aussi vient à s'en allumer la rare et pure lumière. L'impossibilité légale ou morale de l'union ter-

restre est communément, dans le monde, une condition de son apparition et de sa persistance. Elle est comme l'aube d'un état auquel l'espèce humaine n'est pas encore arrivée et auquel s'applique le *neque nubent* du Christ. Certes, elle ne resplendit pas dans les âmes adonnées au monde avec une clarté aussi pure que dans les âmes remplies de Dieu. Environnée par les vapeurs incandescentes des passions, par des erreurs intellectuelles, elle peut provoquer de terribles incendies ainsi qu'une lampe allumée dont l'huile minérale n'est pas assez épurée. Elle éclaire cependant; cependant une certaine vision des choses divines commence dans les âmes enténébrées où elle s'allume. Ce qui commence, c'est la haine du mouvement contraire au plan divin de l'évolution, c'est le dégoût de redescendre de la nature humaine vers la nature bestiale. Ce qui commence, c'est le désir du mouvement qui répond au plan divin, c'est

la passion de s'élever: passion sans orgueil, mais humble au contraire et pleine d'un sentiment d'indignité. Ces mépris et ces élans, ces dégoûts et ces passions sont une glorification de Dieu ; l'âme mondaine qui les ressent est toute proche de glorifier Dieu humblement. Telles apparaissent, à la lumière de l'évolution, l'origine et la fin de l'amour. Seule cette idée peut satisfaire un croyant qui sent tout le divin de l'amour et qui souffre d'entendre des hommes religieux en parler sans respect et sans intelligence.

En indiquant la signification morale de la parole créatrice lue dans l'évolution de l'Univers, je ne prétends pas y avoir trouvé la solution de problèmes supérieurs à l'intelligence humaine.

Je ne prétends pas, en particulier, y avoir trouvé la solution d'un problème aussi angoissant que l'existence de la douleur et du mal sous le gouvernement d'un bien infini. La

théorie de l'évolution m'amène à placer les origines de la douleur et du mal dans un monde qui a précédé le monde actuel ; mais une semblable hypothèse ne fait qu'éloigner le problème. Il me suffit de montrer à ceux qui confessent avec moi le Fils de l'Homme une harmonie sublime entre la vérité connue par les moyens naturels et la vérité révélée. Il me suffit de conseiller aux âmes qui cherchent le vrai, qui errent, inquiètes, avec défiance et avec envie autour de la religion positive, de prendre la glorification de Dieu comme règle fondamentale de leur vie, règle conforme à la fois aux aspirations de leur intelligence et à celles de leur cœur. Il n'y a pas d'âme si grande qu'elle ne puisse se remplir de cet idéal ; il n'y en a pas de si petite qu'elle ne le puisse contenir.

C'est la fin la plus sublime qu'il soit possible d'assigner à une vie, et cependant chacun peut l'atteindre. Eu égard à cette fin, la

seule intention de la volonté est déjà un acte. L'homme qui gît immobile sur un lit de douleur a conscience de pouvoir coopérer à la fin de l'Univers non moins que l'homme qui s'emploie du matin au soir à des œuvres extérieures. Celui que contriste le blâme immérité ou la louange imméritée s'en réconforte en s'élevant vers l'idée souveraine qui l'attire au-dessus des jugements humains. Il y respire une gloire auprès de laquelle la gloire humaine est misérable. Si d'aventure cette gloire ne peut le consoler, il se console par l'espérance. Parce que l'Univers est ordonné de façon à développer l'intelligence et l'amour pour la glorification de sa cause, la vision de l'avenir se perd dans une splendeur croissante. Il ne peut être conforme au plan divin que l'âme créée s'anéantisse, puisque, fidèle à sa mission, elle est un instrument nécessaire de sa glorification. Il est vraisemblable, au contraire, qu'au-delà de la tombe ses facultés de

connaître et d'aimer se développeront et qu'elle participera davantage, en cet état inconnu, au Bien suprême.

Les âmes dont je parle, si elles arrivent à un si haut degré d'espérance en Dieu, entendront plus distinctement la tendre voix qui dit aux souffrants : « Venez à moi. » Plus elles auront étudié à fond dans l'Univers et dans son histoire la fin de la création, plus elles auront considéré les sottes révoltes de l'homme contre la Loi suprême, les fautes de leur propre vie et les indignités de leur propre cœur, plus aussi elles seront émues par la voix de celui qui aime et qui pardonne. Les lois de l'évolution sont terribles à méditer parce qu'on ne voit pas comment le pardon y peut trouver sa place. En face de la race dans laquelle domine l'intelligence, la race dans laquelle domine l'instinct déchoit sans remède possible, et elle finit par disparaître définitivement. L'organe qui n'agit pas s'atro-

phie infailliblement. Pour l'âme libre qui se soumet aux instincts et qui ne remplit pas son devoir, il y a toutes raisons de craindre le même sort.

Il est au moins vraisemblable qu'elle perdra sa liberté comme la perd un peuple qui en use mal. Ce qu'il y a de plus mystérieux dans le cœur humain est peut-être le sentiment du pardon; seul au monde ce sentiment révèle une force qui pardonne. Cette révélation est importante. L'homme qui pardonne, s'il reconnaît une intelligence divine comme créatrice de l'Univers, ne peut croire qu'elle ne pardonne pas. Il ne peut nier cependant l'inflexibilité des lois qui gouvernent toute chose autour de lui et qui jamais ne pardonnent.

L'affirmation de son sentiment et la négation des choses se heurtent dans sa tête. Il me semble voir cet homme, désespérant de résoudre l'énigme, s'asseoir accablé dans les ténèbres. Passe le soufle d'un esprit, passe

une voix douce, profonde, surhumaine, qui dit : « Toi pour qui la vie est lourde, viens à moi. Viens à moi, toi qui ne peux comprendre l'amour. Viens à moi, toi qui m'as méconnu, toi qui m'as offensé, toi qui me nies encore. Viens que je te pardonne, que je t'aime, que je t'accueille dans mon royaume. »

L'homme se lève en pleurant, et il va.

Antonio Fogazzaro.

SUR UNE RÉCENTE COMPARAISON

DES THÉORIES DE S. AUGUSTIN ET DE DARWIN

AU SUJET DE LA CRÉATION

I

En 1884, la faculté de théologie de l'Université de Munich mit au concours la question suivante :

« Exposer et comparer les théories de saint Augustin et de Darwin sur la création. »

Ce fut le professeur Grassmann, du Séminaire de Freising, qui remporta le prix. En 1889 il publia son savant et limpide mémoire, où il résume les deux doctrines avec une parfaite loyauté, mais en cherchant à mettre en lumière par la comparaison toutes leurs divergences[1]. Il prétend démontrer que saint Augustin et Darwin ont eu une

1. F.-L. Grassmann, *Die Schöpfungslehre des heiligen Augustinus und Darwins*. Regensburg, Manz, 1889.

idée différente de l'individu et de l'espèce ; que, si saint Augustin a médité sur l'origine de la vie, Darwin a estimé que c'était folie de se poser une semblable question ; que naturaliste repoussait à l'encontre du saint toute différence spécifique entre l'âme de l'homme et celle de l'animal ; que Darwin enfin ne voyait autre chose dans le monde que l'action de causes physico-mécaniques et regrettait, ainsi qu'il l'a écrit à Hooker, de s'être servi une fois du mot « créé » au lieu d'employer ces mots : « apparu à la suite d'un processus totalement inconnu ». J'aurai l'occasion de rappeler plus tard des faits très connus qui ne concordent pas avec ce jugement sur les opinions religieuses de Darwin ; il me suffit maintenant de remarquer que la voie suivie par le professeur Grassmann était assez aisée, non seulement parce que les deux systèmes se développent évidemment sur des terrains différents, dans des esprits différents,

selon des lois différentes de raisonnement et des criteriums de vérité différents, mais surtout parce que personne ne pourrait raisonnablement attendre du penseur le plus cultivé et le plus profond du IVe ou du Ve siècle un système rigoureusement identique à celui que la pensée humaine a enfanté quatorze ou quinze siècles plus tard, après une transformation complète des méthodes scientifiques, l'acquisition d'instruments innombrables, extrêmement puissants et exacts, un travail d'une intensité et d'une variété que les anciens ne pouvaient même concevoir, une juste récolte de découvertes merveilleuses par lesquelles se trouvaient contredits, en totalité ou en grande partie, tous les jugements et toutes les opinions des contemporains de saint Augustin sur les phénomènes de la nature, découvertes qui livraient à l'observation et à la réflexion humaines des domaines nouveaux, sans comparaison plus étendus et plus fertiles.

Il me semble que la Faculté de théologie de l'Université Louis-Maximilien n'a pas bien posé la question : la doctrine de Darwin, en ce qu'elle a de propre à l'illustre naturaliste, est distincte de l'hypothèse fondamentale de l'évolution ; elle tend à mettre en lumière les facteurs et les formes de ce processus une fois admis en ne considérant que notre monde et spécialement les espèces animales. Puisque d'autres naturalistes et penseurs, avant ou après lui, ont construit sur la même base des théories scientifiques différentes, il ne paraît pas très opportun de comparer les intuitions théologiques et métaphysiques de saint Augustin avec aucun de ces systèmes particuliers. Qu'importe en effet, par rapport aux idées de saint Augustin, que les facteurs de l'évolution soient, comme le veut Lamarck, l'influence du milieu, les effets de l'exercice ou de l'inaction des organes, que ce soit la sélection naturelle ou cette *growth-force*, mo-

difiée par le milieu et par l'effort du sujet, dans laquelle le professeur Cope voit l'origine des variations individuelles, que ce soit enfin la sélection physiologique proposée par Romanès en 1886 et considérée par quelques-uns comme le plus grand pas fait par la science sur cette voie. Ce qu'il importe uniquement d'opposer à saint Augustin, c'est cette hypothèse que toutes les espèces dérivent généalogiquement d'une souche commune soit par degrés insensibles, soit par sauts brusques et par voie de naissances spontanées, ainsi que le veulent Kölliker et Wigand. Si l'immense renommée de Darwin l'indiquait à la Faculté de théologie comme le plus grand représentant du transformisme, les savants professeurs de Munich ne pouvaient ignorer que la sélection naturelle est vigoureusement combattue au sein même de l'armée évolutionniste et que, de l'aveu même de son propre inventeur, elle est en tout cas impuissante à expliquer

la variabilité des espèces, n'ayant en effet d'autre fondement qu'un phénomène inexpliqué, les variations individuelles dans les limites de chaque espèce.

L'hypothèse fondamentale commune à Darwin et au théologien Henslow, au matérialiste Hæckel et au spiritualiste Le Conte, au professeur Huxley et à son contradicteur Mivart, voilà ce qu'il fallait mettre en regard de la doctrine de saint Augustin ; même, au lieu d'une hypothèse restreinte aux organismes terrestres, il fallait aller jusqu'à l'hypothèse d'une évolution universelle de la matière, la grande hypothèse qui est celle de la nébuleuse avant d'être celle du transformisme. La question étant ainsi posée, les concurrents auraient eu a examiner si les systèmes avaient quelque ressemblance essentielle et se rencontraient en un point commun.

Que le dogme chrétien de la création soit inconciliable avec la doctrine évolutionniste,

c'est ce que proclament, comme peut facilement le remarquer un observateur impartial, à la fois les savants les plus éloignés du christianisme et les croyants les plus éloignés de la science, c'est-à-dire ceux qui ignorent au moins une moitié du sujet sur lequel ils raisonnent. C'est un étrange accord, produit d'un côté par la haine et de l'autre par la terreur. Du côté de la science irréligieuse, l'*odium antitheologicum* a troublé le cerveau de plusieurs penseurs plus mesurés que Vogt, d'après lequel les apôtres devaient présenter dans la structure de leur crâne des caractères nets de la nature simiesque[1]. Hæckel, disciple téméraire d'un maître prudent, tout en déclarant que la création, en tant qu'elle implique le néant comme origine de la matière, ne peut servir d'objet à des considérations scientifiques, ajoute aussitôt que l'éter-

1. VOGT, *Vorlesungen über den Menschen.* Voyez MIVART, *Genesis of Species*, Introductory.

nité de la matière est prouvée par la science, repousse le concept téléologique de l'Univers et, à propos d'évolution, fait intervenir les Papes et la gérarchie[1]. Il reconnaît que deux idées fondamentales du récit mosaïque lui sont communes avec les théories évolutionnistes, à savoir l'idée de différenciation et l'idée de perfectionnement progressif des organismes; mais toute son œuvre a pour objet de démontrer l'antagonisme entre les traditions religieuses et la doctrine qu'il voit combattue par les prêtres de toutes les Églises. Cependant celui qu'il révère comme le plus grand auteur de cette doctrine, Darwin, a toujours protesté contre l'accusation d'irréligion; dans toutes les éditions de son livre sur l'*Origine des Espèces*, il a maintenu le mot *créé*, malgré la fameuse lettre à Hooker. Au frontispice de la seconde édition de son livre, Darwin a inscrit les paroles par lesquelles l'évêque Butler

1. HÆCKEL, *Natürliche Schöpfungsgeschichte*, cap. II.

déclare reconnaître dans les lois de la nature la volonté constante d'un esprit intelligent; Hæckel, au contraire, a pris l'épigraphe de son *Anthropogénie* dans le *Prométhée* de Gœthe, le poème de la haine contre Dieu.

Virchow, qui renferme en lui un savant et un philosophe en désaccord continuel, après s'être attaqué avec violence aux bases mêmes que le transformisme croit trouver dans la science, s'abandonne à l'*Odium antitheologicum*, auquel il donne le nom honorable de *Point de vue du sentiment*[1]; aux théologiens chrétiens il oppose, par des arguments tirés de la morale, cette même doctrine sur l'origine de l'homme dont il a voulu d'abord ruiner les preuves scientifiques, et il laisse échapper ces mots bien singuliers pour un savant : « Où les faits manquent, il reste encore de la place pour la science fondée sur le sentiment[2]. »

1. *Gefühlsstandpunkt.*
2. Wo die thatsachen fehlen, da bleibt auch für die Gefühlswissenschaft ein Platz. VIRCHOW, *Menschen und Affenschädel.*

Plus connues encore sont les violences matérialistes de Büchner. Voilà comment, surtout par la faute de quelques darwinistes allemands, la passion a pris, dans cette discussion, la place de la science ; ainsi l'étendard moniste de Hæckel, dressé au-dessus de la doctrine évolutionniste, a pu persuader à certains esprits qu'elle est vraiment un ouvrage de guerre, un travail d'approche contre le christianisme. Cette opinion fut d'ailleurs confirmée par un très grand nombre de livres publiés dans toutes les parties du monde et où se trouve développée avec une singulière complaisance cette partie de la théorie qui est relative à l'origine de l'espèce humaine, partie que l'on considère comme capitale dans la lutte avec les traditions religieuses[1].

Aux États-Unis, le monisme hæckelien a

1. Voyez Wigand, *Der Darwinismus und die Naturforschung Newtons und Cuviers*, vol. III, p. 171.

pénétré, malgré l'attitude hostile de certains savants illustres, sous une enveloppe mystique qui prouve moins en faveur du jugement que de la bonne volonté de ses adeptes. Un des plus ardents et des plus imaginatifs d'entre eux, Powell, a écrit sur l'évolution un livre[1] dont les propositions sont beaucoup plus métaphysiques que scientifiques. L'auteur, un calviniste qui, ne pouvant supporter les sévères doctrines de son Église, en est sorti d'un bond pour aller tomber hors du christianisme, affirme, dès le début de son livre, — œuvre pleine de cœur, qui dénote une âme ardente et troublée, l'antagonisme nécessaire entre la doctrine transformiste et la foi religieuse; et, puisque Laplace a dit que tout progrès de la science fait reculer dans l'histoire de l'univers l'action d'une cause première, Powell se demande si on ne pourrait, par un effort suprême, « by one final

1. Powell, *Our Heredity from God.*

push », l'éliminer tout à fait ; évidemment, c'est à cette gloire qu'il aspire. Chez nous, pour citer un exemple tout récent, le professeur Morselli, reproduisant en substance, dans ses très savantes leçons sur l'anthropologie générale, un passage de l'*Essai* d'Herbert Spencer sur l'hypothèse de la nébuleuse, affirme que l'idée de Création, inconciliable avec celle d'Évolution, appartient à un stade inférieur de la connaissance humaine[1]. Aujourd'hui, pense-t-il, le seul système de philosophie susceptible de se développer est l'évolutionnisme moniste. Derrière de semblables maîtres marche une foule anonyme qui prend surtout dans les nouvelles doctrines celles qu'elle comprend le mieux, qui lui sourient le plus et qu'elle s'est le mieux assimilées : l'origine simiesque de l'homme et la négation du Créateur.

D'autre part, quelques revues anglaises et

1. *Lezioni di antropologia*, seconde leçon, p. 40.

américaines, telles que la *North British Review*, le *Christian examiner*, la *North American Review* ont accusé d'athéisme, dès le début, la théorie transformiste de Darwin, tout en admettant le théisme de l'auteur. Cette accusation fut renforcée par un théologien américain de grande réputation, le docteur Hodge, et par d'autres encore. Agassiz, dans l'esprit duquel, suivant Le Conte[1], s'est formée la grande idée de l'identité essentielle entre le développement des genres, des espèces et des individus, n'a pas voulu édifier sur cette base, comme il aurait dû le faire logiquement, la théorie de l'évolution : il l'a même combattue chez Darwin parce qu'elle lui paraissait aboutir à la négation d'une vérité plus haute et plus certaine, l'existence du Créateur; il a mérité ainsi d'être très favorablement cité par Grassmann, bien qu'il

1. Le Conte, *Evolutions and its relations to religious Throught*, p. 43.

ne fût pas orthodoxe, mais qu'il soutînt la diversité des espèces.

Le livre de Darwin sur l'origine de l'homme, l'identité de nature affirmée entre l'âme de l'homme et celle des bêtes, le dogmatisme brutal de Hæckel jetèrent la terreur et l'effroi parmi les croyants. De profonds penseurs catholiques, comme Zanella et Fornari, parlèrent de l'évolution avec horreur, et Antonio Franchi en parla avec plus de violence encore dans son *Ultima critica.* Le professeur Grassmann, couronné comme je l'ai dit par la Faculté de théologie de Munich, veut démontrer que la foi est inconciliable avec le transformisme darwinien en tout ce qui est relatif à l'âme humaine; il considère comme vaines toutes les tentatives faites pour accorder l'idée générale d'évolution avec l'idée de création. En 1888, un conseil ecclésiastique presbytérien retira sa chaire à un professeur de théologie parce

qu'il enseignait qu'Adam avait été créé d'une poussière issue d'autres organismes et non d'une matière inorganique[1]. Je me souviens enfin d'avoir entendu le P. Agostino de Montefeltro terminer une de ses plus éloquentes prédications par une anecdote qui avait pour objet de condamner et de railler l'hypothèse de l'origine animale de l'homme. C'est ainsi qu'une autre foule anonyme, repoussant les nouvelles doctrines parce qu'elle les entend maudire par ses maîtres, prêcher par les adversaires de toute foi, et surtout parce qu'elles lui paraissent contraires au récit mosaïque, s'empresse d'accorder bénévolement à l'ennemi qu'évolutionnisme et matérialisme se confondent, qu'évolutionnisme et christianisme sont inconciliables.

C'est tout ce que veulent Hæckel et ses disciples. Toute opposition de caractère religieux leur est agréable ; ils la préviennent en la

1. MAC QUEARY, *Evolution of Man and Christianity*, p. 72.

proclamant nécessaire, inévitable; ils ignorent les opinions et les témoignages contraires. Powell publiant, en 1889, la longue liste des auteurs qu'il a consultés pour écrire son ouvrage y met bien Quatrefages, antique adversaire de la variabilité des espèces, mais on n'y trouve pas Le Conte, Américain comme lui, géologue remarquable, professeur à l'Université de Californie, qui, deux années auparavant, avait publié une apologie de l'évolution inspirée par de profondes convictions chrétiennes.

Il ne faudrait pas commettre de semblables inexactitudes, car le monisme trouve en face de lui des adversaires moins terrorisés et moins complaisants que ceux dont j'ai parlé, qui ne sont nullement disposés à lui reconnaître aucun monopole sur l'hypothèse de l'évolution, mais qui sont tout prêts à relever ses erreurs de fait et jusqu'aux apparences d'un subterfuge peu recommandable.

Hæckel et ses partisans commettent donc une grave imprudence lorsque, exposant les origines historiques de l'idée transformiste et traitant de ses précurseurs, ils s'occupent d'Anaximandre, d'Héraclite, d'Empédocle, de Lucretius Carus et passent sous silence les intuitions puissantes et lumineuses des grands penseurs chrétiens. Comme il n'était pas en leur pouvoir de supprimer les témoignages des Pères de l'Église, il valait beaucoup mieux pour eux s'y attaquer et les discuter. De son côté le professeur Grassmann aurait, je crois, mieux servi sa cause, si, après avoir marqué les différences entre les hypothèses de saint Augustin et l'hypothèse évolutionniste, il avait aussi relevé d'une façon expresse les coïncidences entre ces deux systèmes qui ont une origine partielle dans la même analyse : ces coïncidences, en effet, sont évidentes, et elles ont une portée singulière.

II

Dans le traité *De Genesi ad litteram*, saint Augustin, s'attachant principalement au passage : « Celui qui vit dans l'éternité a créé toutes choses à la fois[1] » et aux versets 4 et 5 du chapitre II de la Genèse : « Tel est le récit de la création du ciel et de la terre, quand vint le jour où Dieu fit le ciel et la terre et toutes les plantes des champs avant qu'elles n'apparussent sur la terre et toutes les herbes des champs avant qu'elles ne s'y élevassent[2] », considère comme probable que

1. Qui vivit in æternum creavit omnia simul. Ecclésiaste, XVIII, I.

2. « Hic est liber creaturæ cœli et terræ, cum factus est dies, fecit Deus cœlum et terram et omne viride agri antequam esset super terram et omne fœnum agri antequam exortum est. » La version adoptée par saint Augustin s'écarte un peu dans ce passage de la Vulgate, que l'on peut traduire

tous les organismes ont été créés à la fois et en puissance, *potentialiter*, *causaliter*, *primordialiter*, d'une matière première dont ils seraient ensuite sortis, chacun à son temps, selon l'ordre indiqué par la Genèse. Le monde actuel, avec toutes ses formes diverses, existe virtuellement en germe : « De même que, dans la graine même étaient obscurément contenues toutes les parties de l'arbre futur, ainsi y a-t-il lieu de penser que le monde, quand Dieu créa toutes choses simultanément, avait en lui-même tout ce qui fut fait en lui et par lui à mesure qu'en vint le jour[1]. » Saint Augustin n'a pas fait exception pour le corps humain ; il ne lui a pas reconnu

ainsi : « Telle fut l'origine du ciel et de la terre, quand l'un et l'autre furent créés au jour où le Seigneur Dieu fit le ciel et la terre et toutes les plantes des champs avant qu'elles n'apparussent sur la terre et toutes les herbes de la terre avant qu'elles n'en sortissent. » Les différences entre ces deux textes n'ont aucune importance pour la discussion.

1. « Sicut autem in ipso grano invisibiliter erant omnia simul quæ per tempora in arborem surgant, ita ipse mundus cogitandus est, cum Deus simul omnia creavit, habuisse simul omnia quæ in illo et cum illo facta sunt cum factus est dies. » *De Gen. ad litt.*, V, 45.

une noblesse particulière qui le distinguât du corps des animaux. « Si donc il façonna dans la terre l'homme et les animaux, qu'est-ce que l'homme a de plus excellent à cet égard, sinon qu'il fut créé à l'image de Dieu? Et cela s'applique non à son corps, mais à son âme spirituelle[1]. » Il l'a vu exister en puissance dans la matière première et en sortir « secundum causalem rationem », comme il a vu exister dans le monde, dès la création originelle, l'âme humaine. « Examinons donc si la vérité peut être ce qui m'apparaît sans aucun doute comme plus acceptable pour la raison humaine, à savoir que Dieu, dans ces premiers actes par lesquels il créa toutes choses à la fois, ait aussi créé l'âme humaine pour l'insuffler ensuite, en temps voulu, aux membres qu'il façonnait dans l'argile; de ces

1. « Si ergo et hominem de terra et bestias de terra ipse formavit, quid habet homo excellentius in hac re nisi quod ipse ad imaginem Dei creatus est ? Nec tamen hoc secundum corpus, sed secundum intellectum mentis. » *De Gen. ad litt.*, VI, 22.

membres mêmes il aurait créé parmi les choses simultanément mises au jour la forme virtuelle, afin d'en faire sortir, à l'heure voulue, le corps humain. On pourrait donc penser, si l'autorité des Écritures et si la raison ne s'y opposent pas, que l'homme fut fait, le sixième jour, d'un corps qui déjà existait en puissance et d'une âme créée dès le premier jour et cachée parmi les œuvres de Dieu[1]. »

L'hypothèse qu'exprime saint Augustin avec prudence et avec quelque timidité se rencontre avec l'hypothèse évolutionniste pour exclure les créations spéciales et successives opérées par les actes de création

1. « Illud ergo videamus utrum forsitan verum esse possit, quod certe humanæ rationi tolerabilius mihi videtur, Deum in illis primis operibus, quæ simul omnia creavit, animam etiam humanam creasse quam suo tempore membris ex limo formati corporis inspiraret, cujus corporis in illis simul conditis rebus rationem, creasset causaliter, secundum quam fieret, cum faciendum esset, corpus humanum. Credatur ergo si nulla Scripturarum auctoritas seu veritatis ratio contradicit, hominem ita factum sexto die ut corporis quidem humani ratio causalis in elementis, mundi anima vero jam ipsa crearetur sicut primitus conditus est dies et creata lateret in operibus Dei. *De Gen. ad litt.*, VII, 35.

distincts, tandis que ceux-ci apparaissent à beaucoup de croyants comme inséparables de l'idée chrétienne de création au moins en ce qui concerne le corps humain. Ces deux hypothèses sont donc d'accord sur ce point capital.

Admettant ainsi que tous les organismes sont issus d'une matière première comme l'arbre est issu de la graine, saint Augustin peut sans doute admettre sur l'origine des espèces toute théorie partant de l'évolution naturelle : il en est une cependant avec laquelle son hypothèse se concilie plus facilement qu'avec toute autre : c'est celle qui aux agents darwiniens oppose l'action de causes internes : et c'est précisément cette théorie qui, selon Wigand, doit réunir prochainement tous les schismatiques de l'évolution, tous ceux qui, expliquant diversement le processus généalogique des organismes, en admettent l'unité. Mais si, dans le traité *De Genesi ad litteram*, saint Augustin a exposé

comme avec crainte ses idées sur la création : « si nulla Scripturarum auctoritas seu veritatis ratio contradicit », il les a au contraire développées ailleurs en un langage précis et enflammé qu'on dirait pénétré, comme la parole des prophètes, d'un souffle d'en haut.

Au livre XII des *Confessions*, saint Augustin, qui joignait un cœur ardent à une intelligence très subtile, nous rapporte en effet ses méditations sur le second verset du premier chapitre de la Genèse, particulièrement sur les paroles qu'il cite ainsi : « Terra autem erat invisibilis et incomposita », et il rend passionnément grâces à Dieu qui lui en a révélé le sens caché. A développer ces idées, son cœur s'épanche en accents presque intraduisibles de prière, de reconnaissance et d'admiration ; j'avoue ne connaître aucune page d'écrivain ancien ou moderne où une spéculation métaphysique aussi élevée soit entraînée, dans ces régions les plus hautes

de la pensée humaine, en des mouvements de lyrisme aussi puissants. Cette « terra incomposita et invisibilis » lui est apparue comme une substance dont on ne peut dire si elle est matière ou esprit, comme une matière sans forme et qui est capable, par conséquent, de prendre toutes les formes que revêtiront successivement les corps ou, pour mieux dire, qui est la cause, toujours permanente en eux, de leurs variations continues. Cet « informe quiddam » par l'action duquel tous les corps passent de forme en forme, qui n'est pas visible, qui n'est pas corps, qui n'est pas esprit, qui, en même temps, est et n'est pas, si bien qu'on peut le nommer *nihil aliquid*, n'a-t-il pas quelques-uns des caractères de ce que nous, modernes, nous appelons *force?* Ne serait-il point la *vis essentialis* de Wolf, le *nisus formativus* de Blumenbach, le principe sensible et organisateur de Rosmini, la *innere Ursache* de Kölliker et de Wigand, la

unknow internal law de Mivart? Ne serait-il point cette variabilité originelle que le darwinisme laisse inexpliquée, cette *permutation* ou *mutability* dont Powell écrit qu'elle est la tendance originelle de la nature, « the original tendency in nature »? « Car la variabilité des choses est capable de toutes les formes entre lesquelles varient les choses variables[1]. » C'est cette vérité que saint Augustin nous raconte avoir demandée à Dieu, « suant et soufflant[2] », et avoir obtenue de lui. « N'est-ce pas toi-même, ô Dieu, qui me l'as enseignée[3]? » Que son interprétation divinement inspirée du texte mosaïque soit différente de celle qu'on accepte communément, peu lui importe. Le texte s'adapte aux intelligences humaines : il y a plusieurs sens acceptables, et l'on peut prendre l'un ou

1. Mutabilitas enim rerum mutabilium ipse capax est formarum omnium in quas mutantur res mutabiles. *Conf.*, XII, vi, 6.
2. « Aestuans et anhelans. »
3. « Nonne tu, Domine, docuisti me? »

l'autre; lequel d'entre eux Moïse a entendu y mettre, on ne peut l'affirmer sans témérité. Contre celui qui lui opposerait : « Moïse n'a pas pensé comme tu le dis, mais comme je le dis », saint Augustin s'emporte au point de prier Dieu de lui donner la patience.

Selon le professeur Grassmann, l'hypothèse de saint Augustin n'a pas été reprise, et elle est restée unique dans l'Église. Mivart avait déjà démontré le contraire en citant saint Thomas, saint Bonaventure, Albert le Grand et quelques théologiens moins anciens, comme le cardinal Noris, Berti et le jésuite Panciani, notre contemporain. De son côté, Asa Gray, — cité par Morselli comme un des disciples de Darwin, mais disciple bien modéré et bien circonspect, si même il en est un, et très éloigné en tout cas de partager les idées monistes, rappelle que la doctrine de la fixité des espèces est relativement récente, et que les théologiens anciens ont su s'en

passer; il cite à l'appui de son dire saint Augustin et saint Thomas, et il les appelle « model evolutionists[1] ». Mivart, en citant saint Thomas, omet peut-être une distinction nécessaire, et certainement le mot « evolutionists » employé par Asa Gray est impropre, mais ces inexactitudes et ces impropriétés de termes peuvent être écartées sans enlever beaucoup de valeur à ses citations.

En fait, saint Thomas n'a pas résolument approuvé l'hypothèse de saint Augustin, bien qu'il en parle avec un grand respect et avec le désir évident de concilier autant que possible les vues de saint Augustin avec celles des autres théologiens. En ce qui concerne la création de l'âme humaine et les journées de la Genèse, où saint Augustin, attribuant un sens figuré aux mots *mane* et *vespere* ne voit qu'une seule journée, saint Thomas le contredit; mais quant à la création des orga-

1. Asa Gray, *Darwiniana.*

nismes en puissance, saint Thomas, sans se départir du langage prudent qui lui est habituel, l'envisage favorablement : il dit à son sujet dans les *Sententiæ* : « Je préfère cette opinion[1], et, dans la *Somme*, traitant des œuvres du cinquième jour, c'est-à-dire de l'origine commune des reptiles et des oiseaux que saint Ambroise chanta comme issus d'une même souche et dont la parenté est démontrée aujourd'hui par la paléontologie, il écrit : « Dans la création originelle des choses, le principe actif fut la parole de Dieu, qui, de la matière inorganisée, produisit les animaux ou par des actes immédiats selon de nombreux saints ou en puissance selon saint Augustin[2]. »

Il avance encore, dans d'autres passages,

1. « Hæc opinio plus mihi placet. » Thomas d'Aquin, *Sententiæ*, dist. XII, quæstio 1, art. 2.

2. « In prima autem rerum institutione principium activum fuit verbum Dei, quod in materia elementari produxit animalia, vel in actu secundum alios sanctos, vel virtute secundum Augustinum. » *Somme théologique*, p. I, quæstio 78.

des propositions qui concordent avec l'opinion de saint Augustin : « Les espèces nouvelles, s'il en apparaît, ont préexisté dans certaines vertus actives[1]. » Dans l'*Expositio aurea in Genesim*, bien qu'il exprime une opinion opposée à celle de saint Augustin quant à l'interprétation des jours et qu'il déclare avoir pour lui les autres théologiens : *istam tamen viam non tenent doctores moderni*, il énonce au contraire des jugements, et il use d'expressions qui reproduisent avec une netteté encore plus grande une partie des opinions de saint Augustin sur le mode de création des organismes. Avec le *germinet terra* lui apparaît une puissance infuse dans la terre dont l'action a donné naissance à l'herbe et aux arbres. « Si donc il emploie le mot de *germes*, c'est que la terre a reçu la puissance de produire ce qui naît de la terre, et cet

1. « Species novæ, si quæ apparent, præstiterunt in quibusdam activis virtutibus. » *Somme théologique*, p. I, quæstio 78.

ordre donné à la matière serait vain si elle n'avait une vertu germinatrice..., mais c'est ensuite l'acte même de la production qu'il considère quand il ajoute : *et la terre produisit l'herbe verdoyante*[1]. »

Saint Thomas n'a pas pensé à une loi universelle de transformation selon laquelle les organismes végétaux seraient allés se développant d'espèce en espèce par l'effet de la *potentia seminalis ;* il a cependant considéré comme possible quelque transformation particulière, comme l'indique le passage suivant :

« Si donc il existe quelques arbres comme le pin, le figuier et d'autres semblables que la terre n'ait pas la puissance de produire d'elle-même sans l'intermédiaire de quelque autre

1. Dicit igitur *germinet :* ad productionem enim sequitur collatio potestatis ipsi terræ ad producendum terræ nascentia, pro nihilo enim materia requireretur nisi illi data esset seminalis potentia... et subdit productionem actualem cum dicit : *et protulit terra herbam virentem. — Exp. aurea in Gen.*, cap. I.

espèce, c'est qu'elle les a produits parce qu'ils étaient en germe dans cette autre espèce[1]. » On ne peut donc appeler ni saint Thomas ni saint Augustin des « model evolutionists ». Ils n'ont pas songé que tous les organismes pussent successivement sortir d'une ou de plusieurs forces primitives. Du moins leurs opinions sur le développement des formes diverses de la matière originelle peuvent-elles très bien s'accorder en tout ou en partie avec l'hypothèse avancée sur le même sujet, selon leurs points de vue propres, par les sciences physiques modernes : c'est là ce qu'il importe de reconnaître dans les opinions des grands théologiens chrétiens plutôt que de rechercher s'il y a des différences entre leur métaphysique et notre physique, ou s'ils sont d'accord entre eux sur l'interprétation des Écritures ;

1. « Si autem sunt aliqua ligna ad quæ non est terra in potentia seminali ex se nisi mediante aliqua specie, sicut pinus et ficus et talia, exponitur quod protulit ista quia in eis ista prolata sint. » *Ibidem.*

ce dernier point semble beaucoup trop préoccuper le professeur Grassmann quand il veut nous démontrer que la théorie de saint Augustin lui est particulière. Ceux qui ont le glorieux devoir de défendre publiquement le christianisme devraient se garder de fermer aucune des voies, même les plus détournées et abandonnées, qui pourraient amener quelque esprit à la foi chrétienne; ils devraient remarquer comment saint Thomas déclare préférer l'interprétation de saint Augustin notamment parce qu'elle expose moins la Sainte Écriture aux railleries des incroyants et avec quel soin il tient largement ouverts les chemins qui conduisent à la foi : « Ainsi donc, en ce qui touche le commencement du monde, il est un principe de foi, c'est que le monde a commencé par création ; sur ce point tout le monde est d'accord; mais sur le mode et l'ordre de cette création, la foi n'intervient qu'accessoirement, en tant qu'ils

nous sont rapportés par l'Écriture, et, tout en croyant à la véracité de son témoignage, les saints l'ont interprétée de façons différentes[1]. »

Si donc les théories transformistes, et en particulier la *Pythecoidentheorie*, inspirent à beaucoup de croyants une vive répugnance, s'il est vain de rechercher chez les anciens écrivains chrétiens une théorie qui ferait sortir toutes les espèces d'une ou de plusieurs formes primitives et en particulier l'homme des animaux, toutefois est-il nécessaire, au point de vue religieux, de faire ressortir les hypothèses d'un développement graduel des organismes, et notamment du corps humain, qui, imaginées par ces illustres théologiens, peuvent se concilier avec le transformisme

1. « Sic ergo circa mundi principium aliquid est, quod ad substantiam fidei pertinet, scilicet mundum incepisse creatum ; et hoc omnes concorditer dicunt ; quo autem modo et ordine factum sit non pertinet ad fidem nisi per accidens, in quantum in Scriptura traditur, cujus veritatem diversa expositione Sancti salvantes diversa tradiderunt. » *Comm. in quat. Lib. Sent.*, dist. XI, quæstio 1, art. 2.

moderne. Il est nécessaire, par exemple, de rappeler que Suarez, qui combat les hypothèses de saint Augustin et qui défend la création immédiate et directe de l'homme, rapporte en ces termes les opinions de saint Jean Chrysostome, d'Abulense et de Castro sur ce dernier point : « Ils pensent donc que le corps humain ébauché, revêtu de la forme extérieure de l'humanité, imparfaitement constitué, a existé avant de contenir une âme ; qu'il est ensuite allé peu à peu de cet état imparfait vers un état parfait et qu'enfin il est parvenu à sa constitution définitive[1]. » Ce corps ébauché et imparfait, qui va se transformant dans le temps jusqu'à la constitution parfaite du corps d'Adam et qui, y étant parvenu, reçoit une âme ; ce corps qui vit et qui n'est

1. « Intelligunt ergo corpus hominis delineatum et externa hominis forma compositum et imperfecte dispositum præcessisse tempore introductionem animæ ac proinde ab imperfecto ad perfectum successisse producendo, tandem ad ultimam dispositionem pervenisse. » SUAREZ, *De opere sex dierum*, lib. III, cap. I.

pas encore homme, qui ne possède pas une âme humaine, en quoi différerait-il de l'animal? L'opinion émise par saint Jean Chrysostome sur les œuvres du cinquième jour concorde avec les idées de saint Augustin et avec celles de ces évolutionnistes qui attribuent une médiocre importance aux agents externes et qui rapportent principalement à une force interne les transformations des êtres vivants : « Il me semble qu'il y eut dans les eaux mêmes une force agissante et productive de vie[1]. » Assurément l'on échouera toujours à vouloir expliquer l'origine de la vie par l'influence du milieu, par l'action et l'inaction des organes, par la sélection naturelle ou sexuelle ou physiologique ; or, s'il a fallu, pour former la première cellule, une force interne à la matière, il est difficile d'admettre qu'une force capable d'opérer des transformations

1. « Mihi videtur fuisse in aquis efficacem quamdam et vitalem operationem. » *Chrys. Comm. in Gen.*, hom. III.

aussi considérables que le passage de la matière de l'état inorganique à l'état organique n'ait pu être également cause des transformations moins radicales subies par les premiers organismes.

Cornelius a Lapide, opposé comme Suarez aux hypothèses de saint Augustin admet, cependant la création en puissance de certaines espèces : « Les animaux inférieurs qui prennent naissance dans les sueurs, les exhalaisons et les pourritures, comme les insectes, les rats et les vers, ne furent pas créés en acte ce sixième jour, mais seulement en puissance et comme en une vertu germinatrice[1]. » Suarez a fait la même concession pour ces espèces imparfaites « que l'action de l'atmosphère fait naître des matières putrides de la terre ou

1. « Minora animalia quæ in sudore aut exhalatione aut putrefactione nascuntur, uti pulices, mures aliique vermiculi, non fuerunt hoc sexto die formaliter, sed potentialiter et quasi seminali ratione. » CORN. A LAP., *In Gen. Comm.*, cap. I.

des eaux[1] ». Il semble que cette concession soit partielle, et cependant elle ne l'est pas, puisqu'elle admet le principe que des espèces vivantes puissent tirer leur origine de causes préexistantes dans la nature, causes dont on ne sait ni par quels procédés ni à quel moment elles agissent.

Huxley est le seul, à ma connaissance, parmi les grands apôtres du transformisme antichrétien, qui ait consenti à examiner et à discuter quelques propositions de l'ancienne théologie chrétienne, d'où il ressort qu'entre le christianisme et la doctrine de l'évolution il n'y a nul antagonisme. Huxley cependant, tout en affirmant avec énergie qu'il n'était pas athée[2], n'a point caché que la doctrine évolutionniste avait à ses yeux le très grand avantage, parmi beaucoup d'autres, de n'être pas

1. « Quæ per influentiam cœlorum ex putrida materia terræ aut aqua generari solent. »
2. Voyez Atgyll, *Reign of Law*, ch. ii.

conciliable avec la religion chrétienne[1]. Il exprima en toute loyauté sa stupéfaction quand il vit Mivart affirmer, dans sa *Genesis of Species*, la possibilité d'un harmonieux accord entre l'hypothèse évolutionniste et la doctrine chrétienne. Il a cherché et examiné des textes, mais il n'a pas su les soumettre à une critique impartiale, et il a commis la même erreur qu'a commise, à mon avis, le professeur Grassmann, en un sens opposé. Tous deux ont travaillé à mettre en lumière les divergences entre des opinions métaphysiques anciennes et des hypothèses scientifiques modernes; et assurément démontrer du P. Suarez qu'il ne fut pas partisan du transformisme est encore plus facile que de le démontrer de Saint Augustin.

Cependant, si le professeur Huxley pensait avoir démontré contre Mivart que la théologie

1. Voyez Mivart, *Lessons from Nature*, A. Postcript.

catholique n'offrait aucun point de contact avec les doctrines transformistes, la réponse de Mivart a dû le mettre dans un profond embarras.

Mivart lui répondait dans son ouvrage *Lessons from Nature* en réfutant ses raisonnements et en produisant de nouveaux témoins pour prouver la complète liberté des catholiques en face de la théorie évolutionniste. On pouvait discuter les nouveaux témoignages et les nouveaux raisonnements, mais il était en revanche indiscutable que Newmann avait bien voulu accepter du professeur Saint-Georges Mivart la dédicace de son ouvrage et qu'il l'avait fait en des termes d'où ressortait une conformité de vues absolue entre l'ecclésiastique et le laïque. Qu'importait-il dès lors de mettre hors de combat le P. Suarez, si c'était pour retrouver devant soi non quelque témoin partial et inconscient, mais un des plus illustres théologiens de

notre époque, un cardinal de la Sainte Église Romaine, avec sa haute autorité, avec toute sa science et avec son sentiment profond de la pensée moderne.

Il est à remarquer que Grassmann, catholique, se rencontre avec Morselli pour prêter à peine quelque attention à cette attitude nouvelle de la pensée religieuse en face des hypothèses transformistes et pour en tenir bien peu de compte. Maintenant, tant dans le domaine de la théologie que dans celui de la science, la pensée religieuse moderne va sans doute s'élever assez haut pour échapper à ce conflit entre évolutionnistes et anti-évolutionnistes, qui restera bientôt purement scientifique.

Ce mouvement ne date pas d'hier. Dès 1851, huit ans avant que Darwin publiât son livre sur l'origine des espèces, le P. Pianciani, jésuite, écrivait un ouvrage intitulé : « *In historiam Creationis mosaïcam commen-*

tatio. » Traitant ce grave sujet avec une pleine connaissance de la doctrine et des investigations scientifiques de son temps, Pianciani démontrait que le règne animal « est venu au jour par une succession lente et graduelle[1] ». S'il écrit plus loin : « Les bouleversements du sol, dont nous avons parlé, ont pu amener quelques légères transformations dans la constitution des corps vivants[2] », par où il indique qu'il admet le milieu seul comme agent de transformation et qu'il le juge peu efficace, ce n'est pas pour des raisons théologiques que cette opinion s'est imposée à lui, mais pour une raison scientifique qui fut plus tard l'objet d'amples discussions : les grandes lacunes qu'on a trouvées dans les espèces fossiles. Un autre jésuite, le P. Bellinck, après la première grande publication de Darwin,

1. « Successisse, gradatim et paululatim in lucem editum. » Pianciani, *In. Hist. Creat.*, p. 47.

2. « Potuerunt eæ telluris perturbationes quas indicavimus parvas aliquas modificationes in viventium corpora inducere. »

écrivait ces mots, cités par un illustre et opiniâtre adversaire du transformisme sur le terrain scientifique, par Quatrefages : « Qu'importe après cela qu'il y ait eu des créations antérieures à celles dont Moïse nous fait le récit ; que les périodes de la genèse de l'Univers soient des jours ou des époques ; que l'apparition de l'homme sur la terre soit plus ou moins reculée ; que les animaux aient conservé leurs formes primitives ou qu'ils se soient transformés insensiblement ; que le corps même de l'homme ait subi des modifications ; qu'importe enfin qu'en vertu de la volonté créatrice la matière inorganique puisse engendrer spontanément des plantes et des animaux ? Toutes ces questions sont livrées aux disputes des hommes, et c'est à la science à faire ici justice de l'erreur[1]. »

Il est inutile de citer, après Bellinck,

1. En français dans le texte. — *Etudes religieuses, historiques et littéraires par des Pères de la Compagnie de Jésus*, XII[e] année, 4[e] série, avril 1868.

d'autres écrivains ecclésiastiques de grande renommée, comme Bougaud, comme Monsabré, qui ont traité ce sujet avec la même largeur de vues. Monsabré, il est vrai, dans une lettre adressée à Jousset en juin 1889[1], se déclare opposé au transformisme, mais uniquement pour de prétendues raisons de fait qui l'induisent à déclarer, un peu à la légère, *que ce qui eût pu se faire ne s'est pas fait*[2].

1. Jousset, *Évolution et Transformisme*. Ouvrage précédé par une lettre du R. P. Monsabré.
2. En français dans le texte.

III

Si des systèmes prirent naissance, parmi les croyants, qui concordaient avec les théories transformistes, et si du moins on y affirma avec autorité la liberté d'adhérer au transformisme, de même naquirent parmi les transformistes des systèmes dominés par des croyances et des sentiments chrétiens, et du moins y affirma-t-on la liberté d'adhérer à la foi.

En 1866, dans une séance publique de l'Académie de Belgique, son vénérable doyen, d'Omalius d'Halloy, affirmait, au milieu des applaudissements, sa vieille foi transformiste et son respect de la Bible[1]. Cet illustre géo-

1. *Bulletin de l'Académie de Belgique*, 2e série, t. XXXVI,

logue n'était pas le premier parmi les transformistes à nier cet antagonisme entre l'idée d'évolution et l'idée de création que l'*odium antitheologicum* a fait surgir, troublant la discussion scientifique d'une théorie encore à l'état d'hypothèse. On sait que Lamarck, le vrai fondateur du transformisme, et Geoffroy Saint-Hilaire croyaient à un Dieu auteur de toutes choses, que Darwin lui-même, jusque dans son ouvrage sur l'origine de l'homme, a protesté contre l'accusation d'athéïsme et que, d'après Wallace, un de ses disciples les plus autorisés, si les lois de l'évolution furent recherchées, c'est uniquement pour savoir « comment le Créateur avait opéré[1] ». Des opinions religieuses professées par Lamarck, Geoffroy Saint-Hilaire et Darwin, Quatrefages a parlé plusieurs fois, tout récemment encore[2]; il voulait précisément démontrer

1. Voyez Argyll, *Reign of Law*, ch. v.
2. Voyez *Revue scientifique* du 19 mai 1888; *Journal des Savants*, de février 1890.

par leur exemple que les théories transformistes combattues par lui n'avaient de relations nécessaires ni avec la philosophie ni avec le dogme. On aurait pu répondre à Quatrefages qu'il y avait une contradiction logique entre les théories de ces naturalistes et leurs sentiments personnels. L'on a dit, en effet, de Darwin que l'on ne pouvait soupçonner l'homme d'athéïsme, mais que l'on pouvait en accuser la doctrine.

Cette accusation a été relevée par un éminent savant américain, le professeur Asa Gray [1], qui s'est justement attaché à considérer l'hypothèse transformiste dans ses rapports avec la philosophie et la religion; et son analyse approfondie vient à l'appui des raisonnements de Quatrefages.

Après avoir examiné sans passion et sans crainte les objections théologiques élevées contre l'ouvrage de Darwin sur l'origine des

1. ASA GRAY, *Darwiniana :* « Darwin and his reviewers. »

espèces, il les repousse; il démontre que la théorie des causes premières reste après Darwin ce qu'elle était avant lui, que son hypothèse vise l'ordre et non la cause, le comment et non le pourquoi des phénomènes. Il conclue en affirmant que la science, en face du problème inexpliqué des variations individuelles, bien loin d'incliner vers la toute-puissance de la matière, incline au contraire d'une façon évidente vers la toute-puissance de l'esprit[1].

Quant aux imprudents défenseurs de la foi qui ne veulent pas admettre que le créateur ait agi par voie d'évolution parce que, selon eux, la théorie de l'évolution conduit à nier le créateur, Asa Gray fait observer combien leur zèle est supérieur à leur jugement, comme ils ont tort de détruire leurs meilleurs remparts et d'en jeter les pierres à la tête de leurs ennemis pour défendre des positions

1. Asa Gray, *id.*, *ibid.*

intenables, et comme il est toujours possible, au contraire, avec ou sans évolution, d'accepter ou la conception athée ou la conception théïste de l'univers.

Parmi ses considérations sur l'ordre téléologique, sur le plan divin de l'univers, Asa Gray remarque que ceux qui l'admettent et qui, en même temps, croient à la fixité des espèces, n'arrivent pas à expliquer de façon satisfaisante la présence de ces organes dénués de fonctions et comme avortés qu'on rencontre chez de très nombreuses espèces : problème dont la gravité doit s'accroître singulièrement pour eux quand ils retrouvent chez d'autres espèces ces mêmes organes aptes à remplir des fonctions utiles[1]. S'il a été donné à quelques animaux supérieurs un œil d'une perfection infinie, si d'autres animaux, moins élevés dans l'échelle des êtres, en ont reçu un moins parfait, mais encore utile, pourquoi, chez

1. Asa Gray, *Darwiniana* : « Evolutionary teleology. »

certaines espèces tout à fait inférieures, en trouvons-nous un complètement rudimentaire et incapable de servir à la vision? Ceux qui admettent *a priori* un ordre providentiel ne peuvent trouver la solution de ce problème qu'en repoussant la stabilité des espèces, en affirmant que ces organes ont autrefois servi ou qu'ils serviront à l'avenir, peut-être dans quelque nouveau monde, mais qu'ils répondent en définitive à une finalité plus large et plus compréhensive. Le système de l'évolution illumine ainsi, selon Asa Gray, toute une catégorie de faits obscurs de la façon la plus conforme à la conception théïste de l'univers, à l'idée d'un plan rationnel de la création et d'un ordre divin de la nature : idée qu'un nombre infini de penseurs et de savants, depuis Voltaire jusqu'à Darwin, pour ne rien dire de ceux qui les ont précédés, ont partagée avec les croyants. Je me plais à remarquer, à ce propos, qu'Hæckel lui-

même, avec sa généalogie de l'homme, apporte un secours involontaire à ceux qui concilient l'idée d'évolution avec l'idée d'une intelligence ordinatrice : selon lui, en effet, dans les vingt-deux séries de formes animales qui constituent cette généalogie, un seul individu ou un seul couple a chaque fois produit la forme nouvelle qui monte vers l'homme; comme si à quelques êtres vivants eût été confiée, en particulier, la glorieuse mission de conduire la vie jusqu'à sa forme la plus élevée, à travers des formes destinées à rester inférieures [1].

La prudente critique d'Asa Gray se borne à démontrer que l'hypothèse de l'évolution, même prouvée, ne peut influer en aucune façon sur les doctrines philosophiques et religieuses. D'autres partisans plus convaincus de la nouvelle théorie l'ont au contraire prise comme base pour des systèmes com-

1. Voyez PERRIER, *le Transformisme*, ch. IV.

plets de philosophie chrétienne. Je ne m'arrêterai pas à ceux qui, comme Savage et Mac Queary, se sont fait un christianisme de leur façon, tout plein assurément des plus nobles aspirations vers le bien, mais trop éloigné des dogmes[1]; je m'attacherai au contraire à un livre rigoureusement chrétien où les convictions scientifiques et les croyances religieuses se sont si intimement confondues, grâce à une extraordinaire intensité de vie morale, que l'auteur aurait mérité, je crois, une mention spéciale de Grassmann lorsqu'il parle des efforts tentés pour concilier la théorie transformiste et le dogme.

Le professeur Joseph Le Conte, de l'Université de Californie, géologue de grande réputation, a publié en 1887 un livre sur *l'Évolution et la Pensée religieuse*, où il démontre, par une série de considérations très élevées, dans

1. SAVAGE, *Religion of evolution.* — MAC QUEARY, *Evolution of Man and Christianity.*

quelle erreur tombent ces matérialistes et ces croyants qui sont d'accord sur la valeur philosophique de l'hypothèse évolutionniste, hypothèse qui présente d'ailleurs à ses yeux tous les caractères de la certitude[1]. Chose étrange : alors qu'on ne pouvait concevoir comment avaient pris naissance les diverses formes organiques, on admettait l'intervention d'un Créateur, et c'est maintenant, après qu'on a trouvé leur origine dans l'évolution, qu'on repousse ce créateur. C'est ainsi d'ordinaire que nous apprécions l'œuvre d'un charlatan : nous l'admirons jusqu'à ce que nous ayons découvert ses procédés. S'il s'agit au contraire d'un travail sincère et sérieux, d'un instrument qui produit vraiment des choses admirables, lorsque nous arrivons à en connaître la structure intime, notre admiration, loin de se détourner, devient

1. Joseph Le Conte, *Evolution and its relations to religious Thought.*

une joie de l'esprit intense et raffinée. Or, lorsque la science, conformément à son objet, nous révèle en partie les procédés par lesquels ont été faites les espèces vivantes, elle nous révèle précisément le travail sincère et sérieux de Dieu.

Celui qui contemple la nature à cette lumière nouvelle éprouve une joie de l'esprit plus raffinée et plus intense; en même temps, il rend à Dieu un culte plus intelligent et plus digne. Si, d'une part, ceux qui professent avoir été créés par Dieu n'admettent pas pour l'espèce ce mode de création qu'ils admettent pour l'individu; si, d'autre part, certains espèrent ruiner par l'idée d'évolution l'idée de création, la faute en est à ce dogmatisme qui se serre contre les idées anciennes uniquement parce qu'elles sont anciennes et à cet autre dogmatisme qui embrasse les idées nouvelles uniquement parce qu'elles sont nouvelles. Aux premiers on peut renvoyer

le sarcasme amer de Job : « Vous n'êtes que des hommes, mais la sagesse mourra avec vous; aux seconds, qui sont maintenant à l'apogée du succès, on peut dire avec la même ironie : « Vous n'êtes que des hommes, mais la sagesse est née avec vous. »

Le Conte examine le problème moral à la lumière nouvelle qui lui vient d'une théorie spiritualiste de l'évolution[1]. Il remarque que la douleur qui a précédé l'humanité sur la terre était inséparable de certains agents de l'évolution, de la lutte pour la vie, du conflit avec le milieu, et qu'elle ne peut être appelée un mal si elle a conduit la nature terrestre jusqu'à son plus haut point de perfection, jusqu'à l'homme. Il remarque ensuite qu'elle ne peut davantage être appelée un mal si, plus tard, poussant l'homme à se défendre contre les éléments, contre les bêtes sauvages, contre les maladies, à étudier et à

1. Le Conte, *op. cit.* : « The problem of evil. »

tourner à son profit les lois du monde physique, elle a été pour lui un puissant instrument de progrès; mais il y a un mal, supérieur à tous les autres, celui qui de l'organisme a pénétré dans l'âme, le mal moral.

L'âme, elle aussi, se trouve en conflit avec un milieu hostile : elle doit l'emporter ou succomber. Comment l'emportera-t-elle? Par l'étude et par la pratique des lois du monde moral. L'évolution idéale de l'âme humaine la conduit de l'innocence à la vertu; dans la vertu réside la grandeur suprême de l'homme, et qui dit vertu dit liberté, qui dit vertu dit force contre le mal : et ainsi le mal devient la condition nécessaire de cette glorieuse ascension. De même, écrit le Conte, que le monde inorganique alimente le monde organique, de même que le monde organique alimente le monde intellectuel et moral, de même que les sens alimentent l'esprit, ainsi les plus bas désirs alimentent-ils les senti-

ments moraux les plus nobles, afin que ne soit pas violé l'ordre naturel révélé par l'histoire de l'évolution et que l'inférieur ne s'impose pas au supérieur. Plus est forte l'impulsion de l'animalité inférieure, plus s'élève le sentiment moral qui la tient sous le joug, et plus grandit l'humanité. Le mal apparaît seulement quand les désirs sensuels et le sentiment moral intervertissent leurs rôles, quand, à l'inverse de l'ordre pour ainsi dire historique de la nature, la partie inférieure de l'homme, les sens, s'élève au-dessus de la partie supérieure, la raison.

Personne ne dira que ces nobles pages résolvent le problème du mal : personne ne niera qu'au point de vue chrétien elles n'en éclairent un aspect de vive lumière. Il convient cependant de reconnaître que si, de ce côté, l'édifice de Le Conte n'est pas en péril, il est en péril d'un autre côté, sur le terrain où le professeur Grassmann s'est retranché

pour repousser tout accord pacifique avec les partisans de Darwin.

Mivart a nettement affirmé que l'hypothèse d'après laquelle le corps humain proviendrait d'une espèce animale inférieure n'était pas contraire à la foi, et Grassmann reconnaît qu'en effet cette hypothèse aurait les caractères de ce que les théologiens appellent *sententia temeraria*, mais qu'elle ne serait pas une hérésie[1]. Il en est différemment pour l'autre hypothèse transformiste, d'après laquelle les facultés de l'âme humaine se seraient également développées et préparées chez les animaux et auraient accompli leur évolution comme le corps. La religion chrétienne n'accorde pas aux animaux une âme substantiellement identique à l'âme humaine et qui différerait seulement de la nôtre par le développement incomplet de ses facultés. Sur ce point les décisions des

1. Grassmann, *op. cit.* : « Menschen und Thierseele. »

théologiens chrétiens de tous les temps sont nettes et concordantes.

Le Conte s'avance prudemment sur ce terrain difficile et exprime avec modestie son opinion personnelle. Il est d'avis que l'âme humaine tire son origine de quelque chose de préexistant dans la nature inférieure, de quelque chose qu'il compare à un germe, à un embryon : cet embryon parviendrait seulement chez l'homme à cette transformation essentielle qui est pour les embryons ordinaires la naissance[1]. Le principe vital des plantes, l'âme des animaux seraient les étapes de la vie embryonnaire de l'âme, qui naîtrait enfin chez l'homme à la raison, à la liberté, à l'immortalité.

Le Conte, qui a bien compris l'opportunité de comparer à cet égard l'évolution de l'individu à celle des espèces, aurait pu compléter son étude avec l'aide de saint Thomas et,

1. Le Conte, *op. cit.* : « The relation of Man to Nature. »

mieux encore, de Rosmini. Saint Thomas traitant de l'âme chez l'embryon humain écrit: « Il faut dire que l'âme, dans l'embryon, est d'abord nutritive, puis devient sensitive et enfin intelligente[1]. » Et, parlant de la succession de ces âmes : « L'addition d'une perfection plus grande donne naissance à une espèce nouvelle...; quand apparaît la forme plus parfaite, la forme précédente s'efface...; la nouvelle forme a tout ce qu'avait la première, et en outre quelque chose de plus[2]. »

Il ne partage pas, il est vrai, l'opinion de ceux d'après lesquels l'âme végétative en vient à acquérir d'abord la faculté de sentir et enfin la faculté de comprendre, celle-ci étant donnée directement par Dieu. « D'autres disent que cette même âme, qui primitivement

1. « Dicendum est quod anima existit in embrione a principio quidem nutritiva, postmodum autem sensitiva et tandem intellectiva. » Th. Aq., *Summ. theol.*, quæstio 118, article 2.

2. « Superadditio majoris perfectionis facit aliam speciem...; quando perfectior forma advenit, fit corruptio prioris..· sequens forma habet quidquid habebat prima et adhuc amplius. » *Ibid.*

n'a été que végétative, devient ensuite, par l'effet de la force contenue dans le germe, apte à être intelligente, et qu'elle reçoit alors cette intelligence non par l'action de la semence, mais par l'action d'un agent supérieur, c'est-à-dire Dieu, l'éclairant du dehors... Mais cela ne peut être[1]. » Saint Thomas démontre que la *superadditio perfectionis* ne peut laisser subsister l'âme précédente et qu'elle donne naissance à une espèce nouvelle, *facit aliam speciem*, de même que l'addition d'une unité crée une nouvelle espèce parmi les nombres. En disant donc : « A un moment donné de la vie embryonnaire s'ajoute à l'âme inférieure un complément de perfection qui en change l'espèce », on ne contredirait pas saint Thomas.

1. « Et ideo alii dicunt quod illa eadem anima quæ fuit vegetativa tantum, postmodum per actionem virtutis quæ est in semine perducitur ad hoc ut ipsa eadem fiat intellectiva non quidem per virtutem activam seminis, sed per virtutem superioris agentis, scilicet Dei deforis illustrantis... Sed hoc stare non potest. » *Ibid.*

Mais, s'il en est ainsi dans l'évolution de l'individu, est-il défendu de penser qu'il en est de même pour l'évolution de l'espèce? Ne peut-on penser que si le corps humain provient d'un organisme inférieur d'une espèce différente, l'âme humaine tire aussi son origine d'une âme inférieure, dont l'espèce aurait été changée par l'addition d'une perfection nouvelle?

Si Grassmann et Le Conte avaient connu la psychologie de Rosmini, le plus grand philosophe catholique des temps modernes, le premier aurait sûrement dû en tenir compte dans son chapitre *Menschen und Thierseele*, le second aurait, je crois, modifié en partie ses idées sur l'évolution de l'âme et les auraient appuyées en même temps sur une autorité puissante. Rosmini, attribuant au principe sentant la faculté d'organiser la matière, en vient à y comprendre implicitement l'homme par ces paroles : « Il faut que l'animalité et

son organisme soient portés à leur plus haut point de perfection pour que l'âme intelligente ou raisonnante vienne s'y ajouter : mais celle-ci, en s'y ajoutant, donne alors à cet organisme cet achèvement, cette réalisation, ce caractère de perfection, ce fini, cette vie qui ne pourraient se trouver chez aucun être purement animal[1]. » Ces paroles font songer à cette opinion de Wallace, que les lois ordinaires de l'évolution ne suffisent pas pour expliquer l'homme, et qu'il faudrait admettre qu'une intelligence supérieure en a dirigé la marche dans une direction donnée par des voies spéciales. Mais comment et où, selon Rosmini, cette âme intelligente prend-elle son origine? Elle tire son origine de ce que Dieu révèle l'être intelligible à l'âme sensitive qui ainsi devient intelligente. « Qu'y a-t-il de contradictoire », s'écrie Rosmini, « à ce qu'un principe sentant, comme disait Aris-

1. Rosmini, *Psicologia*, lib. IV, cap. xxiii.

tote, soit intelligent en puissance? Par conséquent, qu'y a-t-il de contradictoire à ce qu'il soit élevé à la condition d'intelligence[1]? »

Dans l'esprit de Rosmini, l'âme des animaux, l'âme sensitive, est bien indestructible, mais elle ne conserve pas son individualité propre ; elle représente un stade dans l'évolution décrite par lui en ces termes :

« Quand bien même il est vrai que chaque élément de matière a essentiellement en lui un principe sentant et que, plusieurs éléments se réunissant, plusieurs principes sentants se confondent en un seul, il n'en reste pas moins vrai que le sentiment créé ne meurt jamais, mais que par la jonction et la disjonction des corps il se modifie continuellement de mille manières et prend mille formes diverses. Ces transformations, prévues par la Très Sage Providence, doivent servir à conduire le principe de vie qui anime

1. Rosmini, *Psicologia*, *ibid.*

le monde vers un état et une condition toujours meilleurs, vers un incessant perfectionnement[1]. » Le Conte pouvait donc appuyer son opinion relativement à l'origine de l'âme humaine sur une illustre autorité, et, avec cette même autorité, il pouvait maintenir l'indestructibilité de l'âme des animaux en même temps que la différence spécifique de deux âmes, en même temps que la doctrine qui n'accorde l'immortalité qu'à la seule âme humaine.

1. *Psicologia*, lib. V, cap. II.

IV

Il me semble enfin qu'on pourrait jeter dans la discussion une foule d'arguments nouveaux et solides tirés de l'essence même de la religion chrétienne. Non seulement il n'y a pas de désaccord entre elle et l'idée fondamentale de l'évolution, non seulement la conscience catholique la plus scrupuleuse peut y adhérer librement, mais cette idée répond encore, si je ne me trompe, à la nature même et à la direction du christianisme. Ce n'est pas la première fois qu'une théorie combattue d'abord au nom de la Foi triomphe de toute opposition et se trouve d'accord avec la vérité religieuse; et cet accord élève l'âme et la rapproche de toutes deux. Chacun sait

que l'existence des antipodes fut autrefois combattue par beaucoup, même par saint Augustin, au nom de la Foi. On a soutenu, avec plus de justesse et plus de succès, qu'elle devait au contraire être confirmée et tourner à la plus grande gloire de Dieu. La théorie héliocentrique qui devait élargir notre conception de l'Univers, et par conséquent l'idée de Dieu, eut le même sort. La théorie de l'attraction universelle fut, à son apparition, dénoncée par les uns, glorifiée par les autres, comme une hypothèse athée qui enlevait à Dieu le gouvernement du monde pour le transporter aux forces aveugles de la matière. Il échut au pieux Leibniz de la combattre, et il échut à Voltaire de démontrer que Newton, par sa découverte, avait magnifiquement dévoilé la sagesse et la puissance divines. La génération spontanée apparut aux matérialistes comme une preuve de leur système et fut pour cette raison combattue par les spiri-

tualistes ; mais, comme l'écrit Rosmini[1], les uns et les autres se trompaient, car, s'il existe une génération spontanée, elle ne prouve pas, comme le voulait Cabanis, que la matière morte naît d'elle-même à la vie, mais bien qu'elle vivait déjà auparavant et qu'un principe vital, agissant en elle, a produit l'organisme; ce principe vital, certains Pères, ainsi que l'écrit plus loin le même Rosmini, l'ont vu dans ces paroles de la Genèse : « Et spiritus Dei ferebatur super aquas. » Après la découverte de Newton, qui démontre l'unité du créé dans l'espace, est apparue l'hypothèse sur la descendance des espèces, qui, affirmant l'origine commune et la continuité de tous les êtres vivants depuis le commencement des choses jusqu'à nous, démontre l'unité du créé dans le temps. L'accord de ces deux unités dans l'Univers offre à l'esprit humain la plus sublime vision du Créateur qu'on ait jamais

1. *Psicologia*, lib. IV, cap. XIV.

obtenue, et il a été poétiquement comparé par Le Conte à l'accord de l'harmonie, unité dans l'espace, avec la mélodie, unité dans le temps, accord qui est la vraie musique de ce monde[1].

Le bouleversement et le désordre intellectuels qui accompagnent chacune de ces grandes phases du progrès scientifique épouvantent les esprits conservateurs, mais aussitôt après ils se résolvent en un ordre supérieur où l'esprit humain se trouve plus haut en face d'un Dieu plus visiblement grand. Ainsi après chacune des grandes révolutions politiques, comme celle d'Angleterre, d'Amérique, de France et comme la nôtre, l'ordre civil se voit-il reconstitué sous une forme plus haute, plus conforme au droit éternel, riche de conquêtes impérissables comme le respect du droit national, l'égalité civile, la séparation des pouvoirs selon leur nature.

1. Le Conte, *op. cit.* : « Relation of Agassizato Evolution. »

Il y a plus. Il faut remarquer que, par son dogme d'une humanité future issue de la présente, douée de facultés supérieures et revêtue de son corps actuel, mais plus apte à la prédominance de l'âme *corpus spirituale*, le christianisme annonce pour l'avenir une continuation directe et logique, un prolongement du développement évolutif déjà réalisé : le christianisme est essentiellement une religion évolutionniste : n'enseigne-t-elle pas l'effort continuel pour s'élever de plus en plus au-dessus de cette animalité dont l'homme est sorti, pour préparer justement en soi cette prédominance qui sera le caractère naturel de l'espèce à venir? Ainsi y eut-il un temps, affirme-t-on, où des individus de quelque espèce inférieure subirent inconsciemment pour le transmettre à leurs descendants les premiers mouvements du cœur[1]. Il y a plus encore. Ni le professeur Asa Gray, qui, à pro-

1. Voyez Powell, *op. cit.*, p. 195.

pos d'une opinion exprimée par Agassiz, déclarait en raillant combien il désirait peu refaire connaissance, dans une vie future, avec tout le règne animal[1] ; ni M. Powell assez confiant dans le progrès des animaux pour intituler un chapitre de son livre : « Les animaux en route[2] », ne paraissent soupçonner que les livres sacrés du christianisme promettent solennellement une évolution future non seulement à l'homme, mais encore aux animaux et à toute la création.

L'*expectatio creaturæ* est soutenue par saint Paul. Selon saint Paul, la nature entière aspire à un état supérieur qu'elle atteindra quand l'humanité sera transfigurée dans la splendeur future. « La créature même sera affranchie de la servitude de la corruption et admise à la liberté glorieuse des fils de Dieu. Nous savons en effet que maintenant toute créature sou-

1. Asa Gray, *op. cit.* : « Darwin and his reviewers. »
2. *Animals on the road.* Powell, *op. cit.*, lecture IV.

pire et souffre les douleurs de l'enfantement[1]. »

Selon un commentateur catholique de la Bible, le théologien Allioli, beaucoup d'indices, en particulier chez les créatures vivantes, dans le monde végétal et animal, répondent à la révélation divine qui nous a été faite par saint Paul : le désir, commun à toutes les créatures vivantes, de concevoir et de se reproduire, qui est un signe infaillible de leur tendance inconsciente vers une forme meilleure, la constance de cet instinct et jusqu'à la tristesse imprimée sur le visage des animaux[2]. De même que l'homme, ajoute Allioli, citant Toletus et Cornelius a Lapide, les créatures aussi monteront de l'état imparfait où elles gisent comme emprisonnées jusqu'à une même liberté, une même sécurité, une

1. Ipsa creatura liberabitur a servitute corruptionis in libertatem gloriæ filiorum Dei. Scimus enim quod omnis creatura ingemiscit et parturit usque adhuc. *Ep. ad Rom.* VIII, 21-22.
2. *Ep. ad Rom.*, VIII, 33.

même immortalité. « Tota creatura sensibilis » dit saint Thomas dans son commentaire, « quamdam novitatem gloriæ consequetur[1] ». Le commentaire de saint Ambroise est plein d'une poésie triste et grandiose. Il considère les labeurs et les fatigues de toute la nature, depuis les astres qui péniblement suivent leur route, montent, descendent, remontent, jusqu'à l'âme des animaux qui sont asservis et qui gémissent de ce que leur œuvre servile est vaine, de ce que leur œuvre n'est pas pour Dieu et pour l'éternité, mais pour l'homme pécheur et pour la corruption. « Dans la mesure où ils peuvent comprendre, ils désirent assez notre salut, sachant que plus tôt nous saluerons notre Libérateur, plus tôt aussi ils seront délivrés[2]. » Saint Ambroise tire de ces réflexions une exhortation pour les chrétiens

1. « Toutes les créatures sensibles parviendront à un état nouveau et glorieux. » *In Epistolas sancti Pauli Expositio.*

2. « Quantum ergo datur intelligi, satis de nostra salute sollicita sunt, scientes ad liberationem suam proficere maturius, si modo nos citius agnoscamus auctorem. »

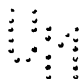
à accomplir le bien même par pitié pour la nature inférieure « qui gémit nuit et jour de toutes les injustices qu'elle souffre[1] ». Pour qui considère seulement dans la révélation divine que nous a laissée saint Paul ce qui concerne l'évolution future des animaux, il ne doit point y avoir de difficulté à admettre pour l'homme l'hypothèse de l'évolution passée.

Pour ces raisons d'ordres divers, j'ai trouvé regrettable la direction de la pensée religieuse qui se manifeste et s'affirme dans le travail assurément très savant et très consciencieux du professeur Grassmann. La question, en dehors de son importance générale, me paraît avoir une importance particulière pour l'artiste qui crée avec des mots, pour l'artiste chrétien qui ne veut pas travailler contre sa foi. En effet, la théorie d'après laquelle tous les êtres vivants proviennent d'une origine unique, l'idée d'une immense activité vitale

1. « Quæ diebus ac noctibus injurias patiens ingemiscit. »

s'employant depuis la première nébuleuse à produire progressivement l'être intelligent et libre et s'employant en même temps et de la même façon à lui préparer, par ses propres dérivations, un milieu qui le dirige et lui serve pour monter encore, ces idées m'ont paru apporter à la représentation intellectuelle de l'Univers une beauté merveilleuse, riche d'inspirations, à laquelle on ne pourrait renoncer sans douleur et sans peine. Et, si je songe que partout où certaines lois éternelles sont transgressées involontairement dans le monde de la nécessité, volontairement dans le monde de la liberté, évolution ne signifie pas progrès, mais décadence ; si je songe qu'il n'y a pas d'ascension de la vie vers des formes supérieures sans une lutte contre la résistance universelle et constante de la nature ; si je me persuade que l'être libre doit prendre part à cette lutte, si pénible et douloureuse soit-elle, par les efforts de sa volonté propre ; alors je

sens que l'art obéit vraiment à une indication tacite de la science moderne et qu'il combat vraiment aux premiers rangs de l'humanité, quand il entraîne l'esprit humain de tout état inférieur d'animalité vers la recherche, si pénible et douloureuse soit-elle, de cette beauté complexe qui est d'autant plus loin de l'animalité qu'elle unit plus intimement, dans une éclatante lumière, la beauté intellectuelle et la beauté morale!



POUR LA BEAUTÉ D'UNE IDÉE

I

J'ai eu l'honneur, en février 1891, de parler devant une grave et savante Assemblée sur les rapports de la célèbre doctrine qui porte communément le nom de Charles Darwin avec la doctrine catholique sur la création. A ce moment, je voulais établir la liberté des consciences catholiques en face d'une hypothèse d'après laquelle les organismes vivants n'auraient pas été jetés sur la terre les uns après les autres et séparément par l'effet d'actes distincts du Créateur, mais seraient allés se modifiant de génération en génération depuis une forme originelle unique jusqu'à l'immense variété d'aujourd'hui. Depuis lors j'ai fait un pas de plus,

6

j'ai dit laquelle de ces théories me paraissait plus conforme au vrai et à l'idée religieuse. J'emploierai, pour rendre mon idée plus claire, une comparaison qui, au fond, n'est pas nouvelle, en la développant d'une façon inaccoutumée.

Si, de même qu'elles ont une face lisse et blanche, un corps délicat, un ensemble obscur, caché et compliqué de minces organes, les montres jouissaient aussi de l'intelligence, quelques-unes d'entre elles voudraient sans doute rechercher et connaître le mystère de leur origine. Les grossières montres de laiton, les montres d'argent les plus vulgaires se contenteraient peut-être d'une foi naïve et simple ; elles croiraient avoir été créées en un instant et sous leur forme actuelle par l'opération de quelque grande et toute-puissante Montre, mère commune de toutes les montres ; au contraire les montres d'or, riches de pierres précieuses et d'émaux, s'accommode-

raient facilement d'un scepticisme élégant et ne penseraient qu'à marcher et à resplendir. Mais les chronomètres, les montres de facture plus parfaite, tout en repoussant, elles aussi, le *credo* du vulgaire, s'attaqueraient au problème avec un libre esprit de recherche. Elles arriveraient probablement à découvrir qu'une montre ne peut avoir été créée en un instant parce que ses parties ont dû s'adapter successivement les unes aux autres dans un progrès incessant, par l'action combinée de causes inconnues; que la montre n'est donc pas le produit de la création, mais de l'évolution, c'est-à-dire d'un développement progressif; qu'en outre de l'évolution individuelle il y a encore une évolution de l'espèce à travers les siècles et que celle-ci s'exerce sans interruption dans le sens d'un progrès continu depuis les clepsydres jusqu'aux Bréguet et aux Patek; elles s'apercevraient enfin que l'idée d'une grande Montre créa-

trice de toutes les autres montres est une pure superstition, bonne pour les montres inférieures qui ne sont pas capables d'imaginer un Être idéal et divin sans roues, sans ressorts, sans boîtier, sans cadran et sans aiguille. Il serait même possible, à force de chercher, qu'un de ces chronomètres vînt à découvrir que les mécanismes des montres proviennent d'une matière préexistante par voie d'évolution, et cela grâce à l'action de forces dirigées par un Être intelligent : il reconnaîtrait en cet Être une nature telle qu'on pourrait lui comparer toutes les montres et qu'on pourrait le considérer comme une sorte de montre, un mécanisme subtil et infiniment compliqué qui lui aussi serait en mouvement et qui lui aussi mesurerait le temps. Cet ingénieux philosophe à la cervelle d'or et d'acier, s'appuyant ainsi en partie sur l'opinion de ses congénères les plus éclairés, en arriverait cependant à confirmer

en substance la foi simple du peuple à la cervelle de laiton : une fois de plus l'accord des plus savants et des plus ignorants serait le meilleur critérium de la vérité, s'il est vrai qu'on ne crée point des montres avec un *Fiat!* et s'il est vrai que leur créateur est, lui aussi, un mécanisme en mouvement auquel ne manquent pas les battements qui mesurent le temps.

Semblable est l'aspect que nous offrent les croyances et les opinions humaines sur l'origine des organismes vivants. Nous voyons paraître d'abord la doctrine d'un Créateur semblable à l'homme même au point de vue matériel et qui crée en un instant par la parole des genres entiers d'êtres nouveaux, qui façonne un homme d'argile et lui souffle la vie au visage. A cette doctrine nous voyons s'opposer celle d'une matière se transformant lentement elle-même par voie d'évolution, donnant peu à peu naissance à tous les or-

ganismes et en dernier lieu à l'homme même pour lequel n'interviendrait plus l'acte d'un Créateur; celui-ci d'ailleurs, ainsi qu'il est représenté par les religions positives, ne serait dans le système dont je parle qu'un Dieu créé par l'homme à sa propre image et ressemblance, qu'une ombre colossale de l'homme projetée sur le ciel vide. Nous rencontrons enfin une troisième doctrine qui admet dans l'univers l'action de forces lentes et occultes par lesquelles la matière inorganique est arrivée, à travers des myriades de siècles, à produire le corps humain; une doctrine qui reconnaît dans le monde de vagues prodrômes et des éclairs annonciateurs de l'esprit immortel donné à l'homme, qui attribue enfin les lois de ces transformations à la volonté d'un Être intelligent à qui l'âme humaine est semblable parce qu'elle aussi comprend et veut.

C'est ce troisième système que j'ai proposé

et soutenu, en substance, dans le mémoire que j'ai lu à l'Institut de Venise. J'espère n'y pas avoir perdu mon latin, qui était en vérité très abondant, massif et pesant.

« Vous verrez », a di, tnon sans ironie et mauvaise humeur, à propos de la nouvelle doctrine et des croyances anciennes, un disciple célèbre de Darwin : « Vous verrez. Quelqu'un viendra soutenir un jour ou l'autre que les vieilles bouteilles étaient faites exprès pour le vin nouveau. » J'éprouve un respect profond et sincère pour le professeur Huxley, mais, ironie ou non, mauvaise humeur ou non, je suis précisément venu l'année dernière soutenir, ou peu s'en faut, que les vieilles bouteilles avaient été faites exprès pour le vin nouveau. Il y avait toutefois dans ma thèse cette différence subtile : il m'était apparu que le vin du professeur Huxley, ainsi que d'autres l'ont dit mieux que moi, n'était pas absolument de qualité nouvelle ;

en effet certaines bouteilles de la plus haute vieillesse et toutes couvertes de poussière avaient un fond, décoloré sans doute et un peu chargé de dépôt, mais cependant riche d'alcool et semblable en saveur à ce vin. Je veux dire par là que j'ai trouvé dans certains grands et illustres vases de la doctrine catholique des idées telles que, si ces vases les contenaient, ils pouvaient assurément contenir aussi la doctrine scientifique de l'évolution. Je me suis alors essayé à l'y introduire et j'ai trouvé qu'elle y entrait merveilleusement : même il y avait place encore pour quelque vin semblable des vendanges futures. J'ai accompli cette laborieuse opération et j'en ai donné le compte rendu à la presse pour un public restreint de matérialistes et de croyants mal informés les uns et les autres de la vraie doctrine catholique.

Beaucoup se sont alors émerveillés que moi, auteur de poésies et de romans, je

pusse me mêler d'une semblable étude. Ceux-là ne pensaient pas sans doute que, laissant de côté le latin, les théologiens, la métaphysique et la barbarie grecque des termes de la science, j'en viendrais maintenant à parler de l'évolution en artiste qui en a le droit.

II

J'admets que quelque esprit honnête, sérieux et intelligent, très étranger aux discussions sur les principes généraux, aux maniements des questions graves et périlleuses où il ne peut voir un côté pratique, nie l'importance de cette controverse pour le grand public. Je m'imagine même la répugnance d'une autre classe également respectable, des gens qui aiment à se reposer sur leurs vieilles opinions comme sur de vieux fauteuils où se sont reposés leurs pères ou comme dans la loge habituelle de leur théâtre habituel, où tout ce qui peut troubler leurs chères accoutumances les gêne et les irrite.

Je pense cependant que, si au fond d'une mine de charbon fossile on trouvait une chronique locale du temps où ce bois était sur pied ou si de l'étoile polaire il tombait sur la terre un message prophétisant l'avenir de l'Homme et de l'Univers, le grand public lui-même prendrait un certain intérêt à cet événement. Or ce n'est pas une chronique locale, mais une histoire grandiose et simple de l'univers que les voyants de l'évolution pensent avoir découverte tant au fond des abîmes célestes qu'au fond des entrailles de la terre, tant parmi les fossiles des organismes que parmi les fossiles du langage humain, — car il y a aussi des mots fossiles; et la lampe qui a servi pour cette grande découverte, si elle projette directement sa lumière sur le passé de l'univers et de l'homme, envoie cependant une certaine clarté même de l'autre côté, vers l'avenir. Elle n'était pas encore bien allumée quand déjà s'en émouvait le plus

grand poète que notre monde ait possédé après Shakespeare. Le matin du 2 août 1830, la nouvelle parvient à Weimar qu'une révolution a éclaté à Paris. Dans l'après-midi du même jour, un ami de Gœthe se rend chez lui : « Eh bien? » s'écrie le vieux Gœthe en allant à sa rencontre. « Que dis-tu du grand événement? Le volcan s'est déchaîné, tout est en flammes, tous les travaux souterrains sont éventés. » « C'est épouvantable! » répond l'ami. « Mais que pouvait-on attendre d'un semblable ministère? Rien d'autre que le renversement de la dynastie. » « Cher ami, nous ne nous comprenons pas », réplique l'auteur de *Faust*. « Je ne parle pas de ces gens-là. Je parle de la dispute entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, qui a éclaté à l'Académie. »

La dispute que Gœthe jugeait, par son importance, aussi supérieure à la Révolution de Juillet commença à se dessiner à l'Aca-

démie Royale des sciences de Paris, le 15 février 1830.

A propos de mollusques le naturaliste Goeffroy Saint-Hilaire fit allusion à des analogies entre les organismes, comme à des indices d'une vaste unité de structure. Cette idée lui paraissait la vraie clé pour l'étude de la nature. Saint-Hilaire était un philosophe de la science. Les philosophes de la science aiment à contempler les choses dans leur ensemble, à jeter sur l'inconnu de grandes hypothèses presque prophétiques, plutôt semblables à des arches de lumière qu'à des ponts de fer où les gens positifs veuillent poser le pied. Ils assaillent, insuffisamment armés comme tous les prophètes, le royaume des vieilles idées, et celui-ci, organisé pour une rude défense, oppose à l'ennemi une armée permanente de conservateurs fidèles qui combattent sans raisonner, des citadelles et des bastions sur lesquels flottent des noms

glorieux du passé, des arsenaux pleins d'armes éprouvées et d'aspect redoutable, un état-major qui doit aux vieilles idées de la gloire des honneurs, des emplois, toutes les magnificences de la vie. Aussi les premières batailles tournent-elles presque toujours mal pour les prophètes. Quand Saint-Hilaire parla d'une mutabilité possible des espèces et exprima l'opinion qu'au lieu d'avoir été créées tout d'un coup à des époques diverses elles étaient des branches d'un même arbre généalogique, il trouva en face de lui le baron Cuvier, savant illustre et d'un esprit vraiment puissant dans l'analyse, qui, ayant passé sa vie à étudier avec gloire tout ce qui distingue les espèces entre elles, se détournait naturellement avec horreur d'une idée qui établissait entre toutes un lien commun. Le débat se rouvrit à plusieurs reprises entre le mois de février et le mois d'octobre, s'élargissant toujours davantage, car chacun lançait toujours

en avant de nouveaux sujets de discussion, ainsi qu'il arrive à la guerre où une escarmouche d'avant-garde devient peu à peu une bataille. La salle de l'Académie des Sciences fut pour la première fois ouverte au public qui voulait assister au duel entre les illustres savants, collègues depuis trente années dans l'enseignement de l'histoire naturelle au Museum.

Ceux-ci ne parlaient que de mollusques et de poissons : ils s'escrimèrent pendant deux séances autour d'un os dont le nom scientifique est *os hyoïde :* même le 19 juillet, à la veille de la Révolution, la salle était comble.

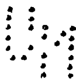
Aux yeux de la majorité, Cuvier eut facilement le dessus. Pour faire valoir les distinctions constantes que présentent entre elles les espèces, il pouvait user d'arguments visibles et sensibles, tandis que Geoffroy ne pouvait établir par aucun témoignage précis

le passage d'une espèce à l'autre. En vérité cet argument du « qui a vu? » peut également servir assez bien contre les créations successives et distinctes. Il sert trop et pourrait tout aussi bien faire acquitter un voleur qui se défendrait ainsi : « Vous m'opposez un témoin qui affirme m'avoir vu escalader la maison, mais je vous en citerai des millions qui ne m'ont vu ni escalader la maison ni surtout y dérober quelque chose. » Geoffroy ne capitula point et soutint virilement ses idées; mais la cause de l'évolution était ruinée pour trente ans.

Ce n'était pas d'ailleurs sa première bataille. La toute première bataille pour l'évolution avait été livrée vingt et un ans auparavant, en 1809, par un autre Français, Jean Lamark, dont je ne vois pas qu'on ait parlé à l'Académie des Sciences dans les discussions de 1830.

En effet, les idées de Lamark sur la com-

munauté d'origine de toutes les espèces vivantes et sur les causes de leur transformation furent ensevelies sous un monceau d'épigrammes. La France ne pouvait accepter un système où l'on discutait comment en un certain pays, où certains arbres fruitiers n'avaient de branches qu'à la cime, certains animaux friands de ces fruits, à force d'allonger désespérément le cou pour les atteindre, étaient devenus des girafes. Les Français l'ensevelirent en riant et, comme il arrive pour les germes, ce qui devait en mourir mourut et ce qui en était viable jeta d'invisibles racines. D'autres semences de la même idée avaient été répandues ailleurs grâce à d'autres mains. Geoffroy Saint-Hilaire luttant avec Cuvier avait jeté comme un cri d'appel à de lointains alliés, et ce fut Gœthe qui répondit ainsi pour tous : « Nous sommes plus de cinquante en Allemagne qui avons travaillé et travaillons pour la même cause

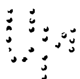


que vous ; les Allemands ont besoin de penser que tous les êtres sont unis généalogiquement entre eux. Je me trouve moi-même plus avant que beaucoup sur ce terrain, plus avant que Camper et que Blumenbach, grâce à une importante découverte. Peter Camper, frappé et troublé de l'étroite parenté qui relie au point de vue anatomique le singe et l'homme, avait cru trouver le plus important des caractères spécifiques du singe dans un os de la mâchoire supérieure, *l'os intermaxillaire*, qui, selon lui, manque chez l'homme. J'ai trouvé et démontré que cet os existe aussi chez l'homme. »

Ainsi parla Gœthe, qui, par d'autres éclairs de son esprit souverain, illumina la voie des idées évolutionnistes, devinant dans les divers organes des plantes la transformation de la feuille et dans le crâne des vertébrés la transformation des vertèbres. Nous qui cherchons à déloger tant de gens des opinions sur

lesquelles ils se reposent commodément et qui avons tant à cœur d'attirer les meilleurs dans notre parti, nous avons beaucoup à apprendre de l'expérience de Gœthe. Il touchait à la trentaine, et il avait une renommée purement littéraire quand il envoya dans une humble lettre au célèbre Peter Camper ses travaux où il était démontré avec évidence, contre l'opinion de Camper, que l'os intermaxillaire existe aussi chez l'homme : « Bien ! répondit poliment le grand anatomiste, bravo ! Vous avez fait un beau travail qui doit vous avoir coûté beaucoup de peine. Je vous en félicite. » Après quoi il continua imperturbablement à dire et à écrire que l'homme ne possède pas l'os intermaxillaire.

« On voit, s'écrie Gœthe, qu'il fallait que je fusse très jeune et très ingénu et que je connusse bien peu le monde pour me mettre moi, élève, à contredire un maître, bien mieux, à lui prouver qu'il se trompait. » En



fait le jeune Gœthe naviguait sur les eaux vives de la science, tandis que l'autre, pauvre vieillard illustre, restait là en arrière, majestueusement planté sur les bas-fonds de l'os intermaxillaire. « Comme ce serait beau ! » a dit un Anglais cruel, mais sage, « comme ce serait beau ! si les savants ne vivaient jamais plus de soixante ans ! Après soixante ans, il n'y en a pas un qui veuille entendre parler de changer d'idées ».

III

Après les campagnes malheureuses de Lamark et de Geoffroy Saint-Hilaire, c'est Charles Darwin qui vint, en 1859, livrer le troisième assaut. C'est chose curieuse, dit-on, que d'étudier certaines voies suivies par les semences à travers l'espace, les complicités mystérieuses des insectes, des papillons qui portent d'étamines en étamines un atome du pollen fécondant, des oiseaux, qui portent de pays en pays un germe minuscule d'où sortiront des forêts : ainsi est-il curieux d'étudier les voies pareillement mystérieuses de l'idée. Voyez, observez au microscope cet obscur et minuscule Dr Grant, qui, dans le tourbillon du genre humain, apparaît un

instant à peine au commencement de ce siècle. Il va, va, rencontre des volumes de Lamark, en ressort tout teinté d'évolutionnisme, disparaît, va, va, chemine dans l'obscurité, reparaît enfin, en 1825, sur une promenade publique de la ville d'Édimbourg, rencontre un jeune homme de seize ans, puis se perd pour toujours dans les ténèbres. Le jeune homme ne s'aperçoit de rien, étudie, travaille, devient un homme, devient célèbre, examine cinquante ans après sa propre vie et y retrouve une petite, une imperceptible trace de cette rencontre, une petite tache d'évolutionnisme et de Lamark juste au point de son esprit où, en juillet 1837, sa théorie sur l'origine des espèces a jeté sa première racine, pour arriver seulement en 1859, après une invisible croissance, à se manifester en plein jour. Telle est la voie suivie par l'idée de Lamark jusqu'à Charles Darwin.

Les agents microscopiques ont beaucoup

aidé à l'œuvre de Darwin, et peu s'en fallut que l'un d'eux ne la compromît, car lui-même, vieux et illustre, racontait en tremblant que l'expression de sa physionomie avait beaucoup déplu, au premier abord, au capitaine Fitz-Roy du *Beagle*, qui hésitait à prendre à son bord une physionomie si peu énergique : or, c'est au voyage accompli sur *le Beagle* que Darwin attribuait en grande partie ses conquêtes scientifiques et sa gloire. Sept ans plus tard, en octobre 1838, travaillant depuis quinze mois à ses études sur la transformation des espèces, il se heurte à un mystère qui lui paraît impénétrable. Il a reconnu que l'homme, en agissant sur les animaux domestiques et sur les plantes, en choisissant pour la reproduction les individus les mieux conformés selon son désir, modifie peu à peu le type de l'espèce et crée des variétés qui deviennent, à son avis, l'origine d'espèces nouvelles. Telle est la sélection humaine.

Mais comment se fait la sélection des animaux sauvages? A qui le choix de ces producteurs qui modifieront peu à peu le type de l'espèce jusqu'à ce que surgisse une espèce nouvelle? Darwin s'y perd. Un jour, las d'étudier et de réfléchir, il prend, pour se distraire de la zoologie et de la botanique, le premier livre qui lui tombe sous la main. Le livre ne parle ni d'animaux ni de plantes, il parle d'hommes; il démontre qu'une grande quantité des hommes qui naissent doivent mourir rapidement, car la terre ne leur fournirait pas de quoi se nourrir tous. Un éclair jaillit dans le cerveau du jeune homme. Combien les animaux se multiplient, eux aussi, et quelles quantités énormes il en doit périr avant complet développement! Évidemment, à chaque génération de chaque espèce, le peu qui survit au massacre, les quelques vainqueurs du combat pour la vie sont les plus forts, les mieux conformés. Or, vous ne trou-

vez pas deux individus de la même espèce dont la conformation soit rigoureusement identique. Il y a des différences avantageuses, dans la lutte pour la vie, il y en a de désavantageuses. Eh bien! par la force des choses, ceux qui jouissent des premières triomphent, et, en s'accouplant, transmettent ces avantages de conformation à leurs descendants : mais ceux-ci à leur tour différeront entre eux, ce qui donnera lieu aux mêmes conséquences, et ainsi le type de la race ira se modifiant de génération en génération. Voilà la sélection naturelle. Darwin a trouvé ce qu'il lui fallait, sa théorie a une base. Il l'a claire à l'esprit dès 1839 et il l'y tient enfermée jusqu'en 1859. Le fameux livre de l'*Origine des Espèces* est passé, avant de naître, par une gestation cérébrale de vingt ans : vingt ans à la chaleur d'un tel esprit qui continuellement le nourrissait de faits nouveaux recueillis et assimilés avec une patience admirable, qui continuellement

en éliminait les faits moins évidents, moins concluants et en même temps tout le superflu, tout l'exagéré, tout l'insignifiant, lui donnèrent la densité claire et les formes régulières du cristal. Un ouvrage scientifique, qui a la densité, l'éclat, le poli et l'harmonieux du cristal, est lumineux par la vertu même de sa forme, et son attraction est grande sur les hommes, alors même que ce n'est pas un pur diamant. On comprend donc, au moins en partie, que l'*Origine des Espèces* ait soulevé, lors de sa publication, une immense clameur, quoique l'idée inspiratrice n'en fût plus désormais nouvelle, depuis qu'un autre naturaliste anglais, Wallace, l'avait conçue identique un an auparavant et que leurs amis communs, ayant alors connaissance des travaux de Darwin, avaient obtenu, par un sentiment de justice, qu'avec le mémoire de Wallace parût aussi une ébauche du travail de Darwin. Le public n'avait prêté aucune

attention à ces mémoires ; les savants avaient dit que ce qu'ils contenaient de nouveau n'était pas vrai et que ce qu'ils contenaient de vrai n'était pas nouveau.

Cependant les Anglais n'en dévorèrent pas moins en quelques années soixante mille exemplaires du livre sur l'*Origine des espèces*, et les savants, en un temps aussi court, lui adressèrent deux cent soixante-cinq mémoires analytiques, sans compter les articles de journaux. On a dit pour expliquer ce succès : « L'idée était dans l'air. » A cela Darwin lui-même a répondu : Non, voici le secret : c'est que je commençai à tirer de matériaux énormes un très gros livre, que je le restreignis ensuite en résumé, pour ne retirer enfin de ce résumé qu'un extrait qui est le livre sur l'*Origine des Espèces*. Quelque observateur superficiel a pu lui dire : « Le public s'est jeté avec avidité sur votre livre parce qu'il vous connaissait et vous admirait déjà comme l'auteur du

Voyage d'un naturaliste. » Au contraire, un de ces esprits trop fins qui dédaignent les vérités vulgaires et vont toujours à la recherche du subtil et du nouveau a pu raisonner de la façon suivante : « Le public ne comprend rien à la théorie et peu lui importe : supposez en effet qu'un homme de physionomie noble et distinguée, se tenant devant vous dans une attitude modeste, vous parle d'une voix calme, mais chaude et douce, avec une expression à la fois enthousiaste et candide : vous aurez un plaisir infini à l'écouter sans comprendre une seule de ses paroles. Le livre de Darwin a pu avoir un pareil succès, précisément parce qu'il laisse voir la belle et loyale physionomie de l'auteur qui vous regarde avec une grande flamme dans les yeux, qui vous parle avec un grand amour du vrai, avec une grande conviction et cependant avec humilité. »

Pour moi, tout en voulant bien admettre

que chacune des opinions dont je viens de donner l'idée contient sa part de vérité et que leur erreur commune est de vouloir s'exclure réciproquement, je pense que personne, dans cette discussion, n'a eu raison et tort autant que Darwin lui-même. Son livre est né viable, capable d'exercer une influence profonde, mais s'il n'avait trouvé l'atmosphère qui lui convenait, il serait mort sans avoir détruit une seule, même la moindre, des vieilles idées. Il y avait dans l'air, et par conséquent dans toute intelligence humaine, un *je ne sais quoi* dont la manifestation était purement négative. Quand certains germes invisibles arrivent portés par le vent, on voit certaines plantes qui, à la vérité, verdissent, fleurissent et fructifient encore, mais qui néanmoins donnent les premiers signes, à peine perceptibles, d'un malaise qui n'échappe point à l'œil expérimenté. Dans la première

moitié de notre siècle, la croyance, cependant florissante, en la stabilité des espèces, avait donné, comme on l'a vu, quelques signes de dépérissement. Je crois que, bien avant Lamark et Geoffroy Saint-Hilaire, qui lui portèrent un préjudice visible, avait commencé, sans que l'on y prît garde, une phase de la connaissance humaine qui dure maintenant encore et qui l'incite à repousser comme par la force d'une répulsion électrique les opinions populaires sur l'origine des espèces ; et sans doute ces opinions finiront, dans le cours du xxe siècle, par se détacher tout à fait et pour toujours, mortes et décomposées, de l'esprit humain ; elles seront, après d'autres siècles écoulés, des objets fossiles dont s'étonneront les générations futures si, poussées par la curiosité ou par l'esprit scientifique, elles viennent à les déterrer. Quand vous consultez les archives d'une grande époque géologique, c'est-à-dire les restes des orga-

nismes qui vécurent à ce moment, vous trouvez qu'elles présentent un caractère commun. Il y a une ère géologique dans laquelle vous ne trouvez que les restes d'animaux monstrueux offrant à notre œil moderne quelque chose d'irrationnel et de fantastique; ainsi y a-t-il une ère de la pensée humaine où vous trouvez une quantité d'idées fossiles sur les phénomènes naturels, qui, elles aussi, généralement, ont un caractère irrationnel et fantastique; mais il est une autre ère de la pensée humaine, l'ère moderne, commencée au XVI[e] siècle, pendant laquelle les idées relatives aux phénomènes naturels revêtent un caractère rationnel, et l'on pourrait dire mathématique : ce caractère, c'est la tendance à exclure la tradition et l'autorité, à démontrer tout ce qui n'est pas axiome; c'est une conception rigoureuse de l'équation entre faits et causes où le fait est une quantité déterminée et la cause un x; c'est l'habitude de

déterminer tout d'abord le fait au moyen de l'observation directe, pour aller ensuite d'une marche logique à la recherche de l'x. Une telle habitude devait conduire l'esprit humain à enchaîner solidement et indissolublement entre eux certains effets et certaines causes, c'est-à-dire à découvrir et à déterminer un nombre indéfini de lois naturelles, à repousser tout ce qui échappe aux lois connues. Quelques-unes aussi, parmi les idées qui portent cette empreinte moderne, périront, deviendront fossiles à leur tour et feront l'étonnement de nos descendants les plus lointains : il n'en est pas moins vrai qu'en 1859 le sens commun s'écartait progressivement, sans que l'on s'en aperçût, des idées régnantes sur l'origine des espèces. Que le premier couple d'éléphants ou seulement que le premier couple d'oiseaux eût jailli tout vivant du sol, qu'une statue d'argile fût devenue tout à coup un organisme

d'os, de muscles, de nerfs baignés de sang, personne ne l'avait pu voir, c'était en dehors de toutes les lois, de tous les procédés connus de la nature. Ces idées étaient celles d'un passé intellectuel; si elles régnaient encore et si, à l'heure où je parle, elles n'ont pas perdu de leur pouvoir : c'est, d'une part, qu'elles étaient indument unies d'un lien étroit et que maintenant encore elles restent indûment attachées à la foi religieuse; c'est, d'autre part, que les hommes s'étaient accoutumés à elles et qu'ils trouvaient et trouvent encore gênant de les changer. Quant à ceux qui niaient Dieu, et par conséquent la création, ne pouvant affirmer contre la science que les espèces actuelles des animaux et des plantes existaient *ab æterno*, ils étaient capables, à la vérité, de philosopher beaucoup sur la matière et sur le hasard, mais ils échouaient absolument à résoudre par un raisonnement convaincant

l'énigme de cette inconnue : comment les animaux et les plantes, qui certainement n'existaient pas il y a trois ou quatre mille siècles, ont-ils commencé à exister?

C'est à ce moment que parut le livre clair et puissant de Darwin, où on se voyait démontrer, avec une grande abondance d'observations exactes et de déductions subtiles, comment les espèces animales s'étaient formées, par l'effet des lois naturelles, en s'écartant de façon insensible d'une seule ou de plusieurs formes primitives jusqu'à la variété immense d'aujourd'hui. Alors, comme l'accord était grand entre le caractère de cette idée et le caractère de la pensée moderne, le son de la parole de Darwin fit vibrer tout à coup une foule de cerveaux, fit raisonner à l'unisson une foule de paroles humaines ; il arrive ce qui arrive à chacun de nous lorsque quelqu'un vient nous dire à l'improviste une chose dont nous avions en nous-même le sen-

timent confus et que nous souffrions de ne pouvoir dégager des voiles obscurs de notre pensée : nous allons alors vers lui d'un élan de tout notre être et nous laissons échapper volontiers de nos lèvres une exclamation d'assentiment et de délivrance. Pour beaucoup, assurément, surtout en Allemagne, le *Reiz*, comme l'a dit un allemand du parti opposé, le charme de l'idée darwinienne fut qu'on pouvait enfin se passer de Dieu ; ou plutôt, dirai-je, on pourrait lui servir une pension bien gagnée pour les services qu'il avait honnêtement rendus jusqu'à la fabrication de la première cellule vivante. Cette mise à la retraite présumée du Créateur rendait enragés contre le darwinisme une quantité d'autres personnes aussi peu sages que les premières. Loin des cris et du tumulte de la bataille théologique, le livre de Darwin était accueilli avec une satisfaction silencieuse par le très grand nombre : ceux-là se réjouissaient simplement de pouvoir enfin

abandonner à Milton ce lion qui, naissant du sol, fait de violents efforts afin d'amener au jour ses pattes de derrière, de pouvoir enfin laisser de côté une généalogie fantastique des êtres vivants qui répondait à une époque inférieure de la connaissance humaine, comme les croyances à la parole articulée du Dieu créateur et au souffle de sa bouche répondent à une époque encore plus ancienne. Et ici, je remarque au passage que, si les grandes époques géologiques subsistent toutes encore en quelque manière dans les couches superposées du sol, les époques de la connaissance humaine, elles aussi, subsistent encore jusqu'à un certain point dans les couches superposées de la société ; car on trouve vivante encore dans les races inférieures et barbares, vivante çà et là parmi les plus noires ténèbres de l'ignorance populaire, — et qui sait pour combien de temps? — la foi naïve à la parole articulée et au

souffle de la bouche de Dieu. Une ombre, une image de ces stades successifs se reflètent dans le développement intellectuel de toute vie humaine de même que les stades successifs de l'évolution physique se reflètent dans le développement de tout embryon humain, puisque notre cerveau, au cours de sa formation, ressemble d'abord à celui des poissons, puis à celui des reptiles, puis à celui des oiseaux et enfin à celui des mammifères; c'est ainsi qu'un enfant, même s'il se nomme Charles Darwin, même s'il est né pour écrire l'*Origine des espèces*, quand on lui demande : « Qui vous a créé et mis au monde? » répond comme on le lui a appris : « C'est Dieu », et qu'il s'imagine, dans l'ignorance de son origine naturelle, avoir été créé, sans aucun intermédiaire, par cette puissance inconnue. Lorsque ensuite on lui raconte la Genèse, il se figure toujours, comme toutes les races inférieures, un Dieu avec une

bouche et une voix sonore qui parle latin.

Le livre eut donc un foudroyant succès de stupeur et de retentissement, bien que des fenêtres gothiques de la *Quaterly Rewiew* un évêque anglican se fût mis aussitôt à souffler sur cet incendie d'amères imprécations, que beaucoup d'autres, à des fenêtres plus petites, soufflassent sur le feu avec la même fureur et que de Berlin même le *Kladderadatsch* lançât ses épigrammes. Souffler sur une idée, c'est comme souffler sur un liquide embrasé : on croit éteindre le feu et on l'active. La première édition du livre fut vendue aux libraires en un seul jour. On en fit immédiatement une seconde de 3.000 exemplaires, et on en entreprit la traduction allemande. Il y eut aussi deux tentatives de traduction française, mais Darwin trouva en sentinelle aux portes de la France une phrase d'Élie de Beaumont : « C'est de la science moussante. » Les phrases étant, en France,

un grand pouvoir d'État, le livre ne put passer à cette époque et jusqu'en 1862, où Mlle Royer affronta et surmonta les obstacles, Darwin dut se contenter d'un article de la *Revue des Deux Mondes*, où Laugel parla de l'*Origine* avec cette sérénité élégante qui est caractéristique des meilleurs esprits français. Cependant on préparait la troisième édition du livre; et, remarquez que l'on n'employait pas alors les fictions des éditeurs d'aujourd'hui et que chaque édition présentée comme nouvelle l'était en effet et imposait à l'auteur un labeur nouveau.

Les lecteurs de l'*Origine* se multipliaient partout, bien que Darwin gémît sous une tempête de critiques hostiles. « Je suis las », disait-il. Un concile scientifique qui se fût réuni en 1860 aurait anathématisé la doctrine. La conversion de Lyell était une belle victoire; celle de Huxley, devenu, comme le disait Darwin en plaisantant, apôtre de l'Évangile

du diable, avait aussi sa valeur, mais plusieurs autres naturalistes de grand renom s'étaient prononcés contre la nouvelle théorie, et Hæckel disait à ses amis : « Cette sélection naturelle me paraît une loi de *higgledy piggledy*, — expression que Darwin ne comprit pas, mais qui sonna mal à ses oreilles. Cependant le nombre des lecteurs croissait.

Jusqu'à la fin de 1860, les savants allemands, à l'exception d'un seul, ne soufflèrent mot ni pour ni contre. Plusieurs d'entre eux étaient depuis quelque temps évolutionnistes de tendance ; plusieurs soutenaient que l'œuf devait se tenir sur pied, mais l'inspiration de Colomb n'était venu à l'esprit d'aucun, et cela les gênait probablement un peu que ce diable d'Anglais eût mis l'œuf sur pied. Cependant le nombre des lecteurs croissait. Si la science officielle n'accordait pas encore son suffrage à Darwin, de toute part montait vers lui cet encens d'une douce odeur qui est la célébrité.

Il avait tort de demander son verdict à l'opinion publique sur la valeur de ses idées. Étant donné la nature de la discusion et l'attitude des savants, on ne pouvait demander au public un jugement explicite et précis sur la sélection naturelle. En accordant la célébrité à l'homme et à son œuvre, le public se prononçait en gros pour une méthode rationnelle quelconque, capable d'établir que les espèces sont venues au monde comme y viennent les individus, naturellement. Cependant la célébrité, pour si douce que soit son odeur d'encens, n'en est pas moins fumée et n'en trouble pas moins l'air. Elle émane par sa nature même d'un nombre indéterminé de personnes, dont la très grande majorité connaît à peine de nom ce qu'elle honore et se fait à peine une conception ténébreuse du pourquoi de tous ces honneurs se réunissant sur un seul nom. Cette majorité aveugle va s'élargissant toujours davantage dans les

générations qui viennent participer peu à peu à la culture et aux préjugés communs. Je n'ai pas l'intention de suivre maintenant les phases de la renommée de Darwin; elle arriva à une extension que n'ont dépassée les noms ni de Newton, ni de Copernic, ni de Galilée. De son vivant on en arriva à discuter publiquement au sein d'une société allemande de psychologie sur la forme de son crâne. A sa mort, les bouddhistes de l'île de Ceylan furent convoqués par leur grand-prêtre Soumangala pour fêter solennellement l'entrée du grand transformiste dans le Nirvanâ de Bouddha. Mais la fumée est si épaisse qu'elle dérobe à la vue du public les précurseurs du naturalisme anglais et, comme il arrive avec la brume, qu'elle a grandi et déformé les apparences de l'image qu'elle entoure. Darwin devint aux yeux de la foule le père légitime de l'hypothèse transformiste et on en vint à l'appeler vulgairement de son

nom darwinisme, alors qu'il avait simplement imaginé un moyen pratique de la faire tenir sur pied. Cette nuée classique entoure encore le dieu et, si l'un de nous, profanes, y pénètre aujourd'hui et y regarde les choses de près, il y distingue ce qu'il n'aurait jamais soupçonné. On peut dire que la véritable Église darwinienne orthodoxe n'existe plus. Darwin a bien son autel où il reçoit un culte d'hymnes et d'encens; mais ses prêtres mêmes sont des libres penseurs qui, dans les sacristies, discutent le dogme. Peut-être le professeur Huxley, apôtre de l'Angleterre, est-il le seul dans le monde scientifique auquel la théorie darwinienne paraisse aussi solidement assise que la dynastie de Hanovre sur le trône d'Angleterre, ce qui n'est peut-être pas un maximum de sécurité; et cependant il admet que bien des générations devront encore s'acharner sur les problèmes que son maître et ami a laissés sans solution. L'apôtre de la Germanie,

Hæckel, qui cherche avant tout à établir le fait de l'unité généalogique de tous les êtres vivants, la *Descendenz-Theorie*, et à élever sur ces fondements son matérialisme scientifique, professe sur les variations individuelles, qui sont la base de la sélection, une doctrine toute différente de celle de son maître, et déjà son hérésie a reçu le nom d'*Hæckélisme*. Romanès, esprit calme et lucide, trouvant que la sélection naturelle ne suffisait pas au rôle qu'on lui avait assigné, a imaginé la sélection physiologique, grâce à laquelle certaines unions qui ramèneraient en arrière le mouvement évolutif d'une espèce, restent stériles.

Celui qui, voyageant dans l'Archipel Malais, devina la sélection naturelle sans connaître les travaux encore inédits de Darwin, Wallace, dont la fidèle et intime union avec Darwin fait vraiment honneur, en ces deux grandes et nobles âmes, à la nature humaine elle-

même, — Wallace, dis-je, proclame avec enthousiasme la doctrine dont il abandonne toute la gloire à son ami, mais il la contredit formellement sur un point, sur la formation de l'esprit humain par voie de sélection. Vouloir exposer tous les schismes du transformisme, ce serait comme vouloir exposer toutes les doctrines théologiques et morales qui ont été l'origine d'Églises, de communautés et de sectes diverses au sein du christianisme : comparaison plus juste qu'on ne pourrait le croire, s'il est vrai que le transformisme s'attaque aux problèmes de l'origine et de la destinée de l'homme et que lui aussi se présente avec un appareil de mystères et d'affirmations dogmatiques. A vrai dire, je serais embarrassé d'y trouver une Église catholique, mais peut-être, en négligeant quelque petite hérésie, pourrais-je au doux et modeste pontife qu'était Darwin donner comme successeur un pontife âpre et violent,

Hæckel, armé de dogmes et d'anathèmes, gardien d'une Bible sacrée, d'une Genèse nouvelle, qui impose à notre croyance que *Moneron genuit Amœbam*, *Amœba genuit Synamœbam*, et ainsi de suite jusqu'à *Pithecanthropus qui genuit hominem.*

IV

Les adversaires irraisonnés du transformisme, qui raillèrent les dissensions intestines de l'ennemi, espérant le voir se détruire de ses propres mains, raillèrent mal à propos, et pour peu de temps comme auraient raillé mal à propos, à toute époque, les adversaires du christianisme qui auraient jugé sa vie mise en danger par les blessures des schismes et des hérésies. Il n'y a pas de grande révolution qui s'accomplisse sans désordres. On distingue, à vrai dire, parmi tant de contradictions, un accord à peu près unanime pour rabaisser la valeur de la sélection naturelle dont Darwin lui-même reconnaissait avoir exagéré l'importance; mais je vois en même temps se

répandre, je vois s'affirmer, ralliant amis et adversaires scientifiques, une union expresse ou tacite dans cette idée que tous les êtres vivants sont les rameaux et le feuillage d'un seul arbre généalogique sorti, d'une manière selon les uns, de manière différente selon les autres, d'un germe unique, la première cellule vivante, et se terminant en une cime unique, l'Homme. Et, tandis que la sélection, sans disparaître tout à fait, s'efface et va prendre un sang modeste parmi les agents de transformation, il me semble voir grandir une autre hypothèse pleine de ténèbres et d'éclairs, qui peut-être renferme en elle le secret de la science future. C'est un devoir de loyauté envers Darwin, l'un des hommes les plus loyaux qui aient jamais existé de reconnaître qu'il a, sciemment et de son propre aveu, élevé sa théorie sur une inconnue, sur les différences que présentent entre eux les individus de la même espèce, de la même famille. Pourquoi

ces différences? La question se pose sur les confins du savoir humain et des silencieuses ténèbres. Personne ne connaît le nom ni l'être du pouvoir occulte qui crée ces différences inexplicables. Pourtant, sans lui, le mécanisme merveilleux de la sélection naturelle resterait immobile et vain comme une voile dans un air calme, comme les volants, les cordes, les roues, les engrenages d'une machine à moteur hydraulique quand les eaux disparaissent de leur propre lit.

Partout où croît et décroît, partout où parvient et passe le mouvement mystérieux de la vie, ce pouvoir occulte est présent. Nous ne savons pas, à vrai dire, pourquoi les fils sont semblables à leurs parents et semblables entre eux : nous ignorons comment agit la force qui conserve; mais nous savons encore moins pourquoi les fils diffèrent de leurs parents et diffèrent entre eux : nous ignorons encore plus comment agit la force

qui transforme. La sélection est assurément un procédé de la nature, et il est glorieux pour Darwin de l'avoir découverte : sur ce champ de bataille où l'on combat pour l'unité généalogique de la vie, il y a de la gloire pour tous ; mais c'est de l'extérieur que la sélection agit sur les organismes, et comment admettre qu'une ou plusieurs causes externes aient eu plus de part dans la production de formes nouvelles que cette puissance secrète par l'œuvre de laquelle commencent toutes les variations ? Il se trouve des esprits pour abaisser Darwin au profit de Lamark. Certes il y a aussi de la gloire pour Lamark ; certes on reconnaît au milieu, à l'usage et à l'inaction des organes une puissance transformatrice ; mais quand Nägeli voit sortir d'une espèce des variétés inégales en des circonstances égales et des variétés égales en des circonstances inégales, comment nier que le principe de la transformation est dans l'organisme

vivant lui-même et que les causes extérieures l'excitent seulement et le dirigent?

Et par quelle cause extérieure expliquerez-vous les dispositions symétriques de la nature qui, même avant l'apparition de la vie, se manifestent dans les cristaux et accompagnent ensuite la matière dans la variété infinie du monde organique, dans la feuille comme chez la chenille, chez le papillon comme dans la fleur? Sans doute elle est externe, cette force qui contraint, si je puis dire, au ciel et sur la terre, les atomes d'un sel à s'agréger, par exemple, en octaèdres et les atomes d'un autre sel à s'agréger en dodécaèdres? Les premiers sont peut-être les parents des seconds? Sans doute c'est par voie de sélection naturelle qu'ils auraient acquis d'abord neuf faces, puis dix, puis onze, puis douze? Et alors de quel droit pouvez-vous affirmer que, si une puissance inconnue a agi de l'intérieur pour donner la forme et la symétrie

aux cristaux, il n'existe pas de puissance inconnue qui ait agi à l'intérieur pour donner ou au moins pour aider à donner la forme et la symétrie aux organismes? La sélection naturelle, cette tempête de douleur, de terreur et de mort qui souffle, implacable, autour de notre planète dans sa course désespérée à travers les cieux, fut-elle donc seule pour donner l'élan à cette magnifique ascension des formes organiques depuis les plus humbles cellules jusqu'à l'homme, ou n'y avait-il pas plutôt à l'intérieur des organismes mêmes une force qui les transformait d'une façon déterminée, comme dans le gland est une force qui en fait un chêne, la sélection naturelle ayant précisément pour rôle d'aider cette force? A côté de la sélection naturelle, Darwin a placé la sélection sexuelle. Non seulement la vigueur et le courage des mâles, mais les attraits de leur corps, et même, chez les oiseaux, la douceur de leur

chant donnent lieu à des préférences, à des accouplements qui dirigent l'évolution des espèces. Dès lors si la vigueur plus grande, si le courage plus grand l'emportent par une évidente nécessité de nature, la plus grande vivacité des couleurs, la plus grande élégance des formes, la plus grande douceur de la voix ne l'emportent-elles pas au contraire par un sens intime qui s'éveille dans l'organisme, par une joie naissante et encore obscure de la beauté qui resplendira plus tard dans les chefs-d'œuvre de l'art humain? Et quand des êtres les plus humbles qui n'ont pas de sexe, qui se multiplient par division, par gemminarité ou sporulation sortirent, après des siècles et des siècles, les êtres hermaphrodites et quand les hermaphrodites se divisèrent en mâles et femelles, quelle put bien être la cause externe qui donna naissance aux sexes? Et puis, sans doute, quand les sexes eurent été distingués, c'est de l'extérieur aussi qu'est

venu l'instinct souverain, origine de l'amour, qui les fait se rechercher l'un l'autre ? Hæckel qui, niant et raillant la conception d'un ordre intelligent de l'univers, prétend expliquer toute l'échelle des organismes par la toute-puissance de la sélection naturelle, comment explique-t-il l'origine même de la vie? Méprisant la faiblesse de Darwin qui l'attribue au Créateur, Hæckel pense se tirer d'embarras en supposant que le principe vital a son origine dans les propriétés physiques et chimiques des corps albumineux. Mais ces corps albumineux, pourquoi se forment-ils? Par la tendance du carbone à des combinaisons multiples avec d'autres éléments. Et quelle est la cause de cette tendance et quelle est celle de toutes les autres propriétés chimiques des corps? « Je ne sais pas », répond Hæckel. « Alors », peut-on lui répliquer, « si votre hypothèse est bonne, vous n'avez pas fait autre chose qu'éloigner le

mystère d'un pas, et, si la cause du principe vital dérive à son tour d'une cause inconnue, votre explication se réduit encore à ceci : « La cause première de la vie est égale à *x*. » Mais, puisque vous avez parlé de propriétés des corps, puisque vous nous avez avoué qu'il y a dans les atomes de carbone une passion innée pour les atomes d'oxygène, d'hydrogène et d'ammoniaque, et que des élans de cette passion naît la vie, vous devez admettre que l'*x* est une cause interne à la matière, constante en elle, capable, plus encore, que de transformer, de produire l'organisme. Et, puisque vous n'en connaissez pas la nature ni le mode d'action ni les limites, mais seulement l'immanence et la permanence, ainsi, dans votre étude des formes successives des organismes, ne pouvez-vous logiquement vous délivrer de l'inexorable inconnue et dès lors de chaque transformation deviez-vous logiquement définir la cause : « la sélection naturelle

plus x ». C'est pourquoi, lorque vous affirmez qu'une loi de progrès gouverne le monde, que la vie tend de l'imparfait vers le parfait et que cette tendance résulte nécessairement de la seule sélection naturelle, il nous semble à nous, profanes, que vous vous contredites, car vous voyez l'univers évoluer selon un concept purement intellectuel comme ,est celui de la perfection, et vous niez en même temps qu'à cet Univers préside une intelligence. Si vous disiez au contraire, comme la logique l'exige de vous, que « la vie progresse nécessairement et qu'elle se perfectionne sans cesse par l'effet de la sélection naturelle *plus x* », il n'y aurait pas là de contradiction nécessaire : car, si cette intelligence directrice n'est pas, comme vous l'affirmez, dans la sélection naturelle, qu'est-ce à dire, sinon qu'elle est dans l'*x* ?

C'est en effet cet *x*, cette puissance interne, vitale et transformatrice des choses, qui, toute cachée qu'elle soit, paraît devenir toujours

plus lumineuse parce que les faits infinis derrière lesquels elle se cache répandent une ombre toujours plus visible et plus large. L'ombre révélatrice a pu entrer dans les dernières pensées de Charles Darwin, et cet homme avait l'âme trop haute pour ne pas avouer avec un visage serein qu'il avait placé son espérance suprême dans les lumières de la sélection, mais que trop de choses restaient dans l'obscurité, et que de tant de formes il fallait chercher le secret dans l'intérieur de l'organisme. « *Refugium ignorantiæ*, ces causes internes », — s'écrie un heckelien, — sachant que la sélection naturelle peut être appelée, à la rigueur, une loi aveugle, mais que, si un poisson est intérieurement constitué de façon à produire un amphibie et l'amphibie un mammifère, il devient singulièrement plus difficile de soutenir qu'il n'y a pas là un plan de l'univers et que ne se manifeste pas le gouvernement d'une Intelligence suprême.

V

Mais non, ce n'est pas le honteux désir d'un refuge paisible, c'est la soif de la vérité qui a conduit des hommes éminents à démontrer, selon une critique sévère et subtile, que les causes extérieures ne suffisent pas à produire l'évolution. « En étudiant l'action de l'évolution par les seules causes externes, nous trouvons, ont-ils dit, telles et telles obscurités ; donc, c'est précisément là-dessous que doit se trouver la solution du problème : ainsi, lorsqu'au milieu du jour la terre est couverte d'ombre et que le ciel est serein sur toute son étendue, sauf en un point, ainsi ne nous échappe-t-il pas que le soleil est là, derrière ce nuage unique. » Sans espérer

pénétrer l'essence même des mystérieuses forces internes, ils essaient du moins de deviner le lieu et le mode de leur action transformatrice, et celui-ci soutient une hypothèse, celui-là en aventure une autre. Tandis que de puissants naturalistes travaillent à ouvrir une voie en plein roc, de généreux penseurs les suivent avec des flambeaux. Ils proclament la fausseté des créations distinctes, ils proclament que tous les êtres sont naturellement issus d'une souche unique par l'effet d'un principe intérieur aux choses, excité, réglé par des agents externes ; ils proclament la loi du progrès reconnue par Hæckel et enfin l'idée, logiquement impliquée en cette loi, d'un ordre et d'une fin dans l'activité de la nature, ce par quoi nous apparaît nécessaire le gouvernement d'une Intelligence et d'une Volonté supérieures. Ce système de la finalité universelle, que le langage abstrus des savants appelle téléologie, est com-

battu avec acharnement et amèrement raillé : mais si ses adversaires pensent avoir remporté sur lui une facile et complète victoire, c'est peut-être qu'ils combattent et raillent des idées que personne ne défend plus. Il y a, touchant l'ordre et la fin des choses, de vieilles idées qui subsistent encore dans les couches inférieures de la connaissance humaine, mais qui, pour nous, — si toutefois moi, le plus humble soldat d'une armée, je puis me servir de ce pronom ambitieux, — qui pour nous sont mortes et ensevelies. Darwin s'y perd précisément parce qu'il ne sait pas se dégager de cette idée que, selon les partisans d'un plan divin de l'univers, chaque chose a sa fin unique et visible. Il ne peut admettre, par exemple, que, si les plumes du paon sont si richement ornées, c'est afin de réjouir l'œil de l'homme. En même temps, il ne peut admettre que l'humanité soit un produit du hasard. Il conclut que faire méditer

l'homme sur le plan de l'univers, c'est comme faire méditer un chien sur l'esprit de Newton. Au contraire, son plus fidèle disciple, Huxley, a déclaré qu'à la place de la vieille téléologie condamnée il pourrait s'en élever une autre plus large et plus grandiose, ayant pour base cette même idée fondamentale de l'évolution. En effet, nous avons rejeté dédaigneusement la téléologie de l'enfant convaincu que ses parents, ses maîtres, ses amis, ses serviteurs, sa maison existent pour lui seul ; nous professons la téléologie de l'homme qui se reconnaît un atome dans l'humanité, qui respecte le droit d'autrui, qui aime le bien d'autrui, qui place au-dessus d'un intérêt mesquin et individuel les intérêts de la Justice et de la Vérité. Nous ne pensons plus que l'univers ait été créé uniquement pour l'Humanité, que le soleil, la lune et les étoiles soient au ciel pour éclairer la terre, ni que les plantes et les animaux

existent à l'unique fin d'être utiles aux hommes. Nous pensons au contraire que, dans l'esprit ordonnateur de l'univers, chaque chose créée par lui tend en elle-même et dans ses rapports avec les autres choses vers des fins diverses et infinies dont très peu sont visibles pour nous et très peu accessibles à notre intelligence ; nous pensons que toutes ces fins diverses et infinies sont disposées selon des desseins plus vastes, soumis eux-mêmes à d'autres plus vastes encore et que ceux-ci à leur tour dépendent d'un plan unique et immense, dont à peine la raison humaine peut-elle savoir qu'il monte en ses lignes générales de l'imparfait jusqu'au parfait.

Par là nous entendons rehausser et non rabaisser la dignité humaine. De la statue d'argile nous reportons l'origine de l'homme jusqu'à la première nébuleuse ; nous confions à des millions de siècles, à toutes les forces

de la nature, à des myriades et des myriades d'êtres vivants le travail sublime de préparer Adam et la naissance de l'esprit personnel et immortel. Nous promettons ensuite à notre espèce, au nom de la loi qui la tira de la matière première, une ascension sans fin vers l'infini!

Nous rehaussons en même temps la dignité de la nature inférieure, foulée aux pieds jusqu'à hier avec un mépris orgueilleux, superstitieux et injuste, par l'homme, fruit de ses œuvres; nous reconnaissons en elle l'action constante de la toute-puissante volonté divine pour des fins très élevées, parmi lesquelles nous voyons à peine et très incomplètement celles qui se rapportent à notre espèce : à elle aussi nous promettons dans l'avenir une ascension indéfinie qui lui sera propre.

Enfin notre doctrine rehausse et grandit dans l'esprit humain l'idée de Dieu. De même que l'absence complète ou la matérialisation

grossière de cette idée appartiennent aux états primitifs de l'esprit humain, de même, avec le développement de la culture, se développe chez les croyants plus cultivés l'idée de la Divinité. Il y a, à n'en pas douter, entre le progrès scientifique et l'idée de Dieu, une corrélation spirituelle qui est semblable à ces mystérieuses corrélations observées dans le monde organique, par lesquelles au développement d'un organe correspond le développement d'un autre organe, de telle sorte que, si le calice d'une fleur va en s'approfondissant, peu à peu s'allonge aussi la trompe de l'insecte qui doit trouver au fond de cette fleur des substances vitales; ou bien si l'on me permet une image plus matérielle encore, mais plus précise, je dirai qu'il y a entre les racines du savoir humain et les racines de l'idée de Dieu un chemin naturel et caché, grâce auquel, lorsque l'esprit humain s'élève péniblement dans la science, il doit

aussi s'élever, et il s'élève de lui-même, comme par la loi physique des vases communicants, dans l'idée de Dieu. Après chaque progrès nouveau dans la science, notre intelligence conçoit Dieu plus grand et surtout plus différent de l'homme dans son mode d'action. Les progrès de l'astronomie, en révélant la véritable ordonnance du système solaire et sa subordination possible à d'autres systèmes encore plus vastes, ont amplifié et magnifié notre idée du Créateur, ont multiplié dans un espace plus lointain, plus caché à nos yeux, les desseins et les fins de son action divine. Autrefois, considérant les astres, les croyants s'imaginaient que Dieu conduisait ces globes dans le vide à la façon d'un magicien, ainsi qu'un homme doué de facultés surnaturelles qui, étant en dehors des choses, les contraint à lui obéir contre les lois naturelles. La découverte de Newton nous a démontré que Dieu gouverne tous

les astres et tous les atomes du monde d'une façon radicalement différente et que cette façon d'agir est précisément ce que nous appelons loi de la nature. Pour si grand que nous imaginions un être humain, il nous est impossible même de concevoir qu'il puisse agir ainsi. Par ces lois de l'attraction universelle, la créature, si extraordinairement amplifiée par les découvertes précédentes, était ramenée à une rigoureuse unité. Tout s'attire, tout se fait équilibre suivant des poids, des nombres et des mesures, et les actions infinies, distinctes et simultanées d'une force unique rendent un accord harmonieux qui exprime l'ordre mécanique de l'univers. Pour les esprits cultivés et croyants, cet accord harmonieux et idéal des mondes contribue infiniment plus à la grandeur de l'idée de Dieu que la vue d'un ciel constellé, fût-elle même portée par de puissants télescopes jusqu'au-delà des plus lointaines voies

lactées. Maintenant la théorie de l'évolution nous montre non plus un Dieu agissant par intervalles, créant le monde par pièces toutes faites, puis les mettant en place ainsi qu'un homme fabriquerait une machine, mais un Dieu agissant toujours, partout, au dedans et au dehors de chaque chose, tirant la variété progressive des formes de l'unité du principe par une action si bien réglée et si constante qu'elle a mérité les noms de nature et de loi; et ce Dieu agit selon des desseins partiels et infinis qui se rattachent à un dessin infini et unique : ainsi l'ordre de l'univers, qui, par la loi de l'attraction éclate dans l'espace comme une merveilleuse harmonie, se déroule dans le temps par la loi d'évolution avec la continuité matérielle et logique d'une pensée qui s'exprime, d'une mélodie merveilleuse qui va des rythmes les plus larges aux plus passionnés, des splendeurs de la lumière aux splendeurs de l'intelligence et

de l'amour ; mélodie divine, parce que jamais elle ne s'achève et jamais elle ne dévie, parce qu'elle exprime toujours plus magnifiquement une idée qui est, pour l'âme humaine, le plus grand idéal possible, c'est-à-dire non pas la perfection absolue que l'homme ne peut atteindre dans l'éternité, mais une ascension ininterrompue et indéfinie vers elle. Jamais comme en de telles visions l'esprit humain n'a pu se représenter par les choses sensibles la sublimité du Créateur.

Il est vrai qu'à toute phase du progrès scientifique s'est jointe aussi la négation de Dieu : mais cela prouve seulement qu'il est toujours possible à l'esprit humain, au plus ignorant comme au plus cultivé, de choisir entre l'affirmation et la négation de Dieu. Ceux qui nient Dieu ne veulent pas en convenir : ils s'efforcent d'établir une contradiction logique entre les vérités de la science et l'idée de la

divinité. Aidés par une plèbe religieuse qui craignait pour un humble et faible Dieu selon son esprit, ils pensèrent d'abord que, si la terre n'était pas le centre immobile du système solaire, le Dieu chrétien, lui aussi, devait être rangé parmi les dieux faux et menteurs; puis que, si les astres du système solaire étaient progressivement issus, par une action mécanique, de la matière en rotation, selon l'idée de Laplace, on pouvait enlever, au moins aux planètes et aux satellites, la vieille marque de fabrique surnaturelle.

Par chacun de ces arguments ils réussirent seulement à prouver qu'il ne pouvait y avoir un Dieu tel que le vulgaire l'imaginait : ce à quoi on répondit chaque fois qu'en effet Dieu était beaucoup plus grand. Enfin, une fois jetée aux quatre vents la doctrine de l'évolution, on proclama, au milieu des gémissements, des lamentations et des anathèmes du peuple croyant, que les plantes, les animaux

et l'homme s'étaient constitués spontanément par hasard, d'une substance unique, grâce à la sélection naturelle; que, si l'antique créateur avait pu résister à tant d'autres coups de la science, cette fois il était perdu.

VI

Maintenant, parmi ceux qui, au milieu de ce vain tumulte, se lèvent, le front haut et le sourire aux lèvres, pour la défense des vérités nouvelles et en même temps des antiques croyances, le poète, lui aussi, est appelé à se lever. Lorsque, poètes spiritualistes, nous écoutons la voix mystérieuse des choses et que nous sentons une vie obscure, des germes et des vestiges de tristesses et de joies presque humaines dans les vents, dans les flots, dans les forêts, dans les eaux courantes, dans les formes délicates des fleurs, dans les lignes expressives des rochers, sur les crêtes

des pensives montagnes, vous nous dites parfois que nous marchons à travers un rêve, et sans doute vous avez raison, mais notre rêve, comme tous les rêves, a son origine dans la réalité. Votre sympathie pour la nature, pourvu qu'elle ne soit pas une vaine rhétorique mal apprise, nous révèle entre l'homme et les choses des affinités véritables, une parenté étroite dont peu à peu la science retrouve à grand'peine les preuves authentiques, alors que depuis bien longtemps nous la sentions au fond de notre cœur. Et, alors même que nous ne connaîtrions pas les lois de l'évolution et les prophéties de saint Paul, notre inspiration intime et véridique nous assure qu'une si grande et si chère beauté des choses n'est pas destinée à disparaître pour toujours et à se perdre, que les voix mystérieuses, la mélancolie et la joie de la nature signifient le désir et l'attente d'un état meilleur. Quand nous avons recherché

les occasions de mettre en scène la douleur et que nous l'avons traitée avec respect, vous avez parfois accusé notre art d'être inhumain. Et voici que la science vous répond pour nous : « La douleur est vraiment une chose auguste, car sans l'œuvre de la douleur l'homme n'aurait pu sortir de la poussière ni la civilisation de la barbarie. »

Lorsque, décrivant l'amour, nous vous représentons, non pas ce fantôme d'amour trompeur et imaginaire qui n'aurait aucun pouvoir sur les sens, ni cette fièvre du seul instinct qui avilit l'esprit, mais cet amour qui aspire par sa nature même à unir deux êtres en un seul; lorsque cependant nous en taisons, je ne veux pas dire le côté matériel, ce qui est impossible, mais le côté purement animal et physiologique, pour en décrire au contraire ces sensations exquises et délicates, apanage exclusif de l'homme, et, pour exalter la passion des âmes, il s'en trouve alors pour

nous juger des consciences timides, des esprits incapables de comprendre la beauté et la gloire de la vie, de tout ce qui propage la vie. Mais si une loi de progrès indéfini gouverne véritablement l'univers, de l'espèce humaine sortira encore, peu importe comment et peu importe quand, une espèce supérieure à elle; et, si l'instinct sexuel qui se développe toujours plus vivace sur l'échelle des organismes a préparé l'amour humain, cet amour humain prépare à son tour pour l'avenir une forme de sentiment inconnue, et son évolution continuera dans la vie afin de conduire à un raffinement toujours plus grand de la matière et à une puissance toujours plus grande de l'esprit.

Nous pouvons lire maintenant dans la nature cette haute doctrine qu'une espèce supérieure ne naît pas d'une espèce inférieure sans un effort vers une forme plus parfaite. Partout où manque cet effort il y a chute,

il y a dégénérescence. Si, dans la représentation de l'amour, d'autres artistes retournent en arrière, vers la brute, nous, nous marchons en avant vers la forme supérieure que l'homme porte en soi et qui doit se développer spontanément. Quand notre art qui ne peut rester étranger à aucune beauté s'inspire de la beauté morale, nous nous entendons parfois appeler froids et pédants; mais si, comme il est certain, une loi de nature entraîne le genre humain, malgré la corruption et la dégénérescence individuelles, de notions confuses et contradictoires sur le bien et le mal à la possession éclairée d'un idéal moral unique, nous avons conscience de combattre un bon combat et un combat nécessaire.

Lorsque, tout en sentant la poésie du passé, des ruines, des antiquités, de tout sentiment conservateur des choses bonnes, nous nous levons palpitants à l'appel des misères et des

injustices sociales pour dire les souffrances des affligés et en menacer les heureux de ce monde, pour convier la société humaine à un ordre plus juste, on peut nous appeler des utopistes et des arcadiens; mais, si la loi de l'évolution est vraie, nous annonçons au contraire une justice qui ne peut manquer de régner un jour, par l'union, dans le temps, des deux forces qui gouvernent le monde selon le plan divin, la force qui conserve et la force qui transforme. En somme, pour tout résumer, nous aspirons à l'honneur suprême d'avoir une place sur le front des colonnes humaines qui montent à l'assaut d'un radieux avenir, parmi ces mille cavaliers de l'Esprit-Saint qu'Henri Heine, vraiment plus un de nôtres qu'on ne le croit, chantait à sa blonde petite bûcheronne, tout étonnée :

Ihre theuren Schwerter blitzen.
Ihre guten Banner wehen,

« Leurs chères épées lancent des éclairs, leurs bons étendards s'agitent au vent. » La grande idée que Darwin a rendue populaire dans le monde nous explique nos obscurs instincts de poète, nous confirme dans nos amours et dans nos mépris, nous montre de loin la réalisation de notre idéal ; elle nous réconforte enfin, nous donnant une mission dont la gloire est telle qu'aucun prince et qu'aucun peuple n'en a de semblable en son pouvoir et qu'il est par conséquent insensé de nous demander d'y rester indifférents. Tandis que d'autres travaillent dans le champ de la science à en recueillir les preuves directes, c'est à nous qu'il échoit d'en montrer les preuves indirectes dans l'admirable beauté de son aspect, qu'on la considère comme la préparation de l'homme, dans le développement intellectuel et moral de l'humanité, ou comme l'annonce de ses destinées futures.

VII

On m'a traité de mystique. Je ne sais ce que peut prouver cette appellation : je voudrais qu'une psychologie sereine observât, mesurât et comparât les phénomènes obcurs de l'âme humaine, non seulement pour en déduire les lois de la sensation et de l'intelligence, mais aussi pour établir la nature et l'origine de ces mouvements internes qui entraînent l'âme dans une direction donnée, sans qu'on en voit une raison suffisante, et qui produisent une inclination semblable à l'amour, pleine de douceur, d'amertume, de désirs infinis. Je demanderais à une telle psychologie de m'expliquer pourquoi l'hypothèse de l'évolution, non pas méditée dans

les livres de ses défenseurs, mais entrevue à travers les diatribes de ses adversaires, mais présentée à moi comme l'arme empoisonnée d'un matérialisme que j'ai toujours haï, exerçait sur moi une attraction puissante et enthousiasmait mon esprit : et cependant je n'étais pas capable d'en connaître les raisons scientifiques, ni le dessein grandiose, ni la beauté intellectuelle et morale ; cependant je l'entendais combattre non seulement au nom de mes propres croyances, mais même au nom du bon sens et de la dignité humaine. Jamais je ne pus me convaincre d'un antagonisme nécessaire entre l'idée transformiste et mon idéal le plus cher : mais il m'était amer de ne pas savoir justifier mon sentiment par de solides arguments.

Les livres de Darwin m'aidèrent peu. Certes je n'y trouvai pas l'athéisme, mais dans ces ouvrages et plus encore dans ses lettres privées, l'auteur m'apparaissait comme

trop incertain devant les conséquences religieuses et philosophiques de sa théorie. J'eus entre les mains d'autres livres de l'école darwinienne allemande qui étaient vraiment des évangiles du dogmatisme matérialiste. Cependant ma foi instinctive croissait. Souvent il me semblait sentir au plus profond de mon être toute la fermentation des diverses vies antérieures d'où est peu à peu sortie l'humanité, fermentation qui a des bouillonnements impétueux et étranges, qui monte parfois jusqu'au cœur et y éclate au milieu de cris de désirs sinistres et bestiaux, et puis, domptée ou satisfaite, en redescend, y laissant un silence triste. Souvent, dans les passagères ardeurs de mon esprit, il me semblait sentir inquiet en moi le germe d'une forme future, plus conforme à ce désir vague et inassouvi de sensations et de sentiments supérieurs qui nous tourmente si souvent et qui trouve son exaltation dans la musique. Voici quelques

années, j'eus entre les mains et je lus avidement un livre du professeur américain Joseph Le Conte qui avait pour titre : *l'Évolution et ses rapports avec la pensée religieuse*. Je me rappelle encore avec quelle émotion et quelle surprise, tout jeune encore, j'ai senti pour la première fois se révéler brusquement à ma pensée la beauté sensible du Bien supérieur aux sens, du Bien purement moral. Cette fois, tandis que je lisais dans l'ouvrage de Le Conte les chapitres où il aborde le problème religieux et que j'y découvrais peu à peu, progressivement, la trame et l'objet du raisonnement, une surprise semblable s'emparait de moi, mon cœur battait à coups précipités comme à l'approche d'une révélation nouvelle. Les idées suggérées par le livre se déroulaient, se réalisaient rapidement dans mon esprit, et voici que, sur le déclin de ma vie, une beauté sensible du Vrai supérieur aux sens, du Vrai purement intellectuel montait et se révélait

pour la première fois à mon âme. Elle n'avait pas menti, la voix fidèle et toujours entendue qui parlait en moi; non seulement il n'y avait pas antagonisme entre Évolution et Création, mais l'image du Créateur se rapprochait de moi; elle grandissait prodigieusement dans mon esprit; j'en éprouvais pour Lui un respect nouveau, et, en même temps, un effroi semblable à celui qu'on éprouve en appliquant l'œil à l'oculaire d'un télescope et en découvrant tout à coup dans le miroir, tout proche et énorme, l'astre que, peu de temps auparavant, on regardait à l'œil nu dans le ciel.

Le crépuscule tomba et m'interrompit au milieu de mon travail avant que j'eusse fini ma lecture. J'abandonnai mon livre, je me mis à une fenêtre qui domine les plaines étendues entre les Alpes et la mer. Dans l'émotion religieuse de cette heure, en contemplant le levant obscur et profond, en écoutant les

murmures et les bruissements de la nuit qui paraissaient d'humbles paroles vivantes, toutes pleines du même sentiment religieux, j'ai éprouvé le plus grand encouragement de ma vie d'artiste et j'ai en même temps senti le besoin de rendre témoignage à la vérité infinie de sa divine lumière. Je lui ai rendu ce témoignage; si mon esprit et si le temps me le permettent, je le lui rendrai encore. Je sais que je n'ai rien pu et que je n'aurais rien pu trouver par moi-même, que le premier secours m'est venu d'un livre, que beaucoup d'autres livres de profonds penseurs m'ont ensuite aidé, que mes convictions sont partagées par beaucoup d'autres personnes plus capables que moi de les défendre. Cependant aucun germe ne peut dire : je ne donnerai pas ma tige d'herbe, je ne donnerai pas mon témoignage de vie parce que je ne suis pas un palmier ni une rose, parce que je ne vivrai qu'une seule saison. Il y a une loi et

un devoir pour l'herbe comme pour les roses et les palmiers de donner son témoignage à la vie : il y a une loi et un devoir pour les esprits les plus faibles comme pour les plus puissants de donner leur témoignage au vrai : et tout ce qui obéit à une loi, tout ce qui accomplit un devoir a par là-même sa dignité.

L'ORIGINE DE L'HOMME

ET

LE SENTIMENT RELIGIEUX

I

J'ai déjà affronté, et, je l'espère, surmonté les premiers obstacles que l'on rencontre devant soi en combattant cette antique croyance, partagée par le plus grand nombre des théologiens et des fidèles, d'après laquelle Dieu aurait créé le monde par des actes de création distincts et immédiats, à des intervalles de jours ou d'époques. J'ai cherché à démontrer que l'intelligence humaine se détournait depuis longtemps d'une telle idée de la création. Jusqu'à l'époque moderne, l'intelligence humaine a conçu l'action du créateur comme l'action d'un homme doué d'une puissance extraordinaire, qui fût capable d'imposer sa volonté à la nature; qui pût

commander aux astres, avec de mystérieuses formules, de rester suspendus dans les airs; qui pût, avec d'autres mots, commander à la terre nue de se couvrir instantanément de plantes, à la mer sans vie de se peupler instantanément de poissons et de laisser s'échapper, comme un énorme vase à double fond, des bandes d'oiseaux de toute espèce; qui pût obtenir enfin, par de nouvelles formules, que la croûte de la terre se brisât avec fracas et que sur toute sa surface se répandît un effroyable et bruyant tourbillon d'animaux de toute espèce.

Cependant, en fouillant dans les couches superposées de cet immense musée qu'est la croûte de la terre, on s'aperçoit bien facilement que, dans la première couche, au-dessous du sol où nous marchons, se conservent les traces et les empreintes d'animaux un peu différents de ceux qui se meuvent aujourd'hui à la lumière du soleil, que dans la seconde

couche se trouvent les traces et les empreintes d'animaux déjà plus différents, et ainsi de suite. Par exemple, on rencontre dans la première couche un animal tout à fait semblable au cheval, mais qui n'est pas plus grand qu'un âne et qui a les rudiments de deux doigts; dans la seconde on en trouve un autre qui a réellement trois doigts; dans la troisième, en voici un de la grandeur d'une brebis, qui a les trois doigts et les rudiments d'un quatrième. Enfin, dans la quatrième couche, on trouve un tout petit cheval à peine grand comme un renard, qui a les quatre doigts et les rudiments d'un cinquième. Si celui qui fait ces fouilles est un homme d'esprit logique, il devra donc admettre que les animaux terrestres n'ont pas tous été créés en une fois, mais qu'il y a eu un nombre indéfini de créations à de très longs intervalles. Pour la seule dynastie du cheval, il faut en compter, probablement, au moins

six. Si on poursuit ses recherches dans ce musée, si on étudie les collections des animaux qui peuplent l'eau et l'air, les collections des plantes, l'on doit nécessairement arriver pour ces créatures à la même conclusion : l'on s'aperçoit qu'outre les créations successives des animaux il y a eu aussi des créations successives de plantes. Dès lors, je ne sais vraiment comment on peut continuer à croire que chaque grande catégorie de vivants a été créée isolément, d'un seul acte, à des moments divers, par l'opération d'un Dieu qui aurait ainsi fait le monde de pièces comme nous ferions nos machines. Je me suis efforcé de montrer que l'intelligence humaine, ainsi qu'un enfant auquel le lait ne suffit plus, se détourne de cette conception primitive de la création, qui lui a été précieuse et vivifiante en son temps, mais qui plus tard est devenue insuffisante.

La découverte de l'attraction universelle

lui fit voir comment Dieu agissait en réalité pour diriger les astres dans le vide ; elle lui révéla les procédés de l'action divine, procédés extraordinaires et infiniment éloignés de tous les procédés humains, mathématiques dans leur expression, insaisissables et inconnaissables dans leur essence. La foi naïve, la foi enfantine avait d'abord dit : *commandement ;* la science lui apprit à dire : *ordre*, *loi.* Ainsi était démontré que toutes choses dans l'Univers sont rattachées les unes aux autres par l'effet d'une loi unique et qu'il y a donc une correspondance entre un atome de poussière sur l'aile d'un papillon et l'astre le plus reculé dans l'abîme le plus profond du ciel. À cette révélation l'image de Dieu grandit aux yeux des croyants les plus cultivés comme si elle leur était apparue tout à coup à travers une lentille puissante. Grâce à un vaste travail scientifique qui n'est pas encore parvenu à son terme, nous sommes, pour ainsi dire,

à l'aurore d'une vision de Dieu démesurément plus grande. J'ai parlé de ce travail scientifique qui, commencé en France par Lamarck, dès 1809, tend à prouver que toutes les classes, familles et espèces des êtres vivants, sont issues, par voie de génération, d'un petit nombre de cellules originelles, peut-être même d'une seule, ainsi que les rameaux d'un arbre immense, issu d'une semence unique. J'ai parlé de Charles Darwin, qui, cinquante ans après Lamarck, ayant observé que les individus de la même espèce n'étaient jamais rigoureusement identiques et qu'une grande quantité périssait avant d'avoir atteint son complet développement, en déduisait que, dans chaque espèce, ceux-là devaient plus facilement se conserver et se reproduire qui étaient mieux conformés pour résister aux causes de destruction, que ces différences devaient se transmettre à leurs rejetons et qu'à ce second degré de nouvelles différences

venant s'ajouter aux premières, et ainsi de suite à chaque génération, il devait sortir peu à peu de l'espèce primitive une espèce nouvelle.

Aussitôt s'éleva autour de Darwin une clameur immense d'admiration et de scandale. Des chevaliers et des hérauts de son idée coururent la jeter aux quatre vents et se battirent pour elle partout où des ennemis tentaient de leur résister : les uns brandissaient des hallebardes et des poignards du moyen âge, des cimeterres rouillés dérobés à la poussière des musées; d'autres se servaient au contraire de bonnes armes modernes qu'ils maniaient avec un sang-froid courageux. Le nom de Darwin s'est envolé jusqu'aux étoiles, mais la poussière soulevée par les combattants obscurcit l'air, et les spectateurs ne se rendent pas bien compte de ce qui se passe sur les champs de bataille. Beaucoup d'esprits honnêtes s'imaginent que la grande idée d'un

progrès continu réalisé par tout l'univers, depuis les nébuleuses vides et informes jusqu'aux magnificences régulièrement ordonnées des systèmes stellaires, jusqu'à la vie, jusqu'à la conscience, est une conception qui a pris naissance dans le cerveau de Darwin, alors que Darwin a simplement conçu un moyen d'expliquer les transformations supposées de certains organismes sur un humble globe de matière obscure, perdu dans son mouvement de rotation à travers l'infini. On confond la théorie de l'évolution avec le darwinisme ; mieux encore : on écrit et on proclame, ici avec joie, là avec horreur, qu'une troupe formidable de géants se lève contre Dieu et que, sur ses étendards, est écrit le nom de Darwin.

En réalité ces insurgés ne sont pas des géants, et le nom de Darwin, qui fut d'ailleurs plein de respect à l'égard de Dieu, ne peut pas leur être d'un grand secours. L'hypo-

thèse de Darwin, qui apparut tout d'abord comme un grand phare au milieu des ténèbres est allée perdant peu à peu de son éclat et a fini par devenir une petite lueur, utile assurément, mais dans un faible rayon. Les hommes de science avouent qu'avec cette unique lueur de la théorie darwinienne, on ne voit pas clairement, par exemple, comment une espèce de crocodile a pu se transformer en une espèce volatile. Pour ne pas rester dans l'obscurité, on a allumé d'autres flambeaux, on a aventuré d'autres hypothèses; mais de même que dans la nuit, autour de la lumière d'un incendie qui grandit sans cesse, le cercle des ténèbres s'étend toujours plus démesuré, ainsi la grande lumière jetée par tant d'observations, d'analyses et d'hypothèses n'a-t-elle fait qu'épaissir dans l'âme des chercheurs les ombres du mystère où s'élaborent les transformations des organismes. Cependant un progrès a été obtenu;

d'après le consentement presque unanime des savants, toutes les espèces vivantes descendent naturellement d'un seul type ou de quelques types primitifs; et voici qu'apparaît, derrière ces phénomènes, l'ombre d'une cause agissant dans les choses, inaccessible aux sens humains, supérieure à l'intelligence; c'est cette cause qui, avant l'apparition de la vie, détermine dans la matière inorganique les mouvements mystérieusement ordonnés de la cristallisation; c'est elle qui donne naissance aux premiers organismes insexués: qui ensuite sépare et distingue de plus en plus les sexes, qui crée ces différences inexplicables entre les individus de la même espèce sur lesquelles repose la théorie de Darwin; c'est elle qui reproduit vaguement dans les organes des plantes, dans le corps des animaux, la symétrie des cristaux; c'est cette cause enfin qui agit non seulement par la lutte et la guerre, comme l'a vu Darwin, mais aussi au moyen

de grandes alliances entre les diverses formes de la vie et de grandes associations entre des êtres semblables, dirigées comme par une sainte aspiration vers la fraternité.

La méditation de cette cause, puissante et inaccessible, conduit l'esprit au sentiment religieux d'un Être qui lui est infiniment supérieur. C'est ce que n'ont pas encore compris, particulièrement en Italie, beaucoup d'hommes religieux, riches de science théologique et philosophique, mais qui s'obstinent à ne voir dans le camp évolutionniste que des ennemis de Dieu et de l'esprit. Il est naturel, et même il est bon que se produisent ces oppositions obstinées contre un changement radical de vieilles idées très importantes ; il est bon que, dans le développement des idées, une force conservatrice intervienne pour lutter contre la force transformatrice, ainsi qu'il arrive dans le développement des organismes où la première de ces forces tend à conserver

chez les enfants la conformation des parents, tandis que la seconde tend à produire des formes nouvelles. Toutefois ces opposants religieux commettent une erreur et une injustice.

Plusieurs partisans de la doctrine nouvelle ont jugé qu'elle laissait entières toutes les questions religieuses. Quatrefages lui-même, qui est peut-être le plus grand adversaire scientifique de la théorie évolutionniste, a tenu à faire loyalement la même déclaration. D'autres penseurs sont allés plus loin encore. Embrassant en esprit tout le passé de l'univers, reconnaissant avec le défenseur le plus ardent et le plus redoutable du matérialisme scientifique, Hæckel, qu'une loi de progrès gouverne le monde et que la vie s'élève de l'imparfait vers le parfait, ces penseurs ont vu dans l'hypothèse de l'évolution une preuve nouvelle et splendide des croyances religieuses fondamentales ; ils ont glorifié

l'action continue, immanente aux choses, d'une Intelligence toute-puissante qui les transforme et les ordonne sans trêve selon le plan merveilleux d'un accord harmonique dans l'espace et d'un progrès successif et comme mélodique dans le temps. Pour moi, je trouve une beauté sublime à cette ascension continuelle de la créature vers une perfection idéale et suprême, dont elle ira toujours s'approchant davantage, pour ne l'atteindre jamais. J'ai affirmé, en tant qu'artiste, mon droit de combattre pour cette beauté, et j'ai dit quelle me paraissait être la place des poètes spiritualistes dans cette mêlée entre les vieilles et les nouvelles opinions. Gaudry, membre de l'Institut de France et professeur de paléontologie, a écrit que, dans un musée de paléontologie où les fossiles seraient disposés pour l'illustration des doctrines transformistes, il y aurait des joies sublimes non seulement pour les savants,

mais aussi pour les artistes et pour les philosophes. Il voudrait que pût surgir au milieu d'un tel musée une statue de poète anonyme, une figure idéale, méditant sur les magnificences de la création et sur ses progrès dans l'avenir. Ce sera en effet l'attitude du poète, demain, au jour de la victoire : mais il y a une place d'honneur pour lui aujourd'hui, au jour de la lutte. Avant de me rendre à mon poste, en ma qualité de chrétien catholique, j'ai voulu mettre en pleine lumière, avec des documents probants, contre mille préjugés de croyants et d'incrédules, la liberté absolue qui m'est laissée par ma foi de considérer l'idée d'évolution comme n'étant nullement contradictoire à l'idée de création et comme représentant un *modus operandi* de l'Intelligence créatrice. Un grand nombre de chrétiens très croyants, dans toutes les Églises, partagent cette opinion et sont de fervents évolutionnistes. En septembre 1892, un

illustre savant anglais, le professeur Saint-George Mivart, écrivait à une revue de New-York : « Comment peut-il y avoir des jeunes gens qui abandonnent la foi pour la théorie de l'évolution, comment peut-il y avoir des hommes faits qui prétendent ruiner, grâce à elle, la doctrine de la création, alors que, moi qui suis chrétien catholique et évolutionniste, j'ai obtenu du Souverain Pontife Pie IX des signes publics de faveur, et alors que le cardinal Newmann, à qui j'ai dédié un de mes ouvrages, a été le premier Anglais qui ait étendu l'application de la théorie évolutionniste jusqu'au dogme chrétien ? »

Le P. Le Roy, dominicain français, dans un ouvrage sur l'évolution des espèces organiques, a prédit à l'idée transformiste le sort de l'idée de Galilée, qui, avant de triompher, a d'abord fait horreur aux croyants. Une revue religieuse allemande : *Die Katolische Bewegung*, non moins orthodoxe, non moins

zélée qu'aucun journal religieux d'Italie, se plaisait, voici peu de temps, à rapporter ces mots de Lubbock : « Une doctrine qui enseigne l'humilité envers le passé, la foi dans le présent, l'espérance dans l'avenir, ne peut être inconciliable avec la vérité religieuse. » J'ai tiré d'écrivains ecclésiastiques modernes de semblables témoignages. Ils pouvaient suffire. J'ai considéré cependant comme intéressant de descendre, aidé par les lumières d'autres chercheurs, de la théologie moderne dans la théologie ancienne, et jusque dans les profondeurs obscures des philosophes chrétiens les plus illustres pour y découvrir des analogies cachées avec l'hypothèse de l'évolution. J'y ai admiré par-dessus tout la liberté, la puissance, la hardiesse de ces grands hommes dans l'interprétation du récit mosaïque où ils vont chercher des sens conformes à leur idée de Dieu, rompant les entraves d'un sens littéral qui pouvait suffire

aux foules d'esprit simple, mais qui ne satisfait pas leur pénétrante intelligence. C'est ainsi que saint Augustin a imaginé une matière première capable, par la vertu qu'avait mise en elle le Créateur, de produire peu à peu, et chacun en son temps, tous les organismes, de sorte que tout le monde actuel existait en elle en puissance.

Il est ridicule de supposer que saint Augustin ait conçu la théorie de l'évolution : mais si on interprète de cette façon le récit mosaïque, il est bien facile d'admettre que notre système planétaire a été produit par la rotation d'une nébuleuse semblable à celle que prépare peut-être la gigantesque nébuleuse d'Orion ; il est bien facile d'admettre que les espèces vivantes se sont produites naturellement, par générations successives : chacun de nous est ainsi venu au monde, et nous ne croyons cependant pas mentir en nous déclarant créés et mis au monde par Dieu.

L'interprétation de saint Augustin peut être combattue par les théologiens, et elle l'a été en effet : peu importe, si je l'invoque non pour établir un dogme, mais pour défendre une liberté. Allant encore plus loin, j'ai osé soutenir que le système de l'évolution répondait à la nature même et à la direction du christianisme. Si l'auteur de la Genèse a vu, dans une vision confuse, la créature à son origine s'élever d'une ascension progressive de l'imparfait vers le parfait, saint Paul, qui a eu la vision de ses ascensions futures, saint Paul qui a vu dans l'avenir une transformation de l'être humain et qui a comparé notre corps animal d'aujourd'hui à la semence dont doit sortir un corps immatériel, Saint Paul a vu aussi se transformer, dans l'avenir, toutes les créatures inférieures à l'homme ; il les a vues s'élever derrière leur chef, sortir du servage de la corruption et parvenir à la liberté et à la gloire. Il eut une vision plus sublime encore :

il nous vit nous élever éternellement *de claritate in claritatem*, de clarté en clarté, selon la loi de progrès continuel de l'imparfait vers le parfait, déjà écrite dans les siècles qui nous ont précédés. De nombreux commentateurs, je le sais, ont interprété d'une façon différente ce merveilleux passage de la seconde épître aux Corinthiens : pour moi, il me plaît de le comprendre comme l'a compris le mystique auteur de l'*Imitation* quand, parlant des âmes justes élevées à une vie supérieure, il dit qu'elles sont : *de claritate in claritatem abyssi Deitatis transformati* : « transportées de clarté en clarté, dans l'abîme de la divinité. »

Tandis que je m'avançais sur ce chemin qui m'a conduit à mettre en lumière les analogies profondes de l'hypothèse évolutionniste et des croyances chrétiennes, j'ai aperçu plusieurs fois devant moi, de loin, et j'ai montré à ceux qui me suivaient, pour leur apprendre à le traverser, un passage difficile, dange-

reux, auquel j'arrive aujourd'hui résolument. Ce passage est défendu avec toutes sortes d'armes, même parfois avec l'outrage et la raillerie, par une foule d'ennemis de l'évolution. Une autre foule aussi le défend, composée de gens respectables et sensibles, qui frémit rien qu'à le voir traverser. Ce passage suffit à en faire reculer beaucoup qui me suivraient volontiers jusque-là, mais pas au delà. Tous ceux, je crois, qui ne sont pas aveuglés par des passions théologiques ou antithéologiques se feraient volontiers évolutionnistes avec moi, s'il ne fallait passer par là. On a compris que je voulais parler de l'hypothèse transformiste appliquée à l'origine de l'espèce humaine, et que ce passage difficile était d'étendre la valeur de la loi universelle jusqu'à l'homme même, c'est-à-dire d'admettre que l'espèce humaine tirât son origine d'une espèce inférieure. L'homme est maintenant le point central de l'évolution. Si

nous admettons que toutes les espèces inférieures apparaissent grâce à un processus d'évolution, mais que Dieu a créé l'homme en façonnant une statue d'argile et en l'animant d'un souffle, ce n'est pas la peine de combattre pour un système frappé au cœur. Pourquoi rendre un jugement favorable à une seule partie de ce système? Autant vaudrait dire à un accusé : je veux vous témoigner de l'indulgence, je vous absous de mille chefs d'accusation, je ne vous condamne à mort que pour un seul. Et, si l'on croit que Dieu a voulu créer Adam par ce moyen en se servant de boue, il n'y a aucune raison au monde pour croire que messieurs les animaux aient eu le privilège d'être faits d'une matière élaborée et merveilleusement raffinée au feu de la vie, ainsi que le veulent les évolutionnistes; il n'y a aucune raison de croire que Dieu ait employé tant de milliers de siècles, un si sage ensemble d'actions et de réactions

vitales et physiques, une si grande coopération du ciel et de la terre pour tirer de la matière un cheval ou un animal quelconque, par des procédés si éloignés des nôtres, si supérieurs à notre intelligence et même à notre imagination, si l'on doit croire ensuite que ses procédés pour créer l'homme ont été semblables au travail hâtif du sculpteur, qui, de ses propres mains, réalise dans l'argile une conception de son cerveau. De même qu'il est relativement facile d'obtenir qu'on accepte le principe d'évolution en ce qui concerne l'origine des systèmes stellaires et planétaires, ainsi que les formes organiques inférieures à l'homme, il est facile aussi d'obtenir qu'on accepte le principe d'évolution après l'apparition de l'homme, lorsqu'on passe de l'ordre physique à l'ordre moral, lorsqu'on explique la naissance des organismes sociaux, leur développement, leur décadence, leurs transformations, la prépon-

dérance progressive de l'intelligence dans la vie humaine, l'accord progressif des consciences humaines sur un idéal moral unique. Mais si à cette loi supposée d'évolution on accorde le gouvernement de l'univers dans un passé dont on ne voit pas le commencement et dans un avenir dont on ne voit pas le terme en niant justement sa valeur au point central, c'est folie de faire reposer sur elle un si grand poids : elle s'écroulera tout entière. Pour moi donc qui ai parlé jusqu'ici de cette grande hypothèse avec une idée si haute de sa valeur, de sa beauté intellectuelle et morale, de la lumière qu'elle peut jeter sur la foi religieuse, il y a maintenant une nécessité inéluctable à en éprouver la résistance au point le plus important et le plus redoutable, à rechercher quels soutiens elle a dans la science, et si l'on peut tenter ce passage en portant avec soi sa foi chrétienne ou bien si la charge est trop lourde et qu'il

faille auparavant l'abandonner. Ce sera aussi un devoir pour moi d'en parler ensuite comme artiste, de considérer si l'hypothèse de l'origine animale de l'homme fait dans le plan de l'univers une tache répugnante, ou si cette tache est seulement dans les yeux de ceux à qui elle fait horreur. Je sais que beaucoup trouveront ma hardiesse excessive. Bien des personnes religieuses, tout en éprouvant peut-être une secrète inclination pour la cause que je défends, me blâmeront, dans leur piété prudente, d'avoir touché à ces questions qui, par leur nature, peuvent, ainsi que des matières dangereuses, vous éclater entre les mains et blesser celui qui parle et ceux qui écoutent. A ces personnes je demanderai respectueusement si elles ont bien songé de quelle façon et en quel temps elles vivaient, si les adversaires des doctrines spiritualistes ont les mêmes scrupules, s'il n'y a pas en Italie des chaires où on enseigne que la théorie de

l'évolution a ruiné l'idée de Dieu, si elles sont assurées que, jamais à l'avenir, de semblables paroles ne partiront de cette même tribune, si on ne trouve pas un pareil langage dans beaucoup de livres non seulement de science élevée, mais même de science populaire; je leur demanderai enfin s'il n'est pas vrai que tant de petits philosophes bourgeois, comme je le sais par expérience personnelle, s'en vont prêchant dans le peuple que l'homme descend du singe et que, par conséquent, la religion chrétienne est fausse.

Je leur demanderai, en face de ces adversaires, les uns redoutables, les autres seulements irritants, de ne pas m'amener à craindre jusqu'à mon parti, jusqu'à ceux qui partagent ma foi.

II

Reconnaissons avant tout que la science ne possède pas encore un seul document prouvant d'une manière certaine et directe que l'homme descend d'une espèce inférieure. Un savant illustre, Virchow, partisan *a priori* de ce qu'on a appelé la *Pythècoidenthéorie*, c'est-à-dire de la théorie qui fait descendre l'espèce humaine d'une espèce simiesque, a dit, voici peu de mois, à Mosca, dans un Congrès scientifique : « En ce qui concerne l'homme, nous sommes battus sur toute la ligne. »

Dans les tombeaux des âges qui ont précédé l'apparition de l'espèce humaine, on a trouvé les très proches ancêtres de certaines

espèces encore vivantes : des ancêtres très proches de notre espèce, on n'en a trouvé aucun. Du fond des cavernes on a amené à la lumière des débris humains d'une grande antiquité : on a mesuré la capacité des crânes et la longueur des tibias : il sembla tout d'abord à certains que ces habitants des cavernes, premiers parents de l'espèce humaine, ressemblaient plus aux singes qu'à nous-mêmes, mais actuellement même les savants naturalistes qui fondent leur matérialisme scientifique sur la parenté de l'homme et de l'animal, même ceux qui s'efforcent le plus d'en recueillir et d'en accumuler les preuves ont loyalement avoué qu'on ne pouvait trouver aucun témoignage en faveur de cette parenté dans ces squelettes auxquels ils attribuent cependant jusqu'à des centaines de siècles. Ils ont même abandonné l'hypothèse que le gorille ou l'orang-outang, ou quelque autre quadrumane des espèces actuelles, fût notre

parent en ligne directe ; ils en ont fait nos collatéraux, ils ont fait remonter leur origine et la nôtre jusqu'à une souche unique très éloignée, jusqu'à une espèce disparue dont on n'a conservé aucune trace et aucun souvenir. Certains croient que de ces ancêtres communs les singes sont issus par un processus de décadence et nous par un processus ascensionnel, ainsi que de certains antiques sauriens les serpents sont issus par une décadence constante et les oiseaux par un constant progrès. Les couches de la terre où on pourrait retrouver les traces et les souvenirs d'une semblable espèce ou de tout autre animal intermédiaire entre les quadrumanes et l'homme ont été explorées jusqu'à présent sur des étendues si restreintes qu'on peut les dire intactes. On ne peut donc affirmer qu'il ne s'y trouve point de fossiles d'une certaine espèce animale, car autant vaudrait affirmer qu'un certain mot ne se trouve pas dans un

livre énorme dont on n'a lu qu'une seule page. Je pense d'ailleurs qu'on exagère l'importance d'une telle lacune. Tant d'autres anneaux qui manquent dans la chaîne des espèces animales et parmi les quadrumanes eux-mêmes, comme entre le gorille et l'orang-outang, n'ont pas empêché l'immense majorité des naturalistes d'accepter la théorie de l'évolution, d'autant plus qu'il n'est nullement prouvé que la suite des transformations soit toujours également lente et graduelle. D'aucuns pensent que, quand la force conservatrice des formes anciennes est supérieure à la force progressive, celle-ci s'accumule peu à peu jusqu'à ce qu'elle l'emporte et qu'il se produit alors un saut, une transformation notable et brusque. D'ailleurs ceux qui crient aujourd'hui avec un accent de défi : « Allons ! Trouvez-nous donc cet anneau entre l'animal et l'homme », diront demain, si l'on retrouve cet anneau : « Et que prouve cette décou-

verte ? Vous avez simplement révélé qu'au lieu d'un million, par exemple, d'espèces animales inférieures à l'homme il y en a un million et une. Si cette nouvelle espèce ressemble plus que les autres à l'espèce humaine, il en résulte que le Créateur, comme nous le savions déjà, a conçu toute une échelle d'organismes animaux, s'élevant sur une base unique d'après une idée de proportion et d'harmonie, mais il n'est pas du tout prouvé qu'il n'en ait pas construit séparément tous les échelons et qu'il ne les ait pas mis en place, tout prêts d'avance, morceau par morceau. Vous ne pouvez démontrer que le cheval est fils de l'*hipparion* ni que votre *pithecanthrope* est père de l'homme. Agassiz, qui n'a jamais voulu entendre parler d'évolution, l'aurait appelé un type prophétique, et voilà tout. » Ainsi parleraient les adversaires de l'évolution. D'un autre côté, je voudrais tenir le discours suivant à ceux qui consacrent

tant d'efforts à la recherche de ce précieux anneau. Supposons que personne n'ait jamais parlé d'évolution, que Lamarck et Darwin soient encore *in mente Dei* pour un siècle d'un lointain avenir, pour un âge où depuis longtemps toutes les races auront atteint un haut degré de civilisation et où depuis longtemps on ne trouvera plus un coin de terre qui ait échappé au travail de l'homme. Il est évident qu'à cette époque les mammifères dangereux ou inutiles à l'homme auront disparu par l'effet d'une loi naturelle qui agit aujourd'hui même. Je peux imaginer que ces grands hommes apparaissent alors et que leur génie audacieux invente la théorie de la descendance animale ; je peux imaginer qu'ils en étendent l'application jusqu'à l'homme, bien que la terre ne renferme plus aucun animal plus semblable à nous que nos animaux domestiques. Permettez-moi de supposer enfin que ni descriptions, ni dessins n'aient

transmis à ce temps le souvenir des espèces disparues. Je vois une farouche opposition se dresser contre ces hommes au nom de la théologie et de la science; j'entends railler leur étrange conception et j'entends mille voix demander où sont ces espèces intermédiaires, ces anneaux entre le chien, le bœuf ou le cheval et l'homme. Je peux alors me figurer qu'un africain de ces temps civilisés retrouve dans les traditions les plus anciennes de son continent que dans ses forêts vivaient autrefois des animaux étranges, en tout semblables à l'homme, dont les tribus sauvages disaient qu'ils étaient vraiment hommes et qu'ils ne parlaient pas par crainte d'être soumis au travail; même, ajouteraient ces traditions, les indigènes du pays de Capo-Palmas auraient pensé que les hommes des bois avaient appartenu un jour à leur propre tribu, mais qu'ils en avaient été chassés pour leurs vices et que leurs habitudes de perversité obstinée

les avaient amenés jusqu'à prendre l'aspect extérieur des bêtes. Je vois alors fouiller dans le sol et j'en vois retirer plusieurs squelettes que l'on juge bientôt n'avoir pas appartenu à l'homme parce qu'ils ont la boîte crânienne trop petite, les bras trop longs, les jambes trop courtes, et qu'ils présentent d'autres différences particulières; mais il apparaît en même temps qu'ils sont extraordinairement semblables aux squelettes humains par la structure générale, en ce qu'ils n'ont pas de queue, en ce que certains ont le même nombre de vertèbres et le même nombre de dents, des mains qui sont de vraies mains, des pieds qui sont de vrais pieds et où les os du tarse ressemblent par le nombre, par la forme, par la disposition, à ceux de l'homme. On déclare avoir trouvé l'anneau qui relie les quadrupèdes et les bipèdes; on devine que certains de ces êtres ont pu marcher, courbés assurément, mais en se

dressant sur les seuls membres de derrière. Je demande si le triomphe remporté alors par les apôtres de l'évolution ne serait pas un peu semblable à celui de l'astronome qui a indiqué où se trouverait une planète que ni lui ni personne d'autre n'avaient encore vue ; je demande si on accorderait alors une bien grande importance à l'intervalle qui resterait ouvert entre ces animaux inconnus et l'homme. Nous, contemporains des grands singes anthropomorphes, nous qui leur faisons la chasse et qui les étudions dans les jardins zoologiques et dans les musées, nous avons pu observer, outre les ressemblances des squelettes, bien d'autres ressemblances anatomiques de leur corps avec le nôtre ; nous avons reconnu qu'ils partagent avec nous bien des maladies, ainsi que le goût des liqueurs et du tabac. Nous savons enfin que leurs petits, à la différence de ceux des espèces inférieures, naissent tout à fait incapables, ainsi

que nos enfants, de se suffire à eux-mêmes.

On a affirmé qu'il y a dans la vie cachée de l'organisme humain un moment où la colonne vertébrale se prolonge en un appendice semblable à celui des animaux, mais qui disparaîtrait ensuite. A un autre moment, le corps se couvrirait de poils, pour les dépouiller un peu plus tard. A un autre moment, des germes de dents apparaîtraient en nombre anormal et très considérable, pour diminuer ensuite et ne se développer que dans la proportion voulue. L'anatomie ne nous a-t-elle pas révélé qu'il y a en nous des restes d'organes possédés par des espèces inférieures, actifs chez elles, inutiles et parfois dangereux chez nous? On a abordé récemment, sous l'empire de cette idée, l'étude d'une petite glande cachée dans notre cerveau, dont aucun anatomiste ne savait que faire et où un philosophe avait songé à loger l'âme. Je lis qu'on voit maintenant dans cette glande

pinéale le reste inutile d'un troisième œil qui aurait fort bien servi à des invertébrés, ancêtres très lointains de l'espèce humaine.

J'ignore d'ailleurs si la science des embryons a vraiment le droit de voir dans les premières phases de la vie humaine un résumé historique de toutes les transformations grâce auxquelles l'être vivant est passé du poisson à l'homme. On l'affirme et on le nie. J'ignore si l'anatomie peut dire en toute assurance : cette glande, cet appendice vermiculaire de l'intestin, ce quatrième lobe du poumon droit ne servent plus à rien, ils sont même parfois dangereux, ils ne font que rappeler un obscur passé de l'organisme.

On l'affirme : il est cependant difficile, même à un profane, d'admettre que l'inutilité absolue d'une seule cellule vivante puisse être démontrée. La vérité est que cette démonstration importe peu. La structure générale du corps humain, la qualité et la forme

de ses organes vitaux, sa composition chimique prouvent avec une si grande éloquence son identité substantielle et phénoménale avec le corps des animaux inférieurs, elles prouvent d'une façon si évidente que sa famille est bien celle de certaines autres espèces qu'en vérité il reste seulement à discuter si les membres d'une même famille sont parents entre eux ou s'ils ne le sont pas.

Si la vie venait à s'éteindre aujourd'hui sur notre globe et si d'autres êtres intelligents pouvaient y venir de quelque planète pour étudier les restes des animaux inférieurs et ceux de l'homme, ils n'hésiteraient pas à juger que leur origine est la même et qu'ils ont été faits par les mêmes procédés.

Après avoir traversé, tant d'une marche incertaine que d'un bond hardi, cet espace vide entre l'organisme de l'animal et l'organisme humain, nous voici devant un autre espace vide, singulièrement plus large et plus

profond, que Wallace, un des deux fondateurs de l'hypothèse qui a conservé le seul nom de Darwin, a refusé absolument de le traverser avec son ami.

Si, en effet, l'intervalle qui sépare le corps de l'homme du corps du gorille ne paraît pas grand, l'intervalle qui sépare l'âme de l'homme de l'âme de l'animal le plus intelligent paraît infini.

Darwin a sauté par-dessus ce gouffre, et derrière lui d'autres encore ont sauté : d'après eux l'âme de l'homme pas plus que son corps ne tire son origine d'un acte de création spécial : elle est issue par un développement naturel de l'âme des animaux. Tous cependant n'ont pas traversé le gouffre au même endroit, et c'est pourquoi, si nous imaginons des ponts jetés en différents points, nous verrons entre eux de véritables abîmes. Pour arriver à cette conclusion qu'il n'y a nulle différence d'origine entre l'animal et l'homme, même en ce

qui concerne l'âme, beaucoup ont pris, derrière le professeur Hæckel, la voie la plus facile et la plus courte : ils ont dit qu'il n'y avait d'âme ni chez les bêtes, ni chez les hommes, que les sensations, le sentiment, l'intelligence, la raison, la volonté, la conscience étaient des mouvements de la matière, et rien d'autre. Cette idée a soulevé dans les esprits religieux une grande répugnance qui est raisonnable et en même temps une grande peur qui me rappelle l'antique dicton piémontais: *La paura a l'é faita d'neü*. Et en effet ces philosophes auxquels était apparu comme incompréhensible le dogme de l'âme immortelle en ont inventé un autre, celui de la matière pensante, qui se comprend encore moins. Ils ont enlevé du problème de l'univers un grand X pour mettre à sa place un énorme Y. Ce travail a pu les divertir; il a même été utile en un certain sens: toute erreur a son utilité providentielle. Celle-ci a

été utile en ce qu'elle a contribué et contribue encore à développer des études fécondes sur les opérations les plus mystérieuses de l'organisme vivant : elle n'a pu donner aucune solution du problème, ni séduisante, ni effrayante. L'Y n'a pu, en aucune façon, s'imposer comme donnée scientifique.

D'autres ont pris une autre voie. Celui qui s'est le plus efforcé de démontrer l'évolution de l'intelligence, de prouver que l'âme humaine dérivait de celle des animaux, Romanès, a montré qu'il avait de la science une idée plus rigoureuse et plus exacte.

Considérant comme admise une loi générale d'évolution, le professeur Romanès a soutenu qu'on ne pouvait la rejeter sur ce point unique pour donner à l'âme humaine une origine spéciale. Il a cru observer que, pendant une courte période, l'intelligence du nouveau-né ressemblait dans sa façon de s'exprimer à celle de certaines espèces animales les plus

favorisées de la nature. Ce fait lui parut un rappel historique du passé dans l'ordre intellectuel, ainsi que, dans l'ordre matériel, les formes successives de l'embryon physique. En outre, il a constaté une ascension, une évolution continue de l'intelligence dans la race humaine depuis les âges préhistoriques jusqu'aux temps présents, et, comme il avait d'abord constaté une ascension, une évolution continue de l'intelligence depuis les animaux les plus humbles jusqu'aux plus compliqués, il a considéré comme probable qu'il s'agissait d'un mouvement unique et ininterrompu.

Il a relevé une vingtaine de sentiments divers comme la crainte, la surprise, l'amour, l'irritabilité, la jalousie, la colère, la joie, l'émulation, l'orgueil, la tristesse, la haine, la honte, comme étant communs aux bêtes et à l'homme; il a, d'autre part, relevé la présence de l'instinct chez nous. A l'égard des facultés supérieures, exclusivement humaines,

telles que la conscience et la faculté de former une idée générale, il a dit, bien qu'avec beaucoup de prudence et de précautions, que, comme elles reposent sur un fond d'autres facultés, partagées par les animaux, elles suggèrent l'idée d'un processus évolutif. C'est pourquoi en étudiant le développement de ces facultés chez l'enfant il a tenté de montrer qu'elles se forment successivement et graduellement, afin d'en induire par analogie un passage semblable et également progressif de l'esprit de l'animal à notre esprit, tout en reconnaissant qu'au moment du passage quelque ingrédient nouveau a pu être ajouté dans le creuset.

Il s'est beaucoup attaché aux formes de langage que possèdent aussi les animaux, ainsi qu'aux origines de la parole humaine. Il m'est aussi impossible en ce moment de résumer ses laborieuses et subtiles recherches qu'il lui a été impossible d'en tirer plus que

de simples probabilités et vraisemblances.

Celui qui considère le passé du langage humain voit facilement les langues actuellement existantes, au nombre de plus de mille, pulluler comme les rameaux et le feuillage d'un petit nombre de troncs et ceux-ci sortir de souches moins nombreuses encore ; mais voir jusqu'aux racines souterraines, mais retrouver les germes d'où sortirent les premières idées qui ont donné lieu aux premiers mots, c'est ce qui n'est donné à personne. Cependant, si de ces premières idées et de ces premiers mots sont naturellement issus tous les langages humains, il paraît probable à Romanès qu'eux aussi sont le fruit d'un état antérieur où l'animal, tout près de devenir un homme, ne possédait encore ni mot, ni idée.

Romanès a également recherché quelle qualité de pensée on pouvait extraire des quelques paroles primitives et pour ainsi dire fossiles,

que la science a déterrées. Il y a trouvé une pensée de qualité inférieure qui reflète seulement le monde extérieur et physique. De même que le coquillage pétrifié suggère à l'esprit du poète les images d'un temps où l'homme n'était pas, ainsi le mot pétrifié suggère-t-il à l'esprit du penseur les images d'hommes chez lesquels n'étaient pas encore développées les facultés supérieures de l'intelligence. Par ces observations Romanès confirme encore davantage la probabilité de cette hypothèse, d'après laquelle, ainsi que l'enfant s'élève d'une condition intellectuelle misérable jusqu'aux premières articulations instinctives et imitatives, puis jusqu'aux idées générales et au langage véritable, ainsi la race, elle aussi, y est-elle arrivée peu à peu. Il y a, selon lui, des raisons plus fortes pour admettre l'évolution de l'intelligence qu'il n'y en a pour admettre celle de l'organisme ; et, s'agissant de probabilités, il ne serait pas

sage de refuser son premier assentiment à une probabilité aussi grande.

Cette science peut se tromper, mais elle tient un langage serein et vraiment scientifique. Quand au contraire les évolutionnistes de l'école de Hæckel travaillent à établir la nouvelle théorie, on ne sait s'ils préparent vraiment les fondations d'un édifice scientifique ou s'ils exécutent des travaux d'approche contre une foi, s'ils font œuvre de paix ou œuvre de guerre. Tandis qu'ils racontent l'histoire de l'univers, ils pensent avec haine, on le sent, au récit sacré, et leur parole vibre souvent comme une accusation : l'on dirait qu'ils siègent non plus dans une chaire de la Science, mais devant les Assises, dans un procès contre le Créateur, au banc du ministère public.

Ils parlent avec un certain mépris de la pure observation scientifique. Avec une bonne paire d'yeux et un bon microscope, disent-ils,

le premier venu peut devenir célèbre. Il nous faut être philosophes, il faut nous persuader que le monde n'a aucun besoin de direction et que la présence de Dieu y est insupportable.

Ils requièrent donc la mort de l'accusé ou au moins sa relégation perpétuelle dans les têtes faibles et les cœurs sentimentaux, hors desquels il lui soit interdit d'agir d'aucune façon et même de se faire voir. Ils repoussent comme entachés de fraude, d'inintelligence ou de poésie tous les témoignages qui lui sont favorables. Ils s'élèvent enfin contre tous ceux qui participent à la défense et insultent comme trompeuses toutes les Églises chrétiennes.

Comme, en retirant aux Églises la conception d'une âme immortelle, on leur enlèverait tout fondement, on s'empresse de produire au procès des documents établissant que l'homme descend de l'animal; on conclut

qu'on ne peut mettre en cause ni la spiritualité ni l'immortalité de l'âme humaine, et qu'à bien prendre on ne peut même pas parler d'une âme particulière à l'homme, de quelque nature qu'elle soit. Si les jurés admettent cette prétention, ils ne peuvent éviter de condamner un Être au nom duquel le genre humain se serait trompé pendant trente ou quarante siècles.

Au contraire, cette autre science, inspirée par l'équité classique de l'esprit anglais, ne veut pas juger si l'âme de l'homme diffère ou non, par beaucoup de côtés de sa nature, de l'âme des animaux, si elle possède ou non le privilège de l'immortalité. « Un Évangile peut l'affirmer », déclare Romanès, « nous ne pouvons le nier ». Parvenue au seuil de l'Église, cette science s'arrête en silence.

Prenons maintenant congé d'elle et entrons dans l'Église; voyons si, parmi tant de doctrines diverses qui y sont entrées après avoir

longuement attendu devant la porte, comme la doctrine sur l'existence des antipodes, la doctrine de Copernic et de Galilée sur le système solaire et la doctrine sur l'antiquité de l'espèce humaine qui y entre en ce moment, voyons donc si l'hypothèse évolutionniste relative à l'origine de l'homme peut y prendre place aussi et, dans le cas de l'affirmative, quelle place elle y peut prendre, et par quels moyens.

III

La place de l'hypothèse évolutionniste dans l'Église ne peut être assurément dans la chaire ou dans les stalles d'honneur qui reviennent aux vérités reconnues.

L'Église n'a aucune raison pour adhérer à une hypothèse scientifique, quelle qu'elle soit. Moi qui déclare adhérer à celle-là, si j'occupais une dignité, une fonction quelconque dans l'Église, j'userais probablement d'un langage plus réservé. A la science de démontrer ses propres hypothèses. L'hypothèse sur l'origine de l'espèce humaine n'est pas encore prouvée : peut-être n'en aura-t-on jamais une preuve mathématique et irréfutable. C'est

pourquoi je n'ai jamais pensé et je ne pense pas que l'Église doive se prononcer en sa faveur. Mais il y a des hypothèses dont l'Église ne peut même pas tolérer la discussion dans son sein. Voyons donc si l'hypothèse transformiste sur l'origine de l'homme est de celles-là. Pour s'en rendre compte, il faut examiner successivement ce qui se rapporte au corps et ce qui se rapporte à l'âme de l'homme.

Il n'est pas douteux qu'en ce qui concerne le corps humain les consciences chrétiennes soient libres de penser qu'il n'a pas été créé immédiatement dans sa forme actuelle avec une poignée d'argile, mais qu'il est parvenu au contraire à cet état actuel en partant d'une forme de vie inférieure. Cette liberté se prouve par le fait comme le mouvement se prouve par la marche. Le théologien Grassmann avoue, dans un ouvrage couronné par la Faculté de théologie de l'Université de Munich,

que ce n'est pas une hérésie. Le P. Bellinck, Jésuite, a écrit que les catholiques pouvaient librement discuter la question de savoir si le corps humain avait subi des modifications où s'il n'en avait pas subi. A une époque un peu plus éloignée, un autre Jésuite, le P. Suarez, cite d'illustres écrivains ecclésiastiques et, parmi eux, saint Jean Chrysostome, d'après lesquels une espèce d'homme imparfaite, douée d'âme raisonnante, a précédé l'espèce actuelle.

La Bible n'a gêné ni ce saint ni ces autres écrivains. La Bible ne nous révèle pas le procédé employé par Dieu pour façonner du limon de la terre le corps des animaux inférieurs et celui de l'homme. Elle dit : *formavit*, il « forma ». Cette parole même me paraît semblable à un germe. Ainsi que l'arbre le plus gigantesque est virtuellement contenu tout entier dans une graine et conserve sa propre nature depuis le moment où il naît

caché, minuscule et simple, jusqu'à celui où il parvient à la magnificence d'une vie surabondante qui se répand en de multiples formes, dans les rameaux, dans le feuillage, dans les organes les plus délicats des feuilles et des fleurs, ainsi toute la science moderne était-elle virtuellement contenue dans ce mot « formavit » quand il fut jeté à la terre, alors que les hommes n'y pouvaient voir qu'un sens tout à fait réduit et tout à fait simple : ce mot, lui aussi, a conservé un principe vital de vérité durant toute la marche ascendante de l'intelligence humaine, tandis que ce sens réduit et simple allait se développant, jetait ses racines, allongeait sa tige, plongeait dans l'idée de la cause créatrice à des profondeurs toujours plus grandes, s'élançait dans l'idée des procédés employés par cette cause à des hauteurs toujours plus grandes, vers des démonstrations toujours plus lumineuses des voies les plus compliquées par lesquelles la vie s'est élevée

du simple au complexe, de l'argile à l'homme.

La Bible dit : « Dieu forma. » La science dit : « de cette manière ». Le récit biblique de la Création a été appelé par un grand évolutionniste : « la doctrine du Créateur-Charpentier ». C'est à tort, puisque, dans le récit, Dieu ne travaille pas mécaniquement comme un charpentier, mais que la force créatrice est toujours la parole. De même que, dans la Genèse, dans les Psaumes et dans l'Évangile, la parole a toujours été glorifiée comme premier facteur de toutes choses. « *Amen* », dit un des Livres Saints ; « *principium creaturæ Dei* ». Amen, *ainsi soit-il :* ce n'est pas la conclusion, mais le principe ; ce n'est pas la parole articulée, le commandement verbal, mais l'ordre, la loi. La science, dans son travail continuel, rencontre partout, au ciel et sur la terre, dans tout mouvement mécanique d'atomes, dans tout phénomène de la force vitale, dans l'étude du passé, dans les prévi-

sions de l'avenir, cette Parole agissante, cet ordre, cette loi : ou plutôt elle ne rencontre que la loi, et, si la loi n'était pas, la science même ne serait pas la science.

Le corps humain est ainsi, même d'après la Bible, le produit d'une loi. De quelle façon cette loi opère, c'est ce que ne disent pas les Livres Saints. La ténébreuse énigme est comme jetée devant nous dans un mystérieux silence.

Si donc nous cherchons comment le corps humain a été formé et si nous trouvons que, selon toutes probabilités, il n'a pas été formé sans une loi, c'est-à-dire sans l'action régulière de forces dirigées et ordonnées suivant cette fin, nous sommes certainement sur la bonne voie. Allons plus avant. Nous voyons ces forces à l'œuvre, d'espèce en espèce, depuis l'animal le plus humble, qui n'est encore que pure cellule et que pur estomac. Elles commencent à y préparer un poste d'honneur pour

quelqu'un qui viendra plus tard, qui aura puissance et gloire et qui régnera sur la terre. Elles lui préparent l'instrument de son règne, forment une première fibre nerveuse et différentes sortes de filets nerveux, puis les réunissent en paquets, leur donnent un centre dans la tête, et voici qu'apparaît le trône du dominateur à venir, voici qu'apparaît, tout petit, humble, mesquin, le cerveau. Ce cerveau ne cesse de progresser et, ainsi que Darwin l'a fait observer, aux phases de son développement correspondent toujours des modifications mystérieuses dans la forme des autres membres.

Il progresse jusqu'au moment où à son développement correspond une modification obscure dans les organes de la voix.

Alors s'en dégage la première des idées et en jaillit la première parole : ou plutôt non, ce n'est pas la première parole, c'est la seconde, c'est la réponse qui a exigé un

nombre infini de siècles, d'efforts, de douleurs et de vies, je veux dire la réponse à la première Parole, à l'ordre de Dieu. Par le même travail, également continu et également merveilleux, les mêmes forces préparent dans la cellule primitive une sensibilité vague et diffuse aux rayons lumineux; elles la ramassent dans un nerf spécial, font apparaître une vision trouble, puis créent une chambre noire, une lentille, tout un instrument complexe qui recueille la lumière du soleil et la couleur des objets et qui renvoie la lumière de la vie et l'éclat des passions, où enfin surgira la conscience et qui à ce moment aura, lui aussi, sa parole, se lèvera vers le ciel pour donner sa réponse, et ce sera l'œil humain. Nous voyons ces mêmes forces préparer peu à peu et développer un autre organe, le rendre d'abord mobile à volonté, puis l'habituer à un mouvement régulier et inconscient, en faire le

centre de vie puissant qui commence chez l'animal à mesurer les mouvements de la passion et à palpiter de terreur, de joie, de colère : le jour où le cerveau en arrivera à avoir conscience de sa personnalité propre et à concevoir le monde extérieur, où il en arrivera à tirer des phénomènes naturels l'idée d'une force supérieure, ce jour-là le cœur aussi sera prêt à parler son langage impétueux, à donner sa réponse instinctive, la première palpitation d'une émotion religieuse. Nous voyons enfin se préparer à travers les siècles l'organe le plus spécial à notre espèce : voici que des animaux déjà supérieurs aux autres par la constitution du cerveau, par la vivacité capricieuse des passions, par la disposition des yeux réunis sur le front, se trouvent contraints, pour assurer leur nourriture et se dérober à la poursuite des animaux féroces, à se réfugier dans les arbres : ce genre de vie, en les forçant à grimper et à se

suspendre, les prépare ainsi à la position verticale et surtout à un emploi nouveau et plus compliqué des extrémités. L'habitude de la position verticale, outre qu'elle développe les muscles de la poitrine d'une façon utile à l'émission de la voix, modifiera les extrémités inférieures et les rendra plus stables, tandis que les extrémités supérieures, employées par l'animal pour attirer à lui les branches, pour cueillir et pour manier les fruits, acquerront une mobilité, une habileté toujours plus grandes et seront prêts à devenir un instrument parfait de l'intelligence, la main humaine; et cette main, elle aussi, parlera son langage et donnera à Dieu sa magnifique réponse, quand elle écrira : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. » Tel est le sens qui nous apparaît caché dans le mot : « formavit ». D'autres en peuvent trouver un nouveau ou lui préférer l'ancien : la conscience chrétienne est libre. Je crois cepen-

dant que, quand l'interprétation moderne sera universellement acceptée, on verra en elle une preuve que le résultat de la vraie science n'est pas de détruire l'idée de Dieu, mais de l'agrandir, de la purifier toujours davantage des ressemblances matérielles avec l'homme, de distinguer les procédés divins des procédés humains et, par conséquent, de rendre l'esprit humain plus religieux : si, en effet, Dieu apparaît toujours plus grand à notre esprit, ce ne peut être qu'Il grandisse, mais c'est que nous allons nous rapprochant de Lui. Il se produit alors ce fait étrange que plus nous nous reconnaissons éloignés et différents de Dieu dans la partie inférieure de notre être, plus nous devenons semblables à Lui et plus nous nous rapprochons de Lui dans la partie la plus élevée : ainsi notre nature participe chaque jour davantage à sa lumière et à sa vie et d'un mouvement plus rapide s'élève et se fortifie.

L'âme humaine ! Cette fois, en face de ceux qui affirment que tout dans l'homme est le produit de l'évolution, l'âme comme le corps, la conscience chrétienne, dans toutes les Églises, se lève et dit : « Je vois qu'il n'y a pas de différence de nature entre le corps de l'homme et celui des animaux ; je peux croire que le premier descend des seconds par voie de générations successives, mais je vois qu'il y a une différence de nature entre l'âme des animaux et l'âme de l'homme, puisque seule la seconde est capable de former réellement une idée générale et d'avoir réellement conscience ; je dois croire qu'une parole divine est intervenue pour créer la seconde de ces âmes et que cette âme a l'immortalité personnelle. »

Ces prémisses étant posées, la conscience chrétienne a le droit d'adhérer à tout système sur l'origine de l'âme qui n'est pas inconciliable avec elles.

Je m'arrête d'abord un instant non près

de ceux qui disputent sur l'origine de l'âme primitive, mais sur un autre terrain tout proche et très semblable, où l'on discute sur l'origine de toutes les âmes qui sont venues ensuite.

La théologie chrétienne n'est jamais arrivée à se mettre en plein accord sur ce point; elle a mis en avant plusieurs hypothèses contradictoires. On a dit que chaque âme était créée directement par Dieu pour chaque corps; à quoi on a répondu que, dans ce cas, les âmes seraient indemnes du péché originel. On a dit que les âmes étaient dans les germes et passaient des parents aux enfants; à quoi on a répondu que, puisque l'âme humaine était immortelle, il faudrait accorder aussi l'immortalité aux germes qui ne se sont pas développés.

Saint Augustin avoua qu'on ne pouvait arriver à une solution : le plus grand de ses disciples et amis, saint Fulgence, a écrit

qu'il était permis d'adopter la première ou la seconde de ces opinions, mais que ni l'une ni l'autre ne se pouvaient démontrer.

Il y a à peine dix-huit ans, un très savant consulteur de la Sacrée Congrégation de l'Index a défendu victorieusement la liberté des consciences chrétiennes sur ce point.

Aujourd'hui, il est possible, je crois, de concevoir sur l'origine de l'âme humaine un système trop général assurément pour amener à découvrir, d'une façon certaine, le caractère particulier de cette origine qui a échappé à saint Augustin et à saint Fulgence et que jamais la science ne pourra démontrer rigoureusement, mais un système qui du moins ne soit contraire ni à la foi chrétienne ni à une doctrine qui réunisse et subordonne l'idée d'évolution à l'idée de création. Selon ce principe général, je vois chaque âme humaine créée par la parole originelle : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressem-

blance », et cette parole n'a pu être une parole articulée, sonore, passagère : elle ne peut que révéler la volonté divine en action, comme loi de la nature, à l'origine de l'homme ; en action, comme loi de la nature, dans la reproduction des êtres humains ; en action dans l'avenir le plus lointain où je vois les hommes se transformant chaque jour davantage à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Ainsi donc, par une force donnée de la volonté divine, c'est-à-dire par l'action d'une loi naturelle, l'embryon humain, à peine formé, est doué d'une âme et se trouve prédisposé à devenir un être humain, mais c'est seulement quand il parvient à un certain degré de développement, impossible à déterminer, que l'âme, touchée d'une lumière divine, y devient vraiment humaine : ainsi l'œil peu à peu préparé chez l'embryon acquiert-il tout à coup, au choc de la lumière matérielle, la faculté de voir.

C'est par cette intervention directe que je vois la Volonté créatrice agir à l'origine de chaque âme.

Or, s'il m'est permis, comme chrétien, de penser que les âmes des fils d'Adam sont devenues humaines par l'effet de la parole originelle de Dieu, par une loi de la nature, à plus forte raison me sera-t-il permis de croire que cette parole divine a produit de la même façon Adam lui-même, qu'agissant comme loi de la nature elle en a préparé tout à la fois l'âme et le corps dans une vie inférieure, et qu'enfin, au moment où le corps a été prêt, elle y a créé l'âme, toujours en agissant comme loi de la nature.

L'âme humaine, ainsi préparée de longue main, ainsi créée tout à coup, a donné elle aussi, en naissant, sa réponse : me voici, c'est moi.

L'entrée dans le monde de l'âme consciente

et de la parole créée clôt une période et en ouvre une autre durant laquelle l'activité de l'évolution devient morale. L'âme humaine qui n'a jamais été aussi pure qu'à son apparition, qui a commencé par dire : « C'est moi », s'en va, de cet état d'innocence, à travers la souffrance et l'erreur, vers une mystérieuse et fortifiante rencontre avec sa cause, où elle pourra lui dire avec un amour plus conscient : « C'est Toi, je te reconnais. » Mais cela n'est point de mon sujet, et j'y reviens pour dire un dernier mot comme artiste.

IV

Je repousse avant tout le préjugé de ceux auxquels l'idée transformiste appliquée à l'espèce humaine répugne comme une bassesse morale.

Poésie et bassesse morale peuvent bien se rencontrer parfois chez un individu, mais non dans une idée. Si l'on déclarait que l'homme est issu du lion et de l'aigle, la femme du lys et de la rose, il ne s'élèverait peut-être pas autant de protestations qu'en suscite actuellement l'image de nos horribles ancêtres, précisément parce qu'il nous ressemblent en leur aspect imparfaitement et monstrueusement humain. On peut imaginer qu'à une période future de notre

développement toutes les imperfections du corps animal de l'homme inspireront un pareil sentiment de répugnance à ceux qui posséderont un corps spirituel, un corps transformé, qui existe déjà en puissance dans notre corps, auquel nous aspirons inconsciemment, que nous entrevoyons dans nos idéalisations amoureuses et qui nous fait tant de fois éprouver du mépris et du dégoût pour notre humiliante animalité : mais c'est employer un langage impropre, que dire que nous *descendons* des animaux. La conscience même de notre dignité humaine, la vibrante parole qui l'affirme, se sont développées en nous par une illumination supérieure qui a pénétré et transfiguré jusqu'au visage sans beauté qu'ils pouvaient seul nous transmettre.

L'on ne peut dire que nous *descendions* des animaux, car *nous nous élevons* en sortant d'eux, et notre temps comprend de

mieux en mieux que, si la vanité humaine peut parfois se plaire à descendre, la vraie gloire de l'homme est de s'élever. Si nous voulons chercher dans notre origine une raison de nous glorifier, voici celle que nous pourrons trouver : c'est qu'il n'a pas suffi d'un instant pour nous tirer, longtemps après les premiers animaux, de la boue, c'est-à-dire de la pourriture des vies passées ; mais qu'un travail immense s'est fait sur notre globe afin que de la poussière, qui ne connaissait ni la putréfaction ni la mort, surgissent des formes vivantes capables de transmettre la vie, de la diriger, avec la coopération de toute la nature, vers des formes supérieures, sans jamais la laisser s'abaisser une seule fois, jusqu'à ce que pussent enfin s'élever vers le ciel un front, un regard, une parole vivante. Je ne sais d'ailleurs comment l'idée d'une parenté quelconque avec les animaux peut causer au-

tant de honte à ceux qui croient en un seul Auteur de toutes choses. Nous qui pensons avoir été portés dans le sein de la nature animale inférieure, nous avons pour elle un sentiment plus religieux et plus moral qui pénètre pratiquement dans notre vie et devient un élément de la civilisation moderne.

Il ne peut être moral de ressentir et d'exprimer du mépris pour des créatures qui occupent la place que les lois de la Nature leur ont assignée. L'histoire de l'univers, depuis la première cellule jusqu'à la première conscience, m'apparaît comme un drame divin, dominé dans chacune de ses paroles et dans son ensemble par des lois complexes et rigoureuses comme peut-être le poème humain le plus parfait peut-il en donner une faible image. Un tel poème ne saurait contenir de paroles méprisables, quelque humbles que paraissent certaines

d'entre elles, parce que chacune porte à l'endroit qui convient son fragment d'idée et parce qu'il lui faut tout au moins préparer, précéder, et, en une certaine manière, engendrer la parole lumineuse qui vient ensuite.

Selon le système spiritualiste de l'évolution que je défends, la dignité morale consiste à combattre certaine union très étroite de notre être avec un animal d'espèce obscure et innommée qui s'agite encore dans le cœur humain, témoignage vivant du passé, qui aspire sans trêve à s'en rendre maître et qui y lutte contre la domination d'un principe inconnu de lui, la conscience morale ; il veut, cet animal, se servir d'une autre force qui n'est pas entièrement nouvelle pour lui, l'intelligence, et, s'il triomphe, il s'empare du visage de l'homme, il regarde par ses yeux, tantôt dissimulé et insidieux, tantôt ridicule, tantôt horrible, selon la nature et les mou-

vements de la passion qui prévaut en lui, selon qu'il a dû employer à ses fins plus ou moins d'intelligence; s'il s'est peu servi de cette force intelligente, si la passion est restée presque uniquement bestiale, si le triomphe est durable, il l'imprime sur le front conquis, il marque son empreinte sur les traits, il nous fait voir un être ambigu qui descend par des chemins tortueux vers un état qui n'est ni bestial ni humain, et qui est bien pire que ces deux états.

L'art moderne doit connaître la mission qui lui est assignée par une loi fondamentale de la nature en tant qu'expression des facultés supérieures de l'homme. C'est à lui qu'est échue, d'après la loi de l'évolution, la mission d'aider le divin à réprimer le bestial, l'avenir à se dégager du passé. Souvent il a rempli et il remplit encore cet office sans en avoir pleinement conscience, par la simple représentation de la beauté ou encore par

l'expression des sentiments les plus nobles et par l'affirmation des croyances les plus élevées : il vaut mieux qu'il le reconnaisse maintenant tel qu'il apparaît à la lumière de la science.

Quel que soit notre nombre, nous ne voulons pas admettre, nous qui combattons pour la puissance et la gloire de l'esprit, et qui sommes en même temps pleins de foi dans la science et dans tout progrès humain, que la grande idée de l'évolution soit abandonnée comme avec mépris à une philosophie matérialiste qui, sans avoir aucun droit sur elle, s'en sert comme d'une arme contre notre propre idéal.

Nous ne voulons pas admettre que la représentation artistique des idées morales les plus conformes à l'idéal chrétien soit respectée seulement comme une fidélité honorable au passé. L'art, d'après notre système, en dirigeant tout progrès moral,

fait siennes les divinations les plus audacieuses de la science moderne et affirme sa foi dans l'avenir. La loi de l'évolution gouverne le monde par le jeu de deux forces, la force de conservation et la force de progrès. Toutes deux sont également dignes d'admiration : cependant, si, comme on l'a dit, le premier animal qui s'est décidé à se mettre debout et à marcher sur ses seules extrémités postérieures a été un radical, l'art aussi qui tend à corriger toute position vicieuse et à empêcher tout écart de l'esprit humain, qui tend à le conduire haut et droit sur la voie qui éloigne de l'animalité, est un art radical : c'est un instrument très humble, mais très utile, de cette force de progrès dont le principal instrument est la Divine Parole toujours vivante, pleine encore de germes cachés, qui opère dans le monde tantôt éclatante et tantôt mystérieuse, tantôt reconnue et tantôt inaperçue, comme loi morale chrétienne.

Par là je n'entends pas conseiller à l'art la représentation exclusive des types idéaux. Il fera bien de pratiquer aussi l'autopsie de la bête humaine. « Il est dangereux », dit Pascal. « de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes sans lui montrer sa grandeur. Il est dangereux de lui faire trop voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'une et l'autre; mais il est très avantageux de lui représenter l'une et l'autre ».

Tout sujet doit fournir à l'art la matière de ce double travail. Jamais l'art humain ne sera vraiment l'art s'il ne sait découvrir chez le même individu des éléments de vie supérieure et des éléments de vie inférieure : quelque germe au moins de la première et quelque trace de la seconde.

Mais l'artiste ne remplit pas sa mission s'il ne fait pas sentir qu'il en a conscience et qu'il lutte contre l'animal primitif, contre la

tendance de l'élément humain inférieur à empêcher le développement de l'élément supérieur. Il ne s'agit pas de subordonner l'art à la morale, comme beaucoup l'ont fait, de telle sorte que la morale s'imposant à l'art semble une chose morte qui étreint et étouffe un être vivant, il s'agit de leur trouver une unité si complète qu'il soit impossible d'y distinguer la conception morale de la conception artistique.

Cette activité de l'élément inférieur de l'humanité, qui, chez l'individu, prend mille formes et se traduit en mille mouvements divers, se manifeste également dans la société et y produit le désordre organique dont elle souffre. On démontrerait facilement que ce désordre organique dont souffre la société est l'œuvre de basses cupidités, en partie passées, consacrées par le droit, fortifiées dans les institutions par la coutume, devenues inconscientes et automatiques, en partie

vivantes, actives et conscientes dans les classes les plus élevées comme les plus basses de la société; ces passions ont produit le désordre parce qu'elles ont étouffé le sentiment de cette loi suprême qui est dans l'ordre moral ce qu'est la loi d'attraction dans l'ordre physique, de cette loi qui impose aux âmes humaines dans l'ordre moral et aux atomes dans l'ordre physique de s'attirer réciproquement et de graviter ensemble vers un centre.

C'est pourquoi l'art généreux qui se passionne pour les misères sociales doit se garder à tout prix de susciter, même indirectement, ces cupidités; il doit les combattre toutes au moyen d'un idéal de justice capable de transformer le monde par l'amour et par l'égale répartition non des jouissances, mais des devoirs : et ces devoirs ne sont pas ceux qui correspondent à des droits soutenus par la force et réglementés par des Codes, — ceux-là, aux législateurs d'y pourvoir, — mais ce

sont ceux au contraire qui correspondent à la loi d'attraction morale, aux droits de l'Amour, aux droits de Dieu.

Chevaliers de l'esprit, nous ne nous croyons obligés ni de mépriser ni de haïr le corps. Il est naturel à la poésie comme à l'amour d'idéaliser le corps humain, d'anticiper instinctivement d'une façon vague, imaginaire, prophétique, sur son évolution à venir. Une petite et délicate main de femme n'est pas, dans l'esprit du poète et de l'amant, que forme, couleur, vie, sensibilité, intelligence, passion, grâce féminine : elle est pour eux un court et délicieux poème, une parole muette de l'âme ; elle devient, dans son éclat durable, comme un symbole d'immortelle jouissance. Il leur répugne de se représenter que la douce main idéalisée provient de membres qui ne furent pas humains, même à travers une myriade de siècles, mais il leur répugne également de se représenter l'intérieur de cette

main comme le fait un professeur d'anatomie. Les deux répugnances ont la même source, l'idée d'une vie inférieure, purement animale, d'un organisme semblable par sa structure intime à celui des bêtes.

Ce fait nous offusque bien plus si nous le considérons dans le corps tout entier. Nous avons bien peu d'avantage à le nier dans le passé, puisqu'il nous faut ensuite l'admettre dans le présent. Eh bien! je trouve que, plus il nous apparaît vif et fort, plus aussi il doit nous entraîner à une impétueuse réaction, plus il doit donner d'élan à l'imagination amoureuse qui ne veut considérer dans un corps que la beauté extérieure, l'éclat de la vie, l'expression intense de l'âme, en un mot toutes les qualités qui conviennent au corps idéal de l'homme, au corps de l'homme dans l'évolution future qui lui est promise. Je dirai même que nous avons nécessairement de la beauté corporelle un idéal qui diffère de

l'idéal antique. Tout esprit un peu moderne sent la froideur, l'insuffisance de la beauté féminine du pur type classique comme inspiratrice d'amour et d'art; mais nous pouvons aussi en donner les raisons. La beauté grecque exprime un contentement de soi, tout rayonnant et tout plein de sérénité, mais sans orgueil; elle me représente la joie sublime de la nature humaine surgissant enfin des ténèbres d'une vie inférieure et naissant à la lumière, heureuse de se reposer dans la contemplation. Son caractère est la satisfaction et le calme. Au contraire, notre idéal de beauté, tout pénétré de sentiment délicat et d'intelligence en chaque ligne du corps, a pour caractère l'aspiration : il exprime des désirs inquiets et jamais assouvis qui réclament de l'amour et de la vie l'infini et l'éternel. Il me représente la nature humaine encore plus élevée, douée d'une âme nouvelle, illuminée par un idéal qu'elle ne comprend pas bien,

mais qu'elle sent et auquel elle aspire à s'assimiler tout entière.

Un art qui s'inspire ainsi de l'hypothèse évolutionniste dans l'ordre moral et dans l'ordre physique a un caractère évidemment religieux. La doctrine de l'évolution humaine ainsi comprise s'accorde avec le sentiment religieux et le sentiment moral les plus purs.

Voilà pourquoi je crois de toute mon âme que cette grande hypothèse est vraie.

Un matérialiste que j'aime, non pour ses théories assurément, mais pour la tristesse profonde, amère, léopardienne qu'elles lui ont mise au cœur, a observé que, si tant d'éléments minéraux de la terre se retrouvaient dans les autres astres, il devait bien s'y trouver aussi la matière qui donna naissance à la première cellule vivante et que, la loi d'évolution étant universelle, si une première cellule a pu, sur la terre, en arriver à produire des êtres qui ont le sentiment et la puissance

créatrice de la poésie, une autre cellule aura pu, bien probablement, en produire de semblables sur quelque autre étoile du ciel. « C'est pourquoi », écrit Maudsley, quand l'un de nous regarde de la terre dans les bleus abîmes d'une nuit sereine et que, envahi par une émotion inexprimable, il oublie les choses terrestres et vibre tout entier à des sympathies mystérieuses pour quelque chose qu'il ne voit pas, qu'il n'entend pas, mais qu'il sent cependant, peut-être subit-il l'action obscure d'êtres lointains en rapports plus étroits avec lui qu'il ne le soupçonne. » J'aime à penser qu'il en est ainsi réellement, qu'au moins dans quelque autre planète se sont développés et existent maintenant des êtres semblables à nous par l'intelligence et par l'amour, qu'il y a entre ces êtres et nous des sympathies mystérieuses et que quelqu'un d'entre eux atteste là-bas en ce moment, comme je l'atteste ici, la beauté et la grandeur

de la loi à laquelle nos étoiles doivent la lumière et à qui nous-mêmes devons la parole. J'aime à penser qu'il n'y a pas d'astre au monde sur lequel ne se soient pas levés, ou ne se lèvent pas maintenant, ou ne doivent se lever un jour des témoins fidèles pour proclamer l'unité de cet ordre par lequel une cause infinie et universelle fait continuellement monter la vie vers soi et la conforme toujours plus à sa propre image, afin d'obtenir un amour toujours plus conscient, toujours plus semblable au sien.

Voici déjà que des voix nombreuses s'élèvent de la terre pour rendre ce témoignage. Bien qu'elles soient accusées, — et comment ne le seraient-elles pas, — de blesser le sentiment religieux et la dignité humaine, je m'honore d'unir ma voix à ces voix ; si, en ce qui concerne le dogme, c'est aux maîtres que j'en ai appelé, au nom d'autres maîtres : en ce qui regarde ces senti-

ments, les plus divins de l'âme, c'est à Vous, ô mon Dieu, que j'en appelle au nom de l'Idéal !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

TOURS. — IMP. DESLIS FRÈRES, 6, RUE GAMBETTA.

ANTONIO FOGAZZARO

Les

Ascensions humaines

Évolutionnisme et Catholicisme

Disposuit ascensiones in corde suo.
Psaume LXXXIII.

Traduit par ROBERT LEGER

Librairie académique PERRIN et Cie.



Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et Cie, rue de Seine, 57.